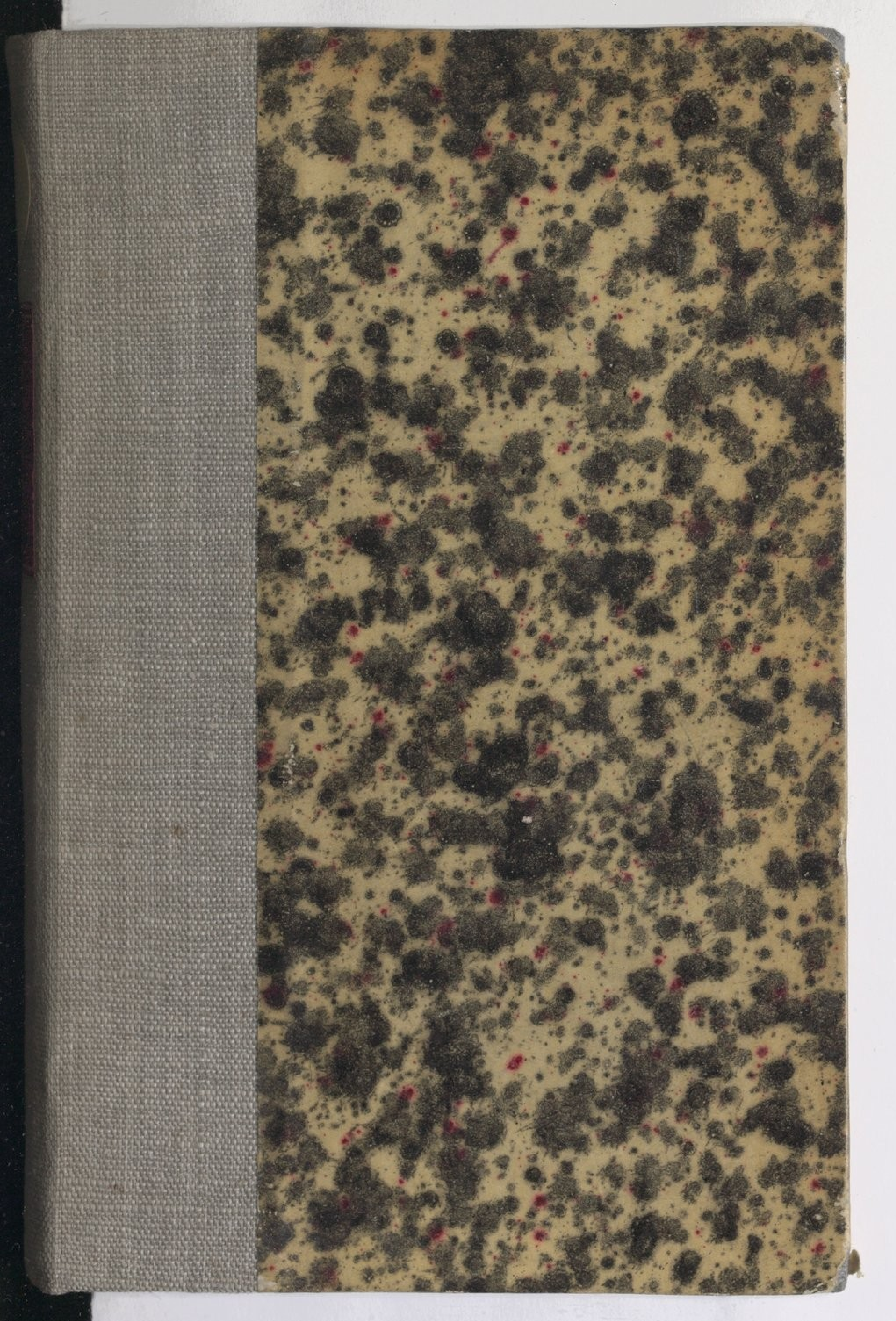
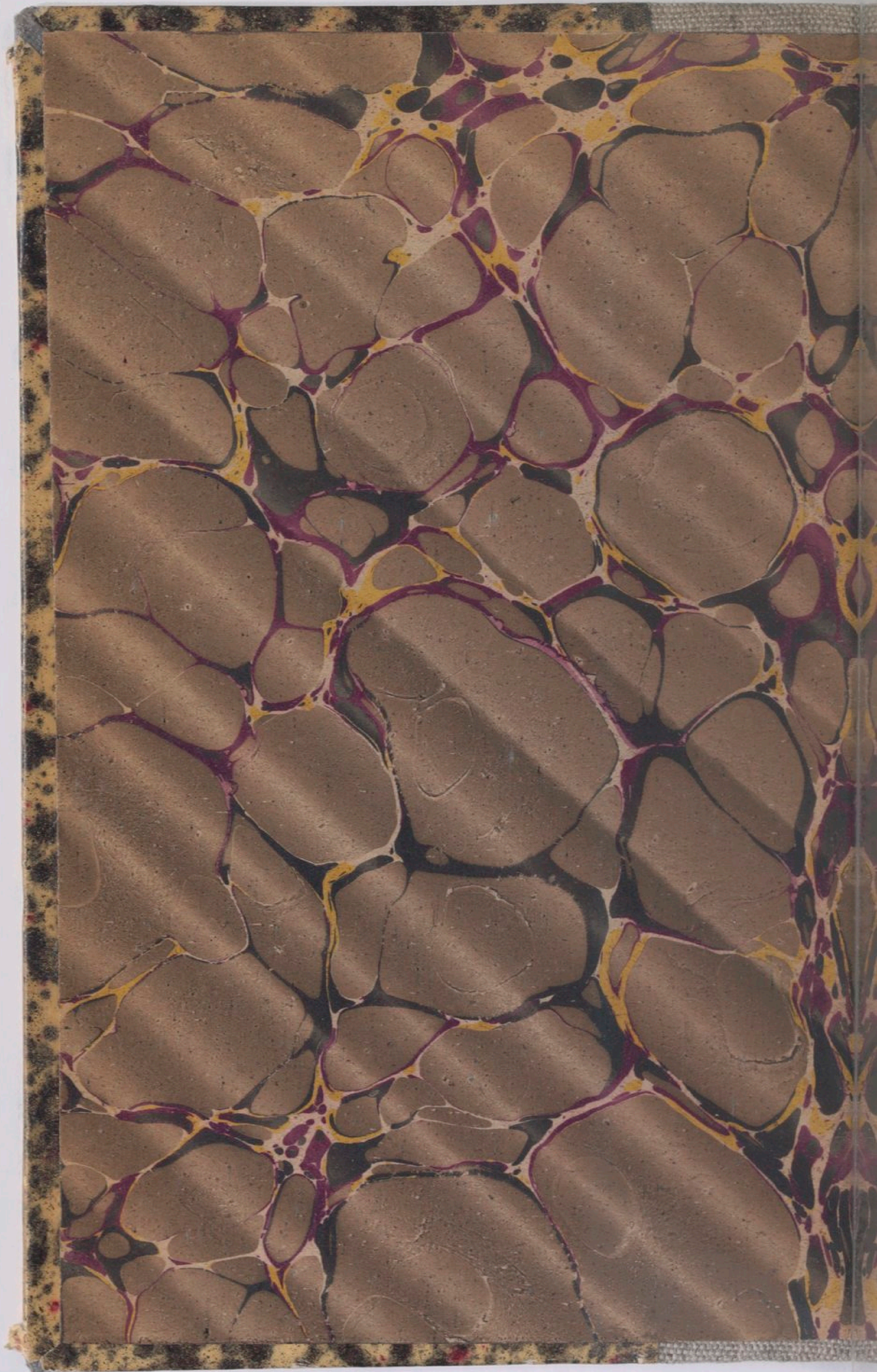
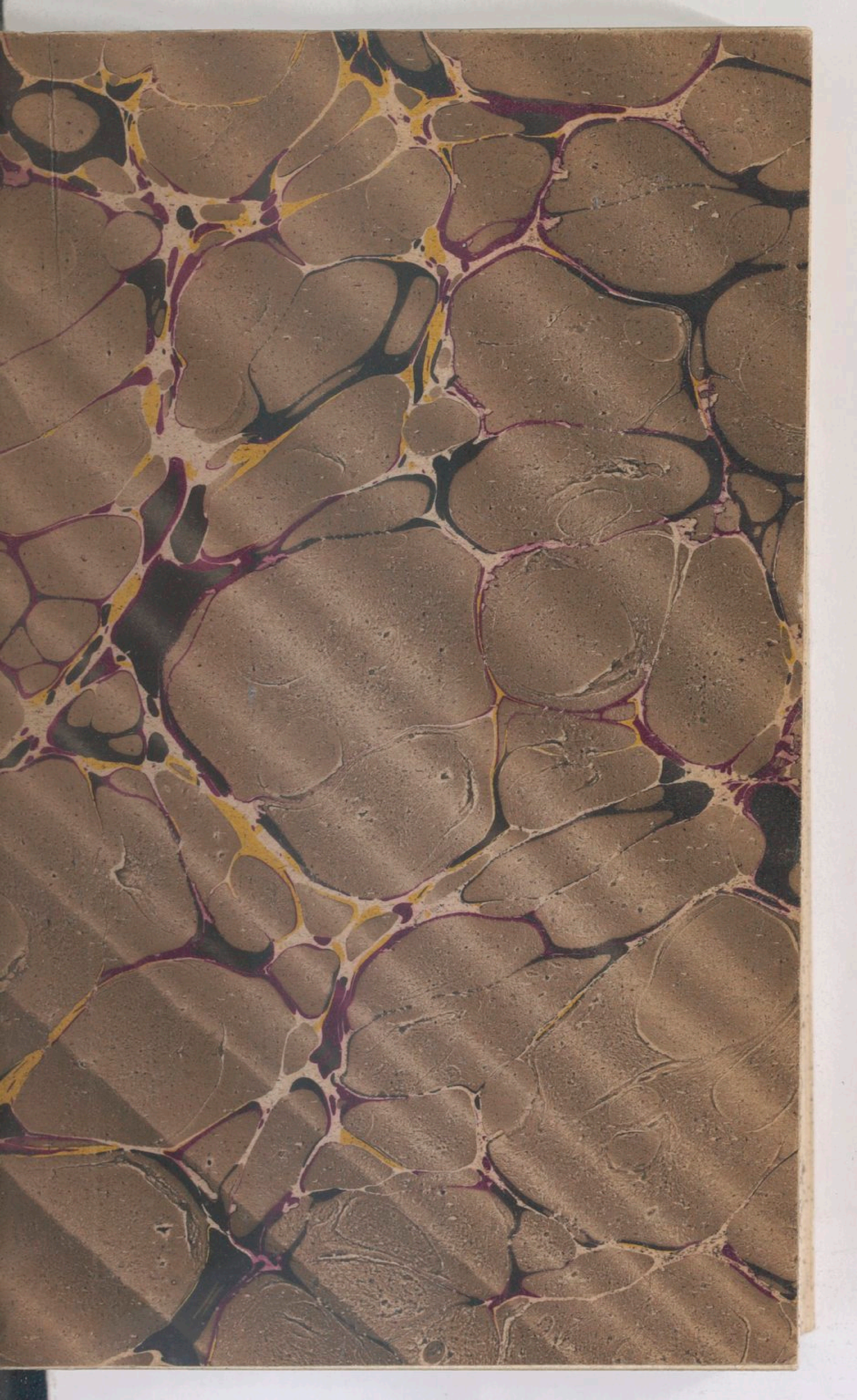
Élisée, voyage d'un homme à la recheche de lui-même, par Eugène Pelletan







ÉLISÉE

VOYAGE D'UN HOMME

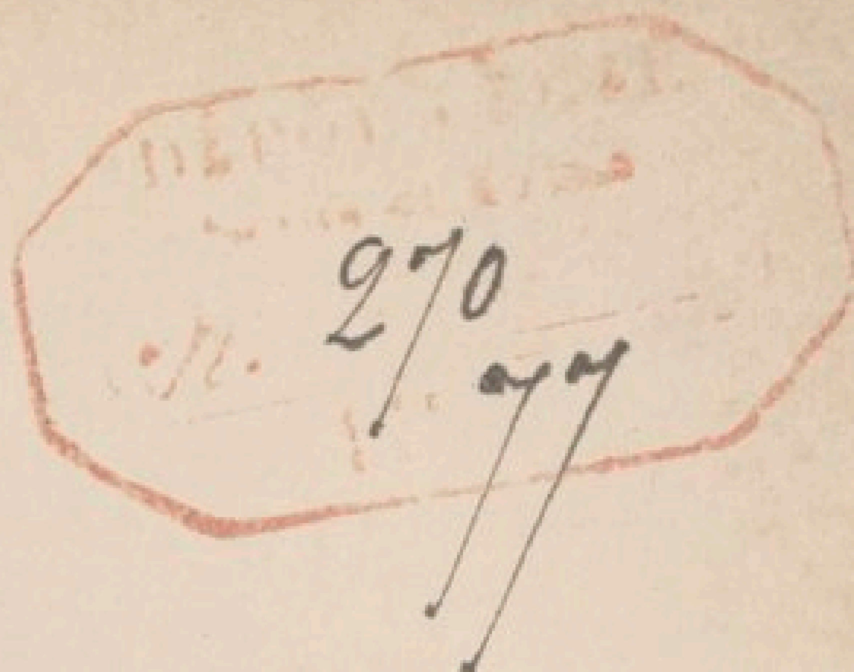
A LA RECHERCHE DE LUI-MÊME

PAR

EUGÈNE PELLETAN



PARIS
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
—
1877



ÉLISÉE

VOYAGE D'UN HOMME

A LA RECHERCHE DE LUI-MÊME

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

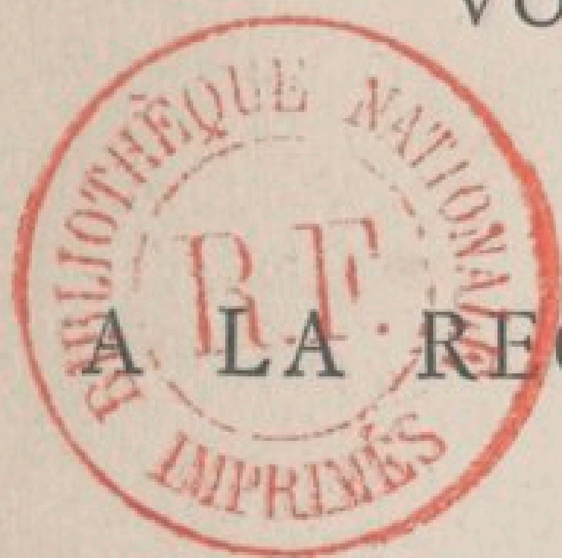
LA NAISSANCE D'UNE VILLE. — Royan. 1 vol. in-18. 2 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

JAROUSSEAU, LE PASTEUR DU DÉSERT. 1 vol. in-18.. 2 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Coulommiers. — Imprimerie ALBERT PONSOT et P. BRODARD.

ÉLISÉE

VOYAGE D'UN HOMME



A LA RECHERCHE DE LUI-MÊME

PAR

EUGÈNE PELLETAN



PARIS
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1877



ÉLISÉE

VOYAGE D'UN HOMME

A LA RECHERCHE DE LUI-MÊME

PROLOGUE

Il marchait depuis une heure; où allait-il? nul n'eût pu le dire, et lui moins que tout autre; il ne cherchait pas même à le savoir. Il n'avait pas d'itinéraire; il laissait au hasard de l'inspiration le soin de commander l'étape. L'imprévu lui paraissait le plus agréable compagnon de voyage.

A le voir, le sac sur le dos, un bâton à la main, on l'eût pris pour un paysagiste en tournée ou un géologue à la poursuite d'un fossile. Il n'était cependant ni l'un ni l'autre; il était simplement un curieux de l'espace, qui va pour aller, qui n'a qu'un désir en route : ne pas arriver, et qui n'arrive que pour repartir.

La marche, pensait-il, est l'hygiène de l'esprit, elle

porte à la réflexion, elle nous enseigne à nous connaître. Ce dut être en marchant le long du Céphyse, qu'au détour d'une allée de lauriers-roses, Socrate découvrit sa théorie : connais-toi toi-même.

Un ami avait accompagné le voyageur jusqu'à la barrière d'Italie.

— Où vas-tu ? lui avait-il dit, en lui serrant la main.

— Au-devant du soleil.

Il montait lentement la colline de Bicêtre. Lorsqu'il eut atteint le sommet, il retourna la tête pour saluer la ville dont il prenait congé.

Le jour commençait à baisser; l'air était lourd, le temps orageux. Paris n'est beau qu'au soleil couchant. Les faubourgs, à cette dernière heure du travail, fument encore çà et là et comblent leurs bas-fonds d'un brouillard de houille, tandis que les dômes flottent aux derniers rayons du soir dans la poussière d'or d'une sorte d'auréole.

Le voyageur regarda un instant cette Babel de plâtre, moitié dans l'ombre, moitié dans la lumière, et, soulevant son chapeau :

— Bonsoir, dit-il, au tas d'hommes grouillant dans ce tas de moellons, travaillez, vous autres qui restez encore là, suez, gémissez, riez, pleurez, parlez, écrivez, discutez, mentez, plaidez, jugez, vendez, vendez vos femmes, vendez vos filles, vendez-vous vous-mêmes, faites en un mot tous les menus métiers

de l'homme en société. Je n'ai rien à vous dire pour l'instant. Plus tard nous verrons.

Après cette apostrophe au vent, il tira son carnet, et sur la première page il écrivit :

QUESTIONS A RÉSOUDRE.

Qu'est-ce que l'homme en général et que suis-je en particulier?

L'homme en général existe-t-il autrement qu'à l'état d'être de raison?

Et à supposer qu'il existe réellement sous le nom d'humanité quelle est sa consigne?

Puisqu'il est écrit qu'une nation doit être gouvernée, quelle est la meilleure forme de gouvernement?

Que reste-t-il de la royauté, et ce qui en reste vaut-il la dépense d'une liste civile?

Y a-t-il encore une noblesse en France ailleurs que sur un en-tête de lettre ou sur le panneau d'une voiture?

Faut-il une religion ou en faut-il plusieurs? La concurrence a-t-elle autant d'avantages en fait de croyance qu'en fait d'industrie?

Quid de la papauté?...

Le voyageur avait suspendu la phrase sur ce point d'interrogation et il avait ensuite ajouté :

A suivre.

Après avoir refermé son carnet qu'il appela depuis son livre sibyllin, il donna un coup d'épaule à son sac comme un encouragement à la marche et gagna la vallée de la Bièvre par le bois de Verrières.

CHAPITRE PREMIER

C'EST FAIT !

Il était né au bord de la mer, à la métairie de la Barraque. Il pouvait être de onze heures à onze heures et demie du soir; le vent soufflait du sud-ouest, la pluie fouettait la maison avec tant de violence que le toit en craquait. Le corridor n'était plus qu'un tuyau d'orgue dont chaque rafale tirait une note étrange qui commençait par un miaulement et finissait par un coup de sifflet.

Bien qu'il fût tard, on veillait encore à la métairie. Une chandelle de résine, tenue par une douille de fer, éclairait la chambre d'honneur du logis, la seule carrelée et décorée d'une cheminée. Un homme et une femme, assis en face l'un de l'autre, montaient la faction devant un chaudron pendu à la crémaillère. Une bûche de pin à moitié éteinte lançait de temps à

autre un pétard, comme pour protester contre son agonie. Un chien de berger, roulé sur lui-même, dormait la tête sur sa croupe devant le foyer et, à certains mouvements épileptiques d'une patte de derrière, paraissait en proie à un rêve douloureux.

La femme, surmontée de la coiffe monumentale de Saintonge, semblait tricoter des bas de laine; en réalité, elle dormait; mais elle tricotait si assidûment et depuis si longtemps que la fidélité au tricot avait passé dans ses doigts et que sa main obéissait à l'habitude acquise pendant toute la durée du sommeil.

L'homme, au contraire, la tête à moitié enfouie sous un bonnet de laine, paraissait agité, soucieux; il se levait, il se rasseyait brusquement, il se renversait sur sa chaise, et, croisant les mains sur ses genoux, il faisait tourner ses pouces autour l'un de l'autre, avec une impatience fébrile, qui dénonçait l'attente de quelque chose.

Puis, interpellant la vieille femme au milieu de son sommeil :

— Marthe, lui disait-il d'un ton de mauvaise humeur, cela ne va donc pas finir?

— Patience, maître Jérémie, répondait la vieille Marthe.

Et elle reprenait le cours interrompu de son sommeil accompagné de son mouvement mécanique de tricot.

La bourrasque avait redoublé de violence depuis un instant ; l'homme au bonnet de laine entendait au loin le bruit d'une canonnade : c'était les lames qui déferlaient sur les bas-fonds de la *Mauvaise*. Une rafale engouffrée dans la cheminée éteignit la torche et dispersa dans la chambre la cendre du foyer.

Le chien releva la tête, poussa un long aboiement, puis reposa son museau sur sa croupe et retomba dans son cauchemar.

La vieille femme, réveillée en sursaut, ralluma la résine, et après avoir mis la main derrière l'oreille :

— La *Mauvaise* gronde, dit-elle, il y aura demain un navire à la côte.

Et, en effet, un loup hurlait du haut des dunes pour appeler ses compagnons à la curée des naufragés.

Marthe avait à peine émis cette réflexion mélancolique, qu'une espèce de cri de grenouille, suivi d'un gémissement, retentit dans la pièce voisine.

— C'est fait! dit une voix plaintive.

Maître Jérémie détacha la chandelle de sa douille pour vérifier l'événement.

Sa femme venait d'accoucher. Il examina le résultat.

— C'est un drôle, dit-il.

Et il alla se coucher.

La vieille Marthe lava dans le chaudron le citoyen

français qui n'était pour le moment qu'un paquet de chair assez informe, une tête hors de mesure, avec un trou qui devait être plus tard une bouche, deux enfoncements qui seront un jour des yeux, et deux moignons cassés par le milieu qui simulaient des jambes; et, après avoir bien nettoyé, bien essuyé cela, elle l'empaqueta dans du linge, recouvert d'un morceau de molleton, puis elle présenta le tout à la mère qui le regarda d'un œil attendri.

Ceci se passait le 19 octobre 1813, sur le coup de minuit.

Or, ce même jour, à quatre cents lieues de là, plusieurs centaines de milliers d'hommes habillés d'une façon grotesque mais glorieuse, coiffés de cuir bouilli ou d'un manchon de peau d'ours, tiraient, les uns sur les autres, depuis deux fois vingt-quatre heures, des coups de fusil accompagnés de coups de canon.

Ils en tirèrent tant, en dix langues différentes, qui toutes cependant disaient feu! à leur façon, que la terre n'était plus que de la fumée. Lorsque le vent écarta le nuage de poudre, on put voir le plus délicieux spectacle d'un empereur : quatre-vingt mille uniformes couchés d'un seul coup sur le sein de la mère commune; les uns ne bougeaient plus, les autres remuaient encore.

Jamais l'œil de l'homme n'avait contemplé une aussi héroïque collection de têtes cassées, de cervelles

vidées, de ventres ouverts, de boyaux sortis, de troncs d'hommes taillés, coupés, troués par le sabre, l'obus, la bayonnette. Cette viande humaine répandait dans l'air une telle odeur de victoire, que le parfum en reflua, d'effluve en effluve, jusqu'au fond de l'Ukraine. Les loups de Russie, qui suivaient Napoléon à la piste depuis Moscou, accoururent au rendez-vous en bénissant leurs meilleurs amis sur cette terre, les souverains compatissants, qui avaient bien voulu leur servir un aussi magnifique repas de gala.

Depuis lors, ils ne lâchèrent plus l'armée française, qui tombait en lambeaux et fondait devant eux, homme par homme, non plus par la balle, la mitraille ou l'obus, mais par la variole, la fièvre ou le typhus ; ils les suivirent jusqu'en Champagne, sur une chaussée de corps morts ou en train de mourir, et ils poussèrent ainsi jusqu'à la Loire, comme une invasion de plus dans l'invasion, et l'arrière-garde de la Sainte-Alliance.

A la paix, ils ne crurent pas leur signature engagée par le traité d'évacuation. Comme leurs ancêtres les Huns, ils émigrèrent de plus en plus au sud : ils trouvèrent sans doute la côte d'Arvert attrayante par ses naufrages, ils y affluèrent en bandes si nombreuses qu'il fallut aux lieutenants de louveterie trente années de battues pour en débarrasser le pays.

Ces loups, attirés, du fond des steppes, par la cui-

sine du canon, n'étaient, après tout, que les officiers d'ordonnance de ces autres carnassiers couronnés, blasonnés, galonnés, Alexandre, François, George, Bulow, Brunow, etc., tous lancés à la poursuite d'un loup encore plus enragé qu'eux, né tout exprès pour enseigner au monde le mal qu'un insulaire sorti d'un mâquis de Corse et attaqué de la fringale militaire pouvait faire à l'humanité, car en quinze ans de chevauchée à travers l'Europe, il avait plus brûlé que le feu, plus ravagé que la grêle, plus tué que la fièvre, la phthisie, la méningite, la pleurésie, l'hydropisie et l'apoplexie réunies.

On en eût fait un dieu au Congo. On en fit en France un empereur.

Ce fut pour réparer autant qu'il était en lui le déficit laissé dans la population française par Napoléon, qu'Élisée vint au monde, à la Barraque, le jour même de la bataille de Leipsick.

On raconte que, le lendemain de sa naissance, un marchand de sainbois, ce qui paraît être dans le pays le dernier degré du mendiant, crut l'occasion favorable pour réclamer un droit d'aubaine sur le nouveau venu. Mais il avait la réputation d'un maraudeur; le père Jérémie le repoussa brutalement. Le mendiant ramassa une pierre et, la jetant contre la porte:

— Malédiction sur l'enfant! murmura-t-il.

Le mot sans doute fut entendu quelque part, et il en fut tenu note par quelqu'un qui a beaucoup de temps à perdre, car il le passe à écrire sur son journal de bord tout ce qu'on dit ou fait sur notre petite toupie.

Vingt-quatre heures après, la vénérable Marthe, escortée de deux témoins, l'un scieur de long et l'autre bouvier, portait un paquet de linge à la mairie du village voisin : le dessus représentait un maillot, et le dessous, qui sait ? peut-être un génie.

Un paysan, suffisamment lettré pour ne mettre que dix fautes d'orthographe dans une phrase, inscrivit le marmot, sous le prénom biblique d'Élisée, fils naturel et légitime de Jérémie, fermier de la Baraque, etc., et de Suzanne, etc. ; et voilà, du fait de cette inscription, un Français de plus, un être libre qui aura le droit de marcher quand il pourra se tenir debout, de tirer à la conscription quand il aura vingt ans, de chasser quand il aura payé un port d'armes, de voyager en prenant un passe-port à sa mairie, et d'exercer au choix toute espèce de profession, de gabelou, de rat-de-cave, d'étameur, de rémouleur, de magistrat, de curé, de mouchard, de brocanteur, de courtier, de croupier, ou de professeur de philosophie.

A quelque temps de là, l'infatigable Marthe déposa le même paquet dans un panier de vendange, et le

porta sous son bras à une espèce de grange, décorée du nom de temple, où Jésus n'aurait pas dédaigné de naître une seconde fois. Là, un homme en robe noire, un rabat sous le menton, jeta une goutte d'eau sur la figure de l'enfant, qui répondit à cette voie de fait sur sa personne par une grimace; et voilà un chrétien de plus dans le monde, mais un chrétien d'une sorte particulière, qu'on intitule protestant pour le distinguer d'un autre chrétien qu'on appelle catholique, ennemis l'un de l'autre à feu et à sang, parce qu'ils argumentent tous deux de l'Évangile, et que l'Évangile a dit : Aimez-vous les uns les autres; ce qui, traduit du grec en français, signifie : Égorgez-vous et jetez sur les autels de votre Dieu commun tant de cadavres humains que, si l'on en ramassait les os, on pourrait en bâtir un ossuaire plus haut que le Mont Blanc.

CHAPITRE II

LA BARRAQUE.

Il n'y a pas d'endroit plus morose que le Barrachois; le site dégriserait un amoureux de l'existence. C'était autrefois un étang, aujourd'hui c'est un marais. Le marquis de Brinon l'avait desséché au retour de l'émigration, et avait fini par en obtenir à grands frais une imitation de prairie. Il sema sur ce fond spongieux, indécis, entre l'eau et la tourbe trois ou quatre fermes établies sur pilotis dont la population vivait plus ou moins, à l'état lacustre, une partie de l'année.

La *Barraque*, bâtie à la lisière de la forêt de la Grand-Côte, était de toutes les métairies du Barrachois la plus rapprochée de terre et la plus en relation suivie avec la civilisation, si nous pouvons appeler suivie une route charretière qui n'était qu'une fondrière pendant six mois de l'année; et encore cette route con-

duisait-elle au village des Mathes, véritable repaire des bandits, contrebandiers et braconniers, gens de sac et de corde qui mettaient la nuit une lanterne aux cornes d'une vache pour attirer les navires à la côte et piller ensuite les naufragés.

Voilà l'espèce de Thébaïde aquatique où un citoyen doublé d'un chrétien dès le maillot avait jugé à propos de naître, un certain jour du mois d'octobre. Son père avait pris la *Barraque* à ferme au commencement du siècle et l'avait habitée depuis lors avec l'assiduité et la volupté intimes d'un tempérament trempé pour la solitude et l'élève du bétail.

C'était un esprit chagrin et un philosophe pratique qui ne comprenait qu'un axiome : vendre le plus cher et acheter au plus bas prix. Pour lui l'homme n'était qu'un marché vivant; il n'avait d'autre mission ici-bas que de courir sans cesse à la recherche d'un autre marché.

Toujours à cheval il errait de foire en foire à la façon d'un Gaucho en poussant devant lui une vache ou un poulain ; il ne faisait de la Barraque qu'une halte pour la nuit et une écurie pour son bidet. En le voyant passer sur sa bête crottée jusqu'au poitrail, les autres maquignons reconnaissaient en lui un maître et le saluaient avec respect.

Invariablement levé avant le soleil qui ne se levait lui-même qu'à contre-cœur sur cette terre de brume,

maître Jérémie faisait d'abord l'inspection des étables, ensuite il sellait son cheval en ayant soin de lui nouer la queue sous la croupière. Puis il coiffait un chapeau de toile cirée, mettait sur son pantalon un autre pantalon de coutil boutonné de la cheville à la ceinture, plongeait ses jambes jusqu'aux genoux dans une double gaine de cuir, fermée par une broche de fer et, enfourchant sa monture avec un tour de cuisse laborieux expliqué par la pesanteur de ses bottes à l'écuyère, il allait au petit trot où le Dieu de la foire l'appelait, selon l'ordre établi par le calendrier.

Il revenait au gîte, à toute heure du soir et de la nuit, toujours sombre comme un problème, et taciturne comme un blaireau. Il appelait en jurant le valet de ferme et après lui avoir jeté la bride de son cheval, il entrait à la cuisine le fouet à la main, débouclait bruyamment ses bottes d'un air sinistre, substituait un bonnet de laine au chapeau de toile cirée, chaussait une paire de *cafignons* ou, si vous aimez mieux, des chaussons de tricot. Cette mue de sa personne une fois accomplie, il exécutait sur le pouce un repas sommaire, une soupe à l'ail, ou à l'ognon pour varier, un morceau de morue sèche cuite sur la braise et arrosé d'un doigt de griffarin qui passe pour être la meilleure piquette du pays. Une fois débarrassé de cette obligation du souper qui lui paraissait plutôt un sacrifice qu'un plaisir, il enfonçait son bon-

net de laine jusqu'aux sourcils et, opérant sur sa chaise un quart de conversion, il étendait ses pieds sur les chenets devant un feu de barbes de pin dont la clarté fantastique dansait sur sa figure.

A le voir, les yeux fermés, la tête dans la poitrine, on eût cru qu'il dormait profondément, mais au moindre mot à voix basse, il bondissait en sursaut sur lui-même et tout retombait dans le silence ; ou bien, tournant légèrement la tête, il jetait un regard oblique du côté du bruit, et la conversation pouvait continuer; le regard oblique signifiait qu'il avait fait une bonne opération dans la journée et, le sursaut, qu'il craignait d'avoir conclu un mauvais marché.

Pendant ce temps, madame Jérémie tricotait pour faire la symétrie de la vieille Marthe et passait de temps à autre son aiguille dans ses cheveux comme pour l'aiguiser. C'était une petite femme ronde, aussi potelée qu'une caille grasse, une âme enfin dans une boule et une âme uniquement faite pour aimer. Elle aimait son fils, elle aimait son chat, elle aimait son ménage, son jardin, son poulailler; elle aimait même son mari ; il est vrai qu'elle était sa chose plutôt que sa femme; la volonté de madame, aspirée comme par une pompe, avait passé tout entière dans la volonté de son mari; elle ne désirait, ne sentait, n'agissait que par lui et pour lui plaire à fonds perdu ; il l'avait, en un mot, dévorée au moral; il ne

restait d'elle en propre que sa bonne humeur et sa furieuse activité de ménagère. Elle avait une telle fougue de main en toute chose qu'elle ne faisait pas, qu'elle foudroyait la besogne. Qui ne l'a vue un jour de lessive ne saurait croire au miracle de l'ubiquité? Elle avait surtout un talent remarquable pour la confection du laitage en général et en particulier de la jonchée ; elle en tirait un revenu assez rond qu'elle arrondissait religieusement d'année en année.

Chaque fois qu'elle mettait une pièce d'or dans un vieux bas de laine attaché par une ficelle :

— Elisée trouvera cela plus tard, disait-elle.

Quand maître Jérémie la brutalisait pour un acte de ménage, elle laissait passer la bourrasque.

— On fera mieux une autre fois, disait-elle en embrassant son mari.

Un peu plus lettrée ou tout au moins un peu plus dégrossie que son mari, elle avait introduit la lecture à la Barraque ; elle possédait même dans un vieux coffre à avoine hors de service, quelques livres dépareillés dont les rats étaient les bibliothécaires ; elle en lisait parfois un volume à la veillée quand son mari était couché ; elle voulut apprendre elle-même à son fils à lire et à écrire, ce qui fut un tort de sa part, car elle lui légua une écriture tellement illisible que Napoléon premier, cet empereur du griffonnage, en eût séché de jalousie.

Le père Jérémie regardait sa progéniture comme une autre forme du grand principe économique du doit et avoir. Cela devait coûter tant, cela devait rapporter autant. Il n'admettait pas de non-valeur, et dès l'âge de dix-huit ans il envoyait son fils garder le bétail au marais. Élisée passa la seconde partie de son enfance dans cette existence solitaire, contemplative qui abrutit l'âme ou l'élève à la rêverie.

C'était surtout par ces pluies fines, si fréquentes sur les bords de la mer qu'elles ne semblent ménager leurs forces que pour durer plus longtemps, qu'enveloppé dans une peau de bique et adossé à un Blanc de Hollande à moitié dépouillé, Elisée aimait à entendre le ciel fondre goutte à goutte et tinter sur les feuilles mortes; la pluie tombait toujours, monotone, implacable à croire qu'elle était une seconde atmosphère et une habitude de la nature. En resserrant l'horizon autour du petit pâtre et en retirant la vue à son regard elle mettait sa pensée au régime cellulaire de l'espace et le forçait à la refouler sur elle-même, faute de diversion. A l'âge où l'enfant ne sait que jouer, il méditait déjà; il posait à son intelligence à peine adolescente l'éternel problème que l'homme pas plus que l'enfant n'a pu encore résoudre.

Et pourtant Élisée ne se plaignait pas de la destinée; il avait pris goût à sa solitude, il avait pour elle l'affection du nourrisson pour sa nourrice. Il en

avait reçu ce baptême intime qui pénètre bien plus avant que l'autre jusque dans la dernière fibre de notre esprit; il trouvait même un charme indéfinissable à son métier de berger. Une fois en compagnie de son troupeau, au milieu de la savane du Barrachois, l'espace lui appartenait et il s'appartenait à lui-même; il pouvait aller aussi loin que son droit de parcours, jusqu'à la Cordilière des dunes de la Grand-Côte et jusqu'aux semis des pins de la forêt d'Arvert.

Cette âme encore enfantine portait en elle un fonds caché de tendresse. Ne trouvant à la placer sur aucun compagnon d'existence, Elisée se prenait quelquefois de passion pour une fleur de la dune et surtout pour cette belle coupe d'or du pavot maritime montée sur une délicate ciselure d'argent. Il lui parlait ainsi qu'à une amie qui pouvait comprendre une confidence et, quand une risée de vent l'avait emportée, il la pleurait comme si elle eût été une personne vivante.

Ce soir-là il revenait à la métairie plus triste que d'habitude, si nous pouvions appeler tristesse la taciturnité d'une pensée satisfaite pour ne pas dire heureuse de son propre monologue. C'était à la tombée du jour; le brouillard évaporé des marais au coucher du soleil envoyait son ombre au devant de l'ombre de la nuit; les feux follets exhalés des eaux huileuses

des canaux couraient à travers les joncs en traçant des caractères cabalistiques sur leur passage. On entendait encore çà et là un chien aboyer au loin, un vacher sonner de la trompe et le peu de vie de la prairie cessait aussitôt ; la lune épanouie au-dessus de la cime sombre de la forêt essayait de jeter, sur la prairie, une lueur mortuaire aussitôt évanouie dans la bruine.

Cette nature affligée ne parlait pas à un indifférent. Élisée n'en oublia jamais la leçon, elle n'avait été d'abord qu'une impression en lui ; elle allait bientôt devenir une éducation. Il avait déjà mis la main sur le fruit défendu, c'est-à-dire sur le coffre de la bibliothèque. Toutes les fois qu'il allait au marais il emportait un volume dans sa gibecière, comme un morceau de pain. Il le lisait lentement à l'ombre d'un tamaris dans l'air chargé d'une odeur amère d'absinthe.

Ce fut dans cette salle de lecture en plein vent qu'il fit connaissance avec Robinson Crusoé, avec le vicaire Savoyard, avec Paul et Virginie, une biographie du prince Édouard et enfin je ne sais plus quel roman de Châteaubriand, cet hâbleur de la mélancolie qui passa toute sa vie à gémir pour avoir été l'homme le plus heureux de son siècle ou tout au moins le plus cajolé par la fortune. Enfin Élisée pensait et sentait déjà, mais il ne désirait pas encore ou

ne désirait qu'une chose, rentrer le plus tard possible au logis.

Il lui semblait qu'en quittant le plein air il renonçait à lui-même; il craignait de rencontrer son père au moment orageux du débotté; une sorte de terreur planait sur la maison paternelle comme si elle eût été vouée. Il n'était guère de nuit pendant l'hiver où l'on n'entendît tout à coup les bœufs mugir en chœur; une troupe de loups pressés par la faim venait livrer assaut aux étables. Le père Jérémie ouvrait brusquement la porte, puis lâchait un coup de carabine dans l'ombre et l'on n'entendait plus que le Butor rouler son râle rauque comme un rugissement de fauve dans les vases du marais, et la mer lointaine déferler en cadence sur la grève et répéter sa plainte, de cime en cime, comme de vague en vague, à travers l'autre houle de verdure de la forêt, fouettée par le vent d'ouest.

CHAPITRE III

L'INFLUENCE DE LA BÉCASSE.

Or une nuit qu'il ventait plus fort, maître Jérémie poussa du coude sa compagne de sommeil.

— Dors-tu? lui dit-il.

— Je dormais, répondit-elle avec résignation.

— Eh bien! puisque tu es réveillée, écoute.

L'exorde était solennel : Suzanne écouta.

— Notre enfant a douze ans, qu'en ferons-nous?

— Un homme, répondit-elle.

— Un homme n'est pas un métier; eh bien! moi, je rêvais tout à l'heure d'en faire quelque chose.

— Quoi? dit la mère.

— De l'envoyer en apprentissage chez Jacques Counil.

— Pour être forgeron?

— Non, vétérinaire.

— Mais Jacques Counil n'est qu'un maréchal-ferrant.

— Élisée apprendra toujours à ferrer un cheval en attendant qu'il apprenne à le guérir.

Madame Jérémie gardait le silence.

— Tu ne réponds pas ? lui dit son mari.

— J'ai une idée.

— Laquelle ?

— Je te la dirai.

Si maître Jérémie voulait faire de son fils un vétérinaire ce n'était pas par caprice ; il payait chaque année une contribution à Jacques Counil pour ferrer son écurie et il voyait dans la vocation supposée de son fils une économie sur son budget.

Mais madame Jérémie avait l'orgueil du fruit de ses entrailles, elle ne l'avait pas mis au monde, le 19 octobre 1813, pour en faire le médecin consultant de toutes les épizooties et de toutes les clavelées du Barrachois. Huguenote de race non moins que de conviction et nièce d'un pasteur d'Avallon, elle allait tous les dimanches au prône, et pour elle l'idéal de l'homme porté à sa suprême expression était un ministre du saint évangile. Et plus d'une fois, quand elle plongeait dans l'avenir, elle voyait en rêve Élisée monter dans la chaire de son oncle avec un rabat sur la poitrine.

Il n'y a pas de mère qui n'ait pour son fils le génie

d'un diplomate. Madame Suzanne entama pour Élisée une négociation tellement naïve qu'elle devait réussir; elle alla trouver un braconnier des Mathes et lui glissant un louis dans la main :

— Poil-de-Bique, lui dit-elle, tu m'apporteras après-demain une douzaine de bécasses.

— Entendu ! répondit le chasseur.

Puis, grattant le derrière de son oreille :

— Ne pourriez-vous, ajouta-t-il, me donner une journée de plus dans le cas où il manquerait quelque chose à la douzaine ?

— Non, répondit-elle, la chose est pressée.

— Eh bien ! alors comme alors, dit le braconnier ; si le vent porte, j'espère bien ne pas tomber en confusion.

Le lendemain Poil-de-Bique apportait la douzaine de bécasses à la Barraque ; madame Jérémie les coucha proprement sur un lit de joncs, les recouvrit d'une autre couche de joncs qu'elle attacha par les deux bouts en forme de bourriche ; elle écrivit ensuite au destinataire une lettre d'envoi, opération épineuse sans doute car elle déchira et recommença trois fois le brouillon.

La rédaction définitive une fois adoptée, elle escalada bravement la Grise, petite jument limousine à son usage personnel, et jambe de ci, jambe de là, elle alla sans débrider porter à Rochefort sa bourriche

conjointement avec sa dépêche, l'une et l'autre à l'adresse du marquis de Brinon à son hôtel de Paris, rue Bellechasse.

Le marquis était un ancien émigré, officier de l'armée de Condé, général d'occasion en Espagne à la suite du duc d'Angoulême, aide de camp de Charles X, pair de France de la dernière fournée et bigot à faire honte à un carme déchaux, à ce point qu'il n'allait jamais voir sa maîtresse un vendredi. C'est à ce haut et puissant seigneur de la cour et de la sacristie que madame Jérémie avait osé adresser sa requête sous le prétexte qu'il était le propriétaire du Barrachois et que maître Jérémie en était le principal fermier. En écrivant au marquis elle poussait le sans-façon épistolaire jusqu'à l'appeler familièrement son cher monsieur. Il est vrai que dix ans auparavant le marquis lui avait donné une tape amicale sur la joue en lui disant : Madame Jérémie, vous avez de beaux yeux! Toutes les fois qu'il allait à la Barraque, et il y allait régulièrement à la Saint-Martin toucher le prix de sa ferme, il avait un mot galant pour son hôtesse. Il ne la quittait jamais sans la féliciter de son talent pour le salmis de bécasse ; elle croyait donc avoir pris assez d'empire sur les goûts du marquis pour avoir le droit de lui demander une bourse au collége de Poitiers. Elle désirait, ajoutait-elle, faire de son fils un pasteur afin qu'il pût, tous les dimanches,

prier le Seigneur pour le salut de l'âme du marquis.

A quelque temps de là madame Jérémie recevait par la poste un pli scellé d'un sceau à trois fleurs de lys avec la griffe officielle en vedette : *Ministère de l'Instruction publique.* C'était l'annonce d'une bourse au collége de Poitiers avec dispense du trousseau.

La nuit suivante, elle poussa son mari du coude, au milieu de son premier sommeil.

— Dors-tu ? lui dit-elle.

Un grognement lui répondit.

— Dors-tu ? répéta la femme.

— Oui, répliqua le mari.

— Eh bien, réveille-toi, l'affaire est terminée.

— La vache malade est vendue ?

— Notre fils est collégien.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Qu'il ira au collége.

— Avec quel argent ?

— L'argent du bon Dieu.

— Le bon Dieu, répéta machinalement le fermier, je ne connais pas ce caissier ; femme, tu radotes, laisse-moi dormir.

Il laissa retomber sa tête sur son chevet.

Alors madame Jérémie expliqua longuement à son mari le mot de l'énigme. La perspective d'un fils instruit et habillé gratis sur la cassette de l'État, souriait

sans doute au père Jérémie; il ne put s'empêcher cependant de laisser échapper un soupir.

— Femme, lui dit-il, tu as écouté ta tête, or la tête d'une femme...

— Dis donc d'une mère...

— Une mère n'est qu'une femme une fois de plus; mais tu pourrais bien un jour t'en repentir. Quelque chose me dit qu'il eût mieux valu pour notre fils qu'il eût été vétérinaire.

Mme Jérémie renouvela son fils de la tête aux pieds, elle l'habilla de neuf avec le drap retourné du vestiaire paternel, elle le coiffa d'une casquette de crin à double visière, l'une par derrière l'autre par devant, et sous ce nouvel aspect elle crut pouvoir le présenter honorablement à un proviseur de collége.

— Il faut mener ton fils à Poitiers, dit-elle à son mari.

— C'est toi qui as voulu l'y envoyer, c'est à toi de l'y conduire.

Mme Jérémie accepta résolûment la délégation de son mari; et un matin du mois d'octobre, ce mois des adieux, elle prit son fils en croupe sur la Grise et elle le transporta d'une trotte dans la capitale du Poitou, si on peut appeler une trotte une semaine de traversée de la Barraque à Nancras, de Nancras à Saint-Hilaire, de Saint-Hilaire à Aulnay, d'Aulnay à Melle, de Melle à Lusignan, et de Lusignan à Poitiers. Enfin,

six jours après son départ, elle déposait affectueusement son fils au guichet des enfants trouvés du grec et du latin.

Elisée n'eut pas plus tôt franchi le seuil de la prison et entendu retomber derrière lui la porte de chêne massif, qu'il sentit comme une lame d'acier glisser sous son épiderme. Et, prenant le bras de sa mère avec une expression d'horreur :

— Allons-nous-en, dit-il, il ne fait pas bon ici.

Il lui semblait qu'on allait le tuer.

Mme Jérémie serra son fils et l'embrassa en pleurant.

— Travaille, lui dit-elle, et un jour tu seras ministre.

Elle oublia d'ajouter : du saint Évangile; elle le destinait à l'état de pasteur. Puis, lui mettant dans la main un écu de six livres à l'effigie de Louis XVI, elle le quitta d'un pas ferme et avec la conscience d'un devoir accompli.

Le lendemain, à cinq heures du matin, Elisée dormait encore, dans une espèce de salle d'hôpital, dissimulée sous le nom de dortoir.

Une cloche sonna une première fois, puis une seconde, puis une troisième.

Elisée dormait toujours.

— Lève-toi donc, lui dit un camarade, en lui secouant la tête sur l'oreiller.

Elisée regarda autour de lui d'un air hébété. Il ne faisait pas jour; une lampe pendait au plafond. Il voyait autour de lui des ombres s'habiller; il s'habilla machinalement à leur exemple.

Les petits prisonniers descendirent, en rang et en silence, deux par deux, un escalier à peu près éclairé; il descendit avec eux dans une sorte de caveau orné d'une auge en pierre de trente pieds de longueur. C'était le lavoir.

Les autres se lavaient, il se lava aussi. L'ablution finie, le troupeau remonta dans une salle d'étude, et en rentrant chacun se mit à genoux. Un collégien récita une prière en latin. Après quoi, chacun se releva et s'assit devant une rangée de pupitres en équerre, éclairés de distance en distance par un quinquet qui jetait autant de fumée que de lumière.

La besogne commença dans l'atelier de grammaire. Celui-ci, penché sur un cahier, ouvrait et refermait un gros volume; ce mouvement alternatif signifiait un thème ou bien une version. Celui-là baissait la tête sur un livre ouvert et la relevait en remuant les lèvres; cette pantomime muette portait le nom de leçon.

Elisée regardait cette rangée d'automates, de son âge en apparence, et probablement aussi de son espèce, et il cherchait, dans ce qui pouvait lui rester de compréhension, à deviner à quel genre de sortilége ses voisins pouvaient être livrés.

2.

A sept heures, un second coup de cloche annonça un changement d'exercice. L'étude se leva d'un seul bloc, comme à la manœuvre, et se remit en rang pour descendre encore une fois l'escalier.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? dit Elisée à son voisin.

Un monsieur marchait à côté, qui, l'interpellant brusquement :

— Comment vous nommez-vous ? lui dit-il.

— Elisée.

— Eh bien, Elisée fera une heure de retenue pour avoir parlé.

C'est ainsi que le pâtre de la Barraque fit connaissance avec le principe d'autorité.

Et il continua de descendre.

L'escalier aboutissait à une chapelle. Un homme debout, le dos tourné à l'assistance, avec une double bande en croix brochée d'or par devant et par derrière, parlait tout bas à une tablette recouverte d'une nappe.

De temps à autre, il tournait brusquement la tête du côté de l'assemblée, et prononçait à voix plus haute un mot qui paraissait à Elisée tiré du grimoire.

Enfin, au bout d'une demi-heure : « *Ite, missa est*, » dit-il.

A ce signal, l'assistance, faisant demi-tour par file

à droite, déboucha dans une cour, ou plutôt une cave, entre quatre murs à quatre étages.

A peine eut-elle mis le pied sur ce sol de liberté dans une prison, que les soupapes sautèrent, que les âmes firent explosion; on crie, on court, on s'appelle, on se pousse jusqu'à une espèce de cambuse où un domestique de planton devant une manne distribue à tout venant un morceau de pain au bout d'une fourchette.

C'était le déjeuner.

Un robinet de cuivre scellé dans la muraille servait d'abreuvoir commun.

Après le déjeuner, la récréation; une demi-heure à peine. Élisée rasait timidement la muraille en enfant dépaysé qui ne connaît personne et n'a personne à qui parler. On faisait à côté de lui la partie de balles, un des joueurs l'aperçut : A la casquette de crin! dit-il; et aussitôt toutes les balles ouvrent un feu convergent sur le nouveau venu : Il faut le porter en triomphe, ajoute un autre; et aussitôt deux gaillards le prennent sur leurs épaules et lui font faire le tour de la cour au cri de : Vive la casquette de crin! Puis ils le laissent tomber de toute leur hauteur. Il fallut l'emporter évanoui, il avait une épaule luxée.

Huit jours après, il pouvait reprendre le cours interrompu des exercices. A la suite du déjeuner, nouveau coup de cloche; les cris cessent à la minute; les

rangs se reforment et les petits forçats entrent dans une salle meublée de bancs en amphithéâtre.

Au bout de la pièce, il y avait une chaire ; et dans la chaire, un monsieur en robe noire avec une peau de lapin sur l'épaule. La pièce représentait une classe, et le monsieur un professeur. Elisée passa deux heures d'horloge à entendre tour à tour le professeur dicter et les élèves réciter.

A onze heures, autre coup de cloche pour transborder la classe dans une sorte d'imagerie garnie de tables surmontées d'une corde où pendait une collection de gravures : les unes figuraient des nez, les autres des oreilles. C'était la salle de dessin, une heure lui suffisait.

Au bout de cette heure, la cloche sonna encore. La salle se leva, et, toujours en rang et toujours en silence, se rendit dans une mangeoire située au rez-de-chaussée. Cette écurie humaine était dallée de pierres de taille recouvertes d'une couche de limon visqueux formé de tout ce qu'on jetait ou ce qu'on laissait couler.

Le réfectoire pouvait contenir de deux cent cinquante à trois cents convives. Un maître d'études récita le *benedicite*. Les assistants debout répondirent *amen!* Quand ils furent assis, on leur servit dans une assiette d'étain la soupe grasse réglementaire imprégnée d'un parfum de suif, et une matière tour à tour

gélatineuse ou cartilagineuse qui pouvait passer à la rigueur pour du bœuf bouilli.

On eût dit un repas de morts; pas un mot, pas un chuchotement, rien que le bruit confus d'un râtelier d'écurie, et au-dessus du bruit, la voix monotone d'un lecteur en chaire qui lisait la *Vie des saints* pour édifier le repas.

Après le dîner, la récréation.

Sixième coup de cloche : rentrée dans la classe d'études. Une heure encore pour apprendre par cœur et pour traduire. Septième coup de cloche : classe du soir. Deux heures de récitation et de dictée. Élisée, sans cesse ballotté à chaque coup de marteau sur l'horloge, évoluait d'un endroit à l'autre, sans plus comprendre ce qu'on faisait que ce qu'on disait. Il rêvait, pendant ce temps-là, de la prairie du Barrachois et du vol des palombes dans la forêt.

Huitième coup de cloche : autre récréation accompagnée d'un morceau de pain sec avec faculté de recours au biberon commun. A cinq heures, neuvième coup de cloche : réintégration dans la salle d'études. A sept heures, dernier coup de cloche : bénédicité, souper, veau rôti, salade, assaisonnée de la vie d'un saint ou d'une sainte, vierge et martyre.

A sept heures et demie, récréation : partie de diable boiteux ou de cheval fondu ; finalement, prière et coucher. Total : seize heures, dont treize de travail et

trois de récréation, quand il n'y avait pas de retenue.

Et tout cela parce que les Grecs dans le temps parlaient grec et que les Romains parlaient latin. Des gens, paraît-il, qui n'avaient pas perdu toute espèce de raison, en avaient conclu qu'on ne saurait mieux parler en France qu'en apprenant une langue qu'on n'y parle plus.

Élisée allait et venait dans cette cage de cinquante mètres, garnie de fenêtres grillées, qui servait de cour de récréation ; il marchait à grands pas, la tête basse, comme un fauve pris dans un traquenard qui cherche un trou par où sortir.

Il y avait, sur les quatre faces de la cour, huit portes surmontées chacune d'un numéro : chaque numéro, sous la qualification innocente de huitième, de septième, sixième jusqu'à la rhétorique inclusivement, signifiait une année de prison qui, multipliée par huit, sans compter la philosophie ou le redoublement d'une classe, constituait un chiffre respectable de neuf années de détention. Et le pâtre de la Barraque devait monter, lentement, successivement un à un, et d'année en année, tous ces cercles de l'enfer de la grammaire et de la prosodie ; et lui, l'enfant de l'espace indépendant comme la mouette, il devait maintenant végéter sur place dans la moisissure de cette vie en commun.

La nostalgie le prit, il eut un transport au cer-

veau; il voulait mourir, il refusait de manger; à toutes les questions qu'on lui faisait, il ne répondait pas ou ne répondait qu'une chose :

— Je n'ai rien fait de mal, laissez-moi sortir.

A cet état de prostration succéda un tremblement nerveux, il fallut l'envoyer à l'infirmerie.

Le médecin comprit qu'on ne pouvait appliquer qu'un remède moral au malade : il le prit charitablement en pension et l'envoya comme externe au collége; il l'apprivoisa peu à peu au châtiment du latin. Quand il crut avoir suffisamment ménagé la transition, il le réintégra dans son pénitentiaire.

Elisée y resta.

Il y resta huit ans : le tiers de la vie en moyenne. Pendant huit ans, on put voir dans une étude du collége, une espèce de galérien d'abord enfant, puis adolescent, en frac à queue de morue, garni de boutons d'étain avec une fleur de lys au milieu, en pantalon bleu de roi qui lui arrivait à peine à la cheville. Le malheureux patient, souffreteux, malingre, le front penché sur son pupitre et caché dans une houppe revèche, feuilletait d'une main gonflée d'engelures et crevée à tous les doigts le Jardin des racines grecques, la plus horrible torture monacale que la haine du cerveau de l'enfant ait jamais inventée.

Pendant huit ans, jour par jour, heure par heure, il chemina laborieusement de l'*Epitome* à Phèdre, de

Phèdre à Cornélius Népos, de Cornélius à Virgile, de Virgile à Horace, Tacite, Sophocle, Démosthène ; il mit du français sur du latin, du latin sur du français, et du grec sur du français et sur du latin ; il avait de la mémoire, il résista au métier. Il passa même pour un brillant élève, parce qu'il savait piller une tournure dans Tite-Live et l'écouler dans une narration.

Mais pendant que le professeur cherchait à inoculer à son auditoire toute la finesse d'une épithète, toute la délicatesse d'une périphrase, l'imagination d'Élisée prenait sa volée par-dessus les murs du collége. Il écoutait avec volupté, par l'oreille du souvenir, la mer moutonner avec une sorte d'effarement au coup de fouet du vent d'ouest sur la plage de Bonance.

Une fois par an cependant, il pouvait revoir le coin de terre où il avait passé son enfance. Du mois de septembre au mois de novembre, il errait à toute heure et en toute liberté, du marais à la dune et de la dune à la forêt. Il n'appartenait plus au coup de cloche ; il ne relevait que de lui-même, il reprenait, en quelque sorte, un abonnement à la vie et le courage de retourner au collége.

Il en sortit enfin.

Que savait-il ? rien. Qu'avait-il appris? Un peu de grec ; juste ce qu'il en fallait pour ne l'oublier qu'au bout de trois années. Un peu plus de latin ; il versifiait même assez agréablement un pastiche de Virgile.

Quelque chose qu'on pouvait nommer l'histoire à la rigueur, la chronologie, la carcasse plutôt que la vie de l'histoire. Une rhétorique qui ordonne d'écrire en style fleuri pour écrire convenablement; d'appeler, par exemple, comme Châteaubriant, une botte à l'écuyère une urne de cuir, et un fusil de munition un tube surmonté du glaive de Bayonne.

Mais en revanche Élisée avait appris tout ce que la discipline scolaire a la prétention d'enseigner : c'est-à-dire la règle, la passivité, l'obéissance à outrance, la transformation de l'homme en machine, la vie découpée en petits morceaux par un coup de marteau sur une cloche ou par un coup de baguette sur un tambour, le principe enfin, le principe sacramentel d'autorité, sous la figure de cette hiérarchie du pensum personnifiée dans un censeur ou un maître d'étude. Roi ou pion, empereur ou pion, gendarme ou pion, ce ne fut jamais pour lui qu'un seul et même personnage, l'homme qui surveille, l'homme qui punit et souffre par un choc en retour de tout ce qu'il fait souffrir.

Enfin, le 1er septembre 1832, Élisée sortait du collége.

Il y avait en France un bachelier de plus, qui ne pouvait être, dans la meilleure hypothèse, selon le calcul des probabilités, qu'un avocat ou un médecin, un avocat sans cause, un médecin sans clientèle, un

poëte, un journaliste, un enragé de renommée qui mettrait le feu au Louvre, ne fût-ce que pour attirer l'attention d'un passant, mais plus sûrement encore un mendiant, le pire de tous, le gueux en habit noir, qui va chaque matin tendre la main à la sportule d'un ministre pour solliciter une place de percepteur ou de commissaire de police.

CHAPITRE IV

LE CHOIX D'UN ÉTAT.

Élisée toutefois n'avait pas tout à fait perdu son temps au collége ; il y avait appris à rêver. Non plus comme il rêvait autrefois, sans phrase, dans sa peau de bique, mais à rêver savamment et à jeter sur cet état dangereux de l'âme, la toilette de la poésie. Il avait lu au collége. La lecture fait l'homme, il avait lu surtout cette littérature découragée du temps qui ne versait à la jeunesse qu'une tisane de pavot.

Il en trouvait à chaque pas le commentaire dans la solitude où il avait passé son enfance. Une attraction secrète l'entraînait le soir au loin du côté de l'ouest pour regarder du haut de la dune, la mer infinie déroulée sous le ciel infini. Il arrivait parfois qu'un nuage traçait à l'horizon l'arche démesurée d'un pont, et qu'au fond de cette arche montait et croûlait

de minute en minute, une sorte de Jérusalem fantastique de porphyre et de métal fluide, qui ne semblait jaillir de la masse en fusion du chaos, que pour y replonger et pour en rejaillir sous la figure flamboyante d'une nouvelle cité.

— Me voilà! disait Élisée; et son âme volait d'un bond vers la Sion magique; il lui faisait de la main signe de l'attendre; puis il retombait sur le sable et il murmurait en lui-même :

— A quoi bon?

Le soleil descendu sous l'arche plongeait dans la vague; le ciel éteint ne gardait plus de son architecture de feu, que des lambeaux de nuages; et les chauves-souris échappées de la forêt, glissaient comme autant de points noirs autour de la tête du rêveur pendant que la mer, balancée d'un monde à l'autre, murmurait, d'une voix tragique, la grande plainte de tout ce qui naît pour gémir, et de ce qui vit pour mourir.

Élisée touchait à sa vingt-et-unième année; il venait de tirer à la conscription, et il avait eu le malheur de tomber sur un bon numéro. Si le sort l'eût moins favorisé, il eût pu entrer au régiment, il y eût recommencé l'existence automatique du collége; la caserne l'eût débarrassé du souci de pourvoir lui-même à son existence.

Or, un soir que maître Jérémie rentrait à la Barra-

que plus sombre que d'habitude, ce qui prouvait une baisse dans le prix du bétail, et qu'il avait expédié d'un coup de pouce plus bref la corvée toujours laconique du souper :

— Eh bien, femme ! dit-il brusquement à madame Jérémie, tu l'as voulu, ton fils maintenant...

— Dis notre fils, répliqua madame Jérémie.

— Comme tu voudras... donc ton fils...

— Notre fils, reprit-elle avec vivacité.

— Notre fils, puisque tu y tiens, est aujourd'hui un personnage, un savant, comment dit-il? un bachelier. Je lui en fais mon compliment, monsieur mange, monsieur boit, monsieur dort, monsieur vague toute la journée comme un chien sans maître, mais avec toute sa science, il ne sait pas encore gagner le pain qu'il consomme, la chemise qu'il porte, la chaussure qu'il traîne, et avec la vie qu'il mène, il ne peut manquer de pourrir sur la paille, et plaise à Dieu que ce ne soit encore que la paille de l'hôpital.

Le bétail avait trop baissé, madame Jérémie courba la tête, et versa une larme en secret.

— Eh bien, tu ne me réponds pas? reprit le mari.

— Prends patience, mon ami, notre fils nous fera honneur.

— Je voudrais bien savoir comment?

— Crois-moi, l'œil d'une mère voit mieux qu'un

autre, j'ai regardé notre fils au front, il porte là quelque chose.

— Dieu t'écoute, répliqua le fermier en enfonçant son bonnet, puis il laissa tomber sa tête dans sa poitrine, et il répara le temps perdu de la sieste réglementaire qu'il faisait religieusement après son souper.

Un instant après, Élisée revenait de la forêt, l'imagination épanouie par une belle soirée d'automne. Depuis plus d'une heure, il marchait entre Homère et Virgile, et ils avaient longuement causé ensemble.

Madame Jérémie le prit par le bras à son arrivée.

— Sortons, lui dit-elle.

Et, l'emmenant mystérieusement au fond d'un pêle-mêle de pommiers, de perches, de treilles traînantes à terre, et de citrouilles rampantes sous leurs larges feuilles; le tout portait, paraît-il, le nom de jardin; puis regardant derrière elle comme si un fantôme la suivait et pouvait entendre la conversation :

— Mon fils, lui dit-elle d'une voix qui voulait être grave et qui n'était qu'émue, tu vas avoir vingt-deux ans dans une semaine.

— Oui, ma mère.

— A cet âge il faut avoir un état.

— Oui, ma mère.

— Y as-tu songé?

— Non, ma mère.

— Pourquoi?

— La vocation n'a point parlé.

— Il me semble au contraire que depuis longtemps elle a dû te dire de suivre l'exemple de ton oncle d'Avallon.

— En quoi faisant?

— En entrant au service du Seigneur.

— Mais il faudrait pour cela une première condition.

— Laquelle?

— Être protestant.

— Mais tu l'es depuis ta naissance.

— Je l'étais.

— Tu as donc changé de religion.

— Pas tout-à-fait; on m'a changé de religion sans que je m'en sois douté. Une fois incarcéré au collége ma classe allait à la messe, j'y suis allé avec la classe, elle alla ensuite au catéchisme, je la suivis encore là, elle fit depuis la première communion, j'étais de la fournée, l'aumônier coula délicatement une hostie dans la bouche de mon voisin, j'en reçus une autre à mon tour.

— Alors tu es catholique.

Et la mère Jérémie leva les bras au ciel avec désespoir.

— Tu seras damné, ajouta-t-elle.

— Je serai sauvé loin de là, car j'ai contribué à faire un miracle.

— Et tu oses t'en vanter?

— Pas le moins du monde. Car si j'avais le don des miracles je me garderais bien d'en faire et surtout d'en faire faire au bon Dieu, car du moment que lui l'arrangement suprême il se dérange, il ne peut que commettre...

— Tais-toi, malheureux.

— Une inconséquence, reprit froidement Élisée. Enfin, ma mère, nous avions au collége un aumônier qui sortait de Montmorillon, un guêpier de Jésuites, soit dit en passant; il faisait une mission au village de Migné, c'était en temps d'hiver au coucher du soleil; il prêchait en plein champ; j'assistais au sermon, le missionnaire débitait aux paysans la légende de la croix de Constantin. Au moment où il disait ce mot qu'ils durent prendre pour du grimoire : *in hoc signo vinces*, une croix apparut tout à coup, à point nommé, du côté de Vénus; elle était couleur du sang de bœuf et à peu près de la dimension d'un cerf-volant; le jour suivant j'ai dû certifier l'authenticité du miracle, les autres signaient, j'ai signé.

— Tu as cru au miracle?

— Certainement.

— Au miracle d'un Jésuite.

— Absolument comme je crois à la résurrection de Lazare.

— Tu n'es qu'un catholique.

— Je ne le suis pas...

— Ah, tant mieux!

— Pas plus que protestant, reprit Élisée.

— Qu'es-tu donc alors?

— Un esprit sur la réserve.

— Il faut pourtant, une religion.

— Peut-être.

— Comment peut-être? Mais tu crois la vie éternelle, je suppose.

— J'ignore ce que vaut l'immortalité de l'âme; mais le néant ne vaut pas mieux à mon avis; dans le doute, la première me paraît mériter la préférence; elle offre du moins une prime à sa clientèle.

— Alors, tu crois à Dieu.

— Entendons-nous, il y a Dieu et Dieu; il y a le Dieu essentiel, pour celui-là, j'y crois; il y a ensuite le Dieu accessoire, pour ce dernier je laisse à la couturière qu'on appelle la théologie le soin de l'habiller à sa convenance.

La foudre venait de frapper madame Jérémie; elle avait placé son âme sur la tête de son fils et tout ce qu'elle avait rêvé tombait d'un mot : il était incrédule.

— Mais enfin, ton père veut que tu aies un état.

— Il a raison, répliqua Élisée, mais encore ce n'est pas à l'improviste et au pied levé qu'on peut connaître son aptitude, c'est à Paris qu'il faut l'interroger.

— A Paris? reprit madame Jérémie en croisant les mains.

— Ce n'est que là qu'on devient un homme et parfois aussi quelqu'un, ajouta-t-il en baissant les yeux comme une jeune fille qui craint de trahir un secret.

Sa mère lui serra la main.

— Tu iras à Paris.

La veille du départ elle remit à Élisée un rouleau enveloppé dans un morceau de futaine.

— Va, mon fils, c'est tout ce que j'ai pu mettre de côté depuis que j'ai cousu ta première layette, ménage-le et j'espère qu'un jour avec l'aide de Dieu...

Elle ne put achever ; la phrase expira en sanglots. La pauvre femme n'avait qu'un fils; qu'allait-il devenir?

CHAPITRE V

PARIS AU DÉBOTTÉ.

Élisée avait pris la diligence à Rochefort ; il roulait depuis quarante-huit heures, et depuis quarante-huit heures la pluie l'escortait avec une insistance qui ressemblait à une personnalité. Il sommeillait vaguement, la tête contre la bâche, dans un coin de l'impériale, lorsque le conducteur, le poussant du coude :

— Nous y voilà, dit-il.

Elisée redressa la tête.

— Où? répondit-il.

— A Paris.

Élisée fit d'un coup d'œil le tour de l'horizon.

— Où ? reprit-il.

— Mais là, répliqua le postillon, en lui montrant de son fouet, au bout de la route, une masse indéfi-

nissable marquée, en sombre, sur le fond de la pluie. Élisée n'apercevait que le plateau désolé de Montrouge, surmonté de roues monumentales, dont il ne pouvait comprendre l'utilité. Un homme seul les faisait tourner en montant d'un échelon à l'autre, genre d'ascension qui le remettait toujours au même niveau.

Il n'y avait à droite et à gauche que des terres labourées, et au milieu de ces terres que des tas de fumier qui avaient gagné, par des avances équivoques, la sympathie des corbeaux ; ils voletaient en bandes de tous les côtés et paraissaient être les maîtres du terrain. Cependant, par intervalles, au milieu de ce désert, une maison entre quatre murs, discrète comme un mystère, exhalait à la sourdine un jet de vapeur. C'était une industrie misanthrope qui fonctionnait hors de portée, par ordonnance de police.

La diligence roulait à fond de train sur un pavé scabreux, contemporain de Louis XV, entre deux rangées d'ormes lépreux qui laissaient flotter au vent d'automne leurs dernières loques de feuillage. Un troupeau de bœufs descendait en ce moment du marché de Sceaux et cheminait sur les bas-côtés de la route, dans une mer de boue. De temps à autre, le plus inquiet d'entre eux s'arrêtait et poussait un mugissement pathétique comme un pressentiment de l'abattoir.

La diligence avait déjà franchi la barrière d'Enfer, que le faubourg semblait la suivre et entrer avec elle dans Paris. Elle longeait les mêmes rues boueuses, les mêmes maisons éclaboussées jusqu'à l'entresol. La première figure humaine qu'Élisée rencontra au poste de l'octroi, était une vieille femme, attelée, à côté d'un chien, au brancard d'une charrette. Il commençait à douter de la capitale de la civilisation, lorsqu'en débouchant de la rue Dauphine, il vit tout à coup le véritable Paris apparaître à son regard.

Le classique réverbère grinçant sur sa tringle de fer avait cédé la place au soleil en tuyau du gaz, qui jaillissait de dessous les trottoirs, serpentait en longs chapelets le long des quais et semblait ensuite filer sur l'eau comme des fusées emportées par le courant. Au-dessus de cette illumination féerique, le Louvre royal projetait sur le ciel son aile immense pleine de crimes et de chefs-d'œuvre ; c'est de là qu'est sortie la Saint-Barthélemy, et c'est là que demeure la belle jardinière de Raphaël.

Dès ce soir même et au saut de la voiture, Élisée voulut prendre un aperçu de Paris ; il erra une partie de la soirée sur le boulevard. Ce va-et-vient interminable, tantôt calme, tantôt fiévreux, de tout ce qu'il y a d'honnête ou malhonnête à Paris, homme ou femme en négligé ou en toilette, sous l'œil enflammé des boutiques qui prodiguaient aux regards

des passants les innombrables coquetteries de la soierie ou de l'orfévrerie, tout cela jetait le paysan de la Barraque dans une sorte d'hallucination étrange qui le fascinait et le révoltait à la fois ; il voulut en avoir le dernier mot : il alla bravement à l'Opéra.

— On jouait, ce soir-là, la *Sylphide ;* ce ballet était le triomphe de la Taglioni. Cette fée de l'air flottait sur la scène avec tant de grâce que, lorsqu'elle reprenait terre sur la pointe du pied, elle continuait de flotter. On eût dit, à la voir, une déesse impondérable d'Homère portée sur un nuage d'ambroisie. Élisée ne la regardait pas, il l'engloutissait de l'œil, et, à chaque battement d'aile de sa danse, il sentait comme une aiguille de feu passer sous son épiderme. Au moment où il vit la Sylphide, après un pas éperdu d'un bout à l'autre de la scène, entrer magnifiquement dans son repos, les bras croisés, la tête haute, le sourire sur les lèvres pendant que sa poitrine débordant du corsage palpitait sous les diamants, comme la vague aux reflets des étoiles, il sortit aussitôt de la salle, de peur d'éclater, et, en regagnant mélancoliquement son hôtel :

— Que suis-je venu faire ici? murmura-t-il avec tristesse.

— Ce qu'il était venu faire ? il allait le savoir.

C'était au lendemain de la révolution de Juillet, qui fut non-seulement une révolution dans la rue, mais

encore dans l'âme de la France. Qui n'a pas connu Paris à cette époque n'a pas vécu.

Jamais, de mémoire de peuple, on n'a plus prêché, plus prophétisé, plus radoté qu'à ce moment d'apocalypse. Le monde semblait vouloir déménager. Dieu lui-même ne pouvait rester en place; il faillit changer de sexe, et même prendre les deux sexes à la fois, à la demande du père Enfantin. Il n'y avait nulle part de tempérament assez robuste pour échapper à l'épidémie. Qui n'avait pas le choléra avait la cholérine.

La jeunesse a besoin de folie; quand on n'a pas été fou à vingt ans, il manque quelque chose au cerveau. Et après tout, le monde n'est pas si bien fait qu'on ne puisse y mettre à l'occasion une pièce de rechange. Le vent soufflait aux réformes en religion, en littérature, en morale même, et on ne pouvait faire un pas dans la rue sans coudoyer un réformateur ou le disciple d'un réformateur.

Il y avait alors un abbé défroqué qui essayait de réconcilier Voltaire avec la messe; il la disait en français au son de l'orgue de barbarie. Cette église, éminemment patriotique, remisait sous un hangard de la Villette; si la police n'eût eu la cruauté de la fermer, ce genre de catholicisme faubourien eût eu quelque chance de réussir. Il baptisait, il catéchisait, il mariait, il enterrait, il chantait au lutrin comme l'autre,

et, en outre, il avait l'avantage d'être plus à la portée des petites bourses, car il cérémoniait au rabais. Il pouvait bien changer quelque chose, pour l'oreille, à l'ancien culte, mais il ne changeait rien pour l'œil : or l'œil, en général, est plus dévot que sa voisine.

Un autre abbé, Breton de naissance, esprit houleux comme la baie de Roscoff, essayait de réduire à la même formule deux quantités irréductibles : la papauté et la liberté. Rome se moqua de lui, l'abbé se fâcha. Il avait tort; là où règne la liberté, la raison pourrait bien régner à son tour. Or, en matière religieuse, la raison n'a qu'à faire la révérence; Dieu est Dieu, le pape en est un autre; quand le pape a parlé, c'est Dieu lui-même qui a dit... Chapeau bas et à genoux ! C'était du moins l'avis d'un certain Pacca, cardinal de son métier.

En cherchant bien, on pourrait encore trouver à cette époque un ferblantier lampiste, ancien émigré, qui avait, lui aussi, fabriqué sa petite machine catholique pour l'intercaler, à titre de perfectionnement, dans l'ancien rituel; il avait imaginé, à ses moments perdus, un culte ambulant qui circulait d'initiation en initiation, de Paris à Notre-Dame de Lorette. Après avoir amassé en route une provision suffisante de sainteté, on allait en jouir sur un îlot perdu dans un lac des Pyrénées. On n'a jamais su au juste le nombre de saints et de saintes qui pouvaient ainsi

vivre, pêle-mêle, dans toute la candeur du premier Eden. Aucun visiteur profane n'avait le droit d'approcher l'île sacrée. Un huissier imprudent voulut un jour instrumenter contre ce paradis : il reçut un coup de fusil.

Enfin, c'était à qui mettrait, en fait de croyance ou de rêverie théologique, philosophique, métaphysique, politique, économique, une surenchère à l'enchère du voisin. On eût dit que la France, de nouveau débordée sur l'Europe, voulait en recommencer la conquête avec de la fumée. Il est vrai que cette fois ce n'était plus la fumée du canon. Et sur tout cela régnait, le parapluie à la main, un roi bourgeois, le génie du terre à terre, qui n'avait qu'une idée en tête : c'est qu'une idée quelconque n'était qu'une variété de la bêtise.

C'était au milieu de cette éruption d'idées de toute nature qu'Élisée venait chercher dans la grande fabrique d'hommes la réponse à cette question : Que seras-tu? ou bien : Qui seras-tu? variante plus difficile à résoudre. Il avait vécu, au collége, de cette vie de compression ennoblie sous le nom de discipline. Son esprit, longtemps refoulé sur lui-même, aspirait à la dilatation dans l'espace : plus une doctrine avait le mérite de la témérité, plus elle l'attirait; il voyait en elle une revanche. Il n'y a pas eu dans cette diony-

siaque intellectuelle une idée échevelée, une bacchante de l'esprit en train de battre le vent de son thyrse, qu'il n'ait saluée ou embrassée au passage. Partout où l'on délirait, pourvu que ce fût dans un beau style, il accourait au rendez-vous.

Il avait fait élection de domicile au Marché aux Chevaux, dans la propriété d'un entrepreneur en charpentes. Cet honnête industriel avait passablement soumissionné dans sa vie, et, sur le produit du pli cacheté, il avait acheté un de ces petits hôtels mystérieux du siècle dernier, délicatement dissimulé au fond d'un jardin. L'acquéreur avait cru devoir supprimer le jardinier par raison d'économie; il en avait loué la loge à Élisée. C'était un pavillon composé d'une pièce au rez-de-chaussée et d'une cellule au-dessus.

Élisée y couchait plutôt qu'il n'y demeurait, car en réalité, il demeurait au quartier latin. A tel jour et à telle heure, il allait entendre un cours d'histoire de la Sorbonne. Le professeur était un petit homme qui avait trente ans à peine, et qui avait les cheveux blancs comme s'il portait sur la tête tous les temps passés. C'était moins un historien que le nécromancien de l'histoire; il ne la racontait pas, il l'évoquait, il soufflait sur un siècle, et voilà ce siècle debout, à croire qu'il était encore vivant. Le professeur parlait dans sa chaire comme sur un trépied; sa parole avait

quelque chose de haletant et d'entrecoupé ; le vent qui passait à sa face lui arrachait la phrase de la lèvre par interjections.

Du cours de Michelet, Élisée allait au cours de Jouffroy. Celui-là était un philosophe : Cousin ne fut qu'un virtuose. C'était un montagnard du Jura, haut de taille, pâle de figure, avec de longs cheveux blonds et des yeux vagues qui semblaient regarder en dedans. Il y avait dans sa physionomie on ne sait quoi de triste et de grave ; il baissait la tête en parlant, comme pour écouter la sibylle ; il ne lançait pas sa parole, il la laissait tomber. Il avait eu dans sa jeunesse la foi du charbonnier. Mais, Pascal en sens inverse, il l'avait congédiée pour donner raison à la raison.

La philosophie conduisait Élisée comme par la main au Jardin des Plantes, où un grand prêtre de la nature enseignait la doctrine que voici : rien n'existe en histoire naturelle, tout devient. Il n'y a pas d'êtres à proprement parler, il n'y a qu'un être qui change sans cesse de déguisement, de sorte que la création tout entière n'est qu'une partie de carnaval. Il n'y a, entre tous les animaux, qu'une différence de temps, et le temps l'efface incessamment, en élevant le degré inférieur à l'étage au-dessus : autrement dit, le pingouin n'est qu'un homme en retard, et l'homme lui-même n'était à l'origine qu'un monogame ; on ne

saurait dire aujourd'hui si la femme est le monstre de l'homme ou si l'homme est le monstre de la femme, car ils n'ont dû faire qu'un à l'origine.

De là, Élisée allait entendre une leçon de chimie, et il apprenait de la bouche du professeur que nous ne sommes que de l'air emmagasiné; non pas de l'air à l'état brut directement puisé dans l'atmosphère, mais un certain air déjà travaillé par les plantes et transformé dans leur cornue. Le végétal, ouvrier laborieux, fabrique les hommes et les autres animaux leurs cousins germains. C'est lui qui prépare, dans la cellule obscure de son laboratoire, la fibrine, l'albumine, la caséine, en un mot toute la somme de matière qui entre dans notre corps et constitue notre organisme.

Et ainsi Élisée allait, de système en système, d'enthousiasme en enthousiasme, dévorant tout, engloutissant tout, le vrai et le faux, dans le gouffre d'un esprit toujours béant et toujours insatiable, sans chercher à mettre de l'ordre dans le ménage de ses pensées. L'extraordinaire paraissait à cette intelligence, plus curieuse que dirigée, un certificat de supériorité.

Il était venu à Paris pour étudier le droit, et la seule chose qu'il n'étudia pas, ce fut précisément le droit; il le trouvait bête à force d'être ennuyeux. Quand on lui parlait des Pandectes :

— J'aimerais autant, disait-il, enlever les bande-

lettes d'une momie pour baiser pieusement sur ses joues quatre mille ans de vermillon. Il prenait cependant régulièrement ses inscriptions et il allait consciencieusement deux fois par semaine à l'école, mais il y allait comme une petite maîtresse va au confessionnal.

CHAPITRE VI

PAR LA FENÊTRE.

Chaque soir, après son dîner, Élisée rentrait dans son cabinet d'étude de huit pieds carrés pour reprendre ce qu'il appelait le tête-à-tête de son âme; il lisait, il écrivait, il rêvait une partie de la nuit; puis il ouvrait sa fenêtre et baignait sa tête en feu dans l'air pur du ciel.

L'entrepreneur de menuiserie, veuf de sa seconde ou troisième femme, n'avait eu de ses nombreux mariages qu'une fille qu'il avait appelée Thérèse. Elle ressemblait plus à une apparition qu'à une créature. Il y avait en elle on ne sait quoi d'éthéré. Son œil bleu, à moitié voilé, retenait plutôt qu'il ne rayonnait le regard. On eût dit qu'elle avait peur de voir l'existence. Elle souriait à peine. Le sourire chez elle était un effort. Un doigt invisible l'avait touchée

sans doute dès sa naissance pour en faire une prédestinée.

Son père, orgueilleux et despote comme un enrichi, avait essayé de la marier; mais, lorsqu'on lui présentait un prétendant, elle se sauvait dans sa chambre et s'y barricadait avec l'énergie du désespoir. Elle vivait à l'état de recluse dans une sorte de disgrâce; elle ne sortait que pour aller à la messe, et elle y allait d'un pas si nonchalant qu'on eût pu croire qu'en changeant de place elle ne faisait que changer d'ennui. Elle n'aimait de la vie que la solitude; elle passait son temps assise à sa fenêtre, plus ou moins occupée à broder.

La fenêtre est toute l'existence de la jeune fille condamnée à la réclusion; c'est là qu'elle respire, c'est là qu'elle regarde, le soir, l'espace peuplé d'espérances et la nuit illuminée d'étoiles. Elle fait de sa croisée une espèce d'autel entre terre et ciel; elle la décore de fleurs, et l'arrose de larmes aux heures de souffrance.

Thérèse aimait-elle? avait-elle aimé? Il est probable que non; elle attendait. L'attente avait emprunté chez elle la langue de la musique, d'autant plus perfide qu'elle est plus vague et ne dit à chacun de nous que ce qu'il veut entendre. La voisine d'Élisée avait mis toute son âme dans son piano, et il n'y avait guère de soirée où elle n'envoyât aux sylphes rêveurs penchés sur les touches d'ivoire les notes dé-

chirantes ou pieuses d'une sonate de Beethoven ou d'un oratorio de Haendel.

Élisée n'avait jamais adressé la parole à cette Béatrice inconnue, il n'avait pas même échangé avec elle un salut de politesse, et cependant il y avait entre elle et lui une entente tacite et une causerie muette. Souvent elle refermait brusquement sa croisée, mais elle écartait ensuite un coin du rideau. Le matin, elle la laissait ouverte comme par mégarde, tandis qu'elle nattait ses tresses devant son miroir. Il n'y a pas de jeune fille si ingénue qui ne se résigne à être admirée, ou tout au moins devinée. Élisée avait remarqué que sa voisine éteignait sa lampe à la même heure que lui, comme si le même rêve devait les endormir.

Quand sa voisine avait jeté au vent d'un doigt inspiré ce qui avait le droit de passer pour une plainte à deux, Élisée sentait son imagination en état de grâce, il aimait à prolonger la veillée, il se plongeait, il se roulait dans un abîme de poésie, il évoquait du fond de la nuit Faust, Hamlet, Manfred, Obermann, toute la légion des enchanteurs funèbres qui ont cherché à nous venger de l'existence par la conquête du néant.

Et alors il n'était plus un homme, il était un possédé ; sa poésie lui avait versé un philtre trop fort, il marchait, il gesticulait, il parlait tout haut, il tournait autour de sa cellule comme un lion en cage, il lançait de temps à autre une décharge poétique, une

exclamation sibylline jusqu'à ce que la Pythonisse intérieure retombât sur elle-même et rendît le patient au repos.

Il prenait alors un volume sur une tablette.

— Lisons Voltaire, disait-il.

C'était son calmant.

Il y avait en lui deux hommes : un enthousiaste et un railleur. Il donnait la parole tantôt à l'un tantôt à l'autre, sans prendre la peine, d'ailleurs inutile, de les mettre d'accord.

Victor Hugo régnait sur la jeunesse et la fanatisait de son génie. Toutes les fois qu'on jouait un nouveau drame du poète, Élisée assistait à la représentation, ou plutôt à la bataille : il fallait enlever le chef-d'œuvre d'assaut ; l'admiration devait être d'abord une victoire. Un des amis de Victor Hugo avait remarqué qu'Élisée accourait toujours un des premiers au poste de combat.

— Voulez-vous voir le poète ? lui dit-il à une représentation de *Lucrèce Borgia*.

— Je ne le connais pas, répliqua naïvement Élisée.

— C'est précisément pour cela que je vous offre de vous présenter.

Élisée accepta la proposition, et cinq minutes après il aurait voulu l'avoir refusée, tant cette visite embarrassait sa sauvagerie.

Le poète habitait alors, à la place Royale, le second étage d'une de ces massives maisons de briques, coiffées de combles plus hauts que leur façade. Lorsqu'on entrait dans l'appartement, on avait devant soi trois pièces d'enfilade : une antichambre, la salle à manger et le salon.

L'antichambre initiait, du premier coup d'œil, à la symbolique du romantisme. Les murs étaient couverts de diptyques, de triptyques, de bas-reliefs plus ou moins intacts, extraits du chœur ou du porche d'une église. Une table du XVe siècle servait de lieu d'ébats à toutes les œuvres démoniaques, goules et vampires, des artistes de notre temps qui savaient le mieux donner à l'argile des attaques d'épilepsie. Une armure surmontée d'un casque gardait gravement ce pandémonium tumultueux d'anges et de diables.

De l'antichambre, on passait dans la chambre à manger. La pièce était ornée de stalles en bois sculpté, arrachées du chapitre ou du réfectoire d'une abbaye. Bahut, dressoir, buffet, l'orthodoxie la plus irréprochable régnait dans ce concile de meubles du moyen-âge. Des pots de Chine graves et majestueux étaient les seuls hérétiques admis dans l'intimité des brocs de Flandre et des hanaps de Bohême.

Mais, quand on avait soulevé la portière de tapisserie qui séparait la salle à manger du salon, on rentrait dans le XIXe siècle ; il n'y avait que la cheminée

démesurée avec ses chenets cyclopéens et ses pincettes colossales, faites pour remuer des brasiers, qui rappelât le temps passé ; le reste de l'ameublement était moderne ; c'était là que le poète tenait la cour plénière de la jeunesse.

En passant devant lui, Élisée s'inclina : *L'altissime poèta !* murmura-t-il.

Victor Hugo sourit, et, tendant la main à Élisée avec cette simplicité qui est la politesse du génie :

— Jeune homme, dit-il, je pourrai peut-être dans quelques années vous rendre le compliment.

Élisée s'inclina de nouveau ; la réponse ne lui vint qu'au bas de l'escalier.

— Comment avez-vous trouvé le poète ? lui dit son compagnon au sortir de l'entrevue.

— Semblable à mon phare de Cordouan.

— Qu'est-ce que ce phare a de particulier ?

— Il sort du fond de l'Océan pour planer dans le ciel et tourner aux quatre vents sa face éclairée. Seulement, le poète a tiré sur moi une lettre de change à terme, et je crains bien à l'échéance de lui faire banqueroute.

Élisée était venu à Paris pour apprendre un état ; il y avait à peu près trois ans qu'il en battait le pavé, et non-seulement il n'avait pas appris un état, mais il n'eût pu faire même un clerc de notaire. L'étude n'avait été chez lui qu'une flânerie de la pensée. Il

avait touché à toutes les connaissances, il n'en possédait aucune. Si quelqu'un lui eût demandé ce qu'il était, il aurait dû répondre comme je ne sais plus quel rentier : Homme inutile !

Sa mère lui avait remis, le jour de son départ pour Paris, tout ce qu'elle avait pu économiser en cachette ; mais l'infortuné viatique rendait le dernier soupir. Il ne restait plus à Élisée que deux mois de vivres, et encore en réduisant la ration de moitié. Il fit à sa mère un appel désespéré pour lui demander un sursis d'une année sous forme d'un subside.

Madame Jérémie avait pressé jusqu'à la dernière goutte l'éponge de son épargne ; elle essaya d'attendrir son mari en lui montrant la lettre d'Élisée et en l'accompagnant d'un touchant commentaire.

— Je répondrai, dit sèchement le fermier.

— Monsieur, écrivit-il à son fils, je ne sais ce que vous faites à Paris, et je ne désire pas le savoir. Vous traînez sans doute le nom que je porte et que pour mon malheur vous portez aussi. Je me suis ruiné pour vous ; je ne peux désormais que vous souhaiter une meilleure conduite.

A l'appui de sa ruine, maître Jérémie avait ajouté à sa lettre une pièce justificative de tout ce qu'Élisée lui avait coûté depuis son enfance ; tant pour la chaussure, tant pour la nourriture, tant pour le vêtement, tant pour l'apothicaire. Il paraît qu'à l'âge de

sept ans, Élisée avait attrapé une fièvre de marais qui avait nécessité l'emploi de la quinine. Total : deux mille trois cent cinquante-sept francs trente-trois centimes.

— Mon père a raison, se dit Élisée, après avoir lu la lettre ; c'est ma mère qui a tort ; elle m'a aimé, elle m'a perdu. Elle a voulu m'envoyer au collége. Qu'est-ce que l'Université nous enseigne ? Qu'il n'y a d'homme supérieur que l'historien, l'orateur, le philosophe, le poète ; c'est dans la compagnie de Tacite, de Cicéron, de Platon, de Virgile, qu'elle nous oblige à vivre pendant notre première jeunesse. Elle nous dresse uniquement à parler, à écrire, à versifier, à philosopher. J'ai suivi l'impulsion qu'elle a donnée à mon esprit, et maintenant me voilà condamné à être illustre ou mendiant.

Élisée ne gémit pas, il ne récrimina pas, il sentait qu'il était à la fois coupable et victime. Il commença tranquillement son examen de conscience ; que pouvait-il faire ? Retourner à la Barraque, ce n'était plus la peine de vivre. Une idée lui vint tout à coup, la plus chimérique qu'on pût rêver. Elle lui parut d'autant plus raisonnable qu'elle était une transaction.

— Etre ou ne pas être ! murmura-t-il ensuite ; Shakespeare a dit le mot de toute destinée.

Il avait pris son parti. Le soir même, il acheta un

pistolet ; il le chargea ; il crut qu'une balle ne suffirait peut-être pas ; il en mit une seconde sur la première.

— Il n'y a rien de plus ridicule, pensa-t-il, que de survivre et de rester estropié.

CHAPITRE VII

LA VIE A PILE OU FACE.

Élisée mit dans une bourse les cinq pièces d'or qui formaient les derniers bataillons de sa réserve.

— *Alea jacta est!*

Et il prit le chemin du Palais-Royal.

— Où est la maison de jeu? demanda-t-il à un gardien.

— Là, lui répondit-on, en lui montrant un étage flamboyant au milieu de la galerie.

Élisée monta l'escalier du temple de la Fortune, et crut, au premier abord, à une cérémonie religieuse. Un profond recueillement régnait dans l'assistance. Tête nue et debout autour d'un tapis, les joueurs regardaient flegmatiquement le hasard tournoyer sur le cercle d'acajou de la roulette. Ils gagnaient, ils perdaient, d'un air blasé, sans plaisir, sans regret en

apparence. Élisée approchait pour la première fois d'une table de jeu, et, en regardant l'espèce de grimoire écrit en chiffres rouges et noirs, en lignes bizarres, circulaires ou quadrangulaires, il lui semblait voir un autographe de l'enfer. Il écoutait, avec une sorte de fascination et de terreur à la fois, la cascade de la boule d'ivoire cahotée de case en case, et la voix chevrotante du croupier qui criait à chaque coup :

— Le jeu est fait; rien ne va, messieurs.

Le croupier imprimait au tourniquet un mouvement de rotation. Puis son râteau passait sur le tapis, et l'or perdu tombait bruyamment dans une corbeille de maroquin.

Élisée aventura une première pièce sur le rouge.

Le rouge perdit.

Il en plaça une seconde sur le noir.

Le noir perdit.

Il retourna au rouge.

Le rouge trahit de nouveau la confiance du joueur.

Il tenta de nouveau le noir.

Le noir lui fit encore infidélité; le joueur avait pris l'intermittence à rebours.

Il ne lui restait plus qu'une pièce; c'était sa tête qu'il allait mettre au jeu; ses tempes battaient, ses mains tremblaient, la salle tourna autour de lui. Il ne voyait plus de rouge ni de noir, il eut à peine la force de se traîner à la fenêtre.

Il se faisait tard, le jardin se vidait peu à peu : un jet d'eau, qui ne s'élevait ambitieusement que pour s'écrouler de plus haut, se lamentait au milieu du bassin; quelques rares fenêtres brillaient encore dans les mansardes. Qui pouvait veiller à cette heure avancée de la nuit? Peut-être le vice, peut-être l'amour, peut-être le remords, peut-être l'agonie d'une jeune fille ou l'agonie plus lugubre encore de son innocence, peut-être la chaleur du réchaud d'un mariage dans la mort, peut-être, enfin, un génie solitaire qui cherche une formule à une idée. Tout cela frémit comme un éclair dans la pensée d'Élisée, puis sortant tout à coup de sa rêverie :

— Il faut en finir, dit-il.

Il passa son mouchoir sur son front, et, après en avoir essuyé la sueur, il revint à la roulette.

Il regarda machinalement la pendule; il n'y avait plus qu'un quart d'heure avant la clôture. Puis il jeta sa dernière pièce d'or sur la table. Elle erra, au hasard, à travers les allées cabalistiques du tapis, et, après avoir franchi les lignes du jeu, elle roula sur le carnet d'une dame qui pointait les coups et dressait la carte de la fortune. La maladresse du joueur l'avait dérangée dans l'opération de sa martingale.

Elle fit un mouvement d'impatience, elle repoussa brusquement la pièce dans l'enceinte du tapis; la

mise égarée retomba sur l'intersection de quatre lignes croisées.

— La laissez-vous là ? demanda le croupier à Élisée.

Le joueur fit un signe d'assentiment.

— Le jeu est fait, rien ne va, reprit le croupier.

La roulette tourna, la boule d'ivoire bondit et rebondit d'alvéole en alvéole, oscilla un instant sur elle-même, et, par un effort suprême de vitalité, alla expirer dans une autre cellule.

— Gagné, dit le croupier.

Il compta dix fois la mise du joueur et la lui poussa nonchalamment du bout de son râteau.

Élisée s'était rapproché de la dame au carnet.

— Madame, lui dit-il, vous avez la main heureuse. Auriez-vous la bonté de recommencer ?

Elle consulta son carnet de l'œil, et, après un instant de réflexion :

— Soit, dit-elle.

Elle déganta sa main droite avec la lenteur d'une seconde réflexion.

Élisée vit briller à son doigt une bague montée.

Elle prit sous un mouchoir armorié, placé à sa main gauche, une bourse en filigrane d'or et en tira dix pièces qu'elle ajouta aux dix qu'Élisée venait de gagner.

— Paroli ! dit-elle.

Elle remit les vingt louis à califourchon sur le même carrefour.

La roulette tourna de nouveau. La boule cette fois semblait prise de vertige ; elle se livrait à tous les soubresauts d'un cabri en délire ; puis elle s'arrêta tout à coup, comme par une inspiration soudaine, et rendit le dernier soupir.

— Gagné, dit l'inconnue.

Le croupier puisa dans sa corbeille deux cents pièces et les envoya une à une à la dame avec l'indifférence du destin.

Elle mit de côté la moitié du bénéfice et recommença le même coup avec cent pièces seulement, mais sur un autre compartiment du tapis.

Le croupier sourit de pitié. Élisée eut un moment d'inquiétude.

Mais cette femme semblait magnétiser la roulette ; elle commandait au hasard ; elle avait encore gagné.

La pendule en ce moment sonna minuit.

— *Maledetta !* dit-elle.

Elle fit aussitôt le signe de croix pour racheter son imprécation.

— Un quart d'heure de plus, ajouta-t-elle, la banque sautait.

Elle fit deux lots du bénéfice, et, prélevant cinq pièces sur chacun, elle se leva :

— Voici la part des pauvres.

— Maintenant, dit-elle à Élisée, offrez-moi votre bras et accompagnez-moi jusqu'à ma voiture.

Elle était belle, mais d'une beauté paradoxale, la beauté des contraires; une taille élancée avec une certaine ampleur, un front intelligent mais déjà ridé, un sourcil à peine indiqué, fondu et comme évanoui dans le modelé du visage, ce qui donnait au regard quelque chose de direct, un œil d'un bleu tour à tour suave ou dur, selon le coup électrique parti de l'intérieur; enfin une chevelure d'un roux vénitien, déroulée en longues spirales sur des épaules éblouissantes; on eût dit une beauté norvégienne moulée dans la neige et bronzée au soleil du Midi.

Cette femme avait dû souffrir et faire souffrir; mais, quelle qu'eût été sa destinée, elle semblait la porter fièrement. Il était visible qu'elle n'était pas une habituée, qu'elle n'était qu'une égarée dans ce tripot.

Un coupé stationnait sur la place du Palais-Royal, elle abandonna le bras d'Élisée.

— Monsieur, lui dit-elle, vous êtes un galant homme.

— En quoi, madame?

— Vous pouviez vous croire le droit d'être fat, et vous avez su être discret.

Elle monta en voiture, quand le cocher lui demanda où il fallait la conduire.

— A l'hôtel du Nonce, répondit-elle.

— Il paraît que cette femme, pensa Élisée, occupe un rang dans l'Église.

Mais elle avait à peine disparu, qu'il l'avait déjà oubliée.

Il ne marchait pas, il fuyait ; sa poche le brûlait ; il y mettait sans cesse la main ; il avait besoin de croire à ses onze mille francs en espèces sonnantes et, pour y croire, de les toucher ; que ne pouvait-il les voir ? les compter ? Onze mille francs ! trois années, quatre années d'étude et d'indépendance, l'Italie ou l'Espagne à volonté... et qui sait peut-être ?... Et pourquoi Élisée ne serait-il pas, lui aussi, avec de la chance et du travail, un pasteur de l'Arcadie, un talent, un nom, un ver luisant du pavé de Paris ?... Et cependant, il voyait avec inquiétude les rues désertes, il saluait avec bonheur l'apparition d'un sergent de ville. Il possédait à peine depuis cinq minutes, et il éprouvait déjà la terreur d'un conservateur de profession. Il retournait la tête... on marchait derrière lui ! ce n'était que l'écho de son pas qu'il entendait sur le trottoir. Quand il rentra dans sa cellule, il aperçut le pistolet qu'il avait déposé sur sa table de travail :

— Tu t'es trompé, lui dit-il, ce n'est pas pour aujourd'hui.

Il ouvrit sa fenêtre et le déchargea dans l'espace.

Il versa ensuite son or dans un tiroir sans le comp-

ter. Il mit sa tête dans sa main : elle pesait du poids d'un tel rêve qu'il avait peine à la tenir.

Le jour commençait à paraître, le premier rayon du soleil fit sur lui l'effet de l'électricité. Il bondit de sa chaise, et, le bras tendu vers l'horizon :

— En route ! s'écria-t-il.

Une semaine après, il partait pour l'Italie, moins pour voyager que pour dépayser son esprit, pour essayer d'un nouveau genre de solitude, la solitude vagabonde, qui a tout au moins le mérite de la variété.

La veille de son départ, il rencontra sa voisine qui revenait de la messe. Il la salua, elle lui rendit son salut, et il passa ; mais, retournant tout à coup sur ses pas :

— Mademoiselle, lui dit-il, je vais partir, mais auparavant j'ai une dette à payer.

Elle le regarda d'un air étonné ; c'était la première fois qu'Élisée lui parlait.

— Je ne veux pas quitter cette retraite sans vous remercier.

— De quoi ? dit ingénuement Thérèse.

— Du bonheur que vous m'avez donné.

— Je n'en ai jamais donné à personne.

— Je vous demande pardon, vous m'avez ouvert un monde...

— Un monde ! moi ! et comment donc ?

— Avec une sonate.

— Ce n'est pas pour vous que je la jouais, vous ne me devez aucun remerciement.

— Oui, mais je l'entendais.

— C'est possible.

— Et je rêvais.

— Et moi, je pleurais, répliqua-t-elle tristement en mettant la main à son front, comme pour étouffer une pensée.

Elle garda un moment le silence.

— Il n'y aura plus que ma mère qui m'écoutera.

Sa mère était morte depuis dix années.

— Voulez-vous m'accorder une grâce? reprit Élisée : la première et probablement la dernière.

— Laquelle? répondit-elle à voix basse.

— Donnez-moi votre main en signe d'adieu, elle me protégera en chemin.

— Non, répondit-elle, j'aime mieux prier pour vous.

— Laissez-moi du moins espérer qu'un jour peut-être nous pourrons nous revoir.

Elle secoua la tête, et, levant les yeux au ciel :

— Là seulement.

Et, tournant brusquement sur elle-même, elle disparut au détour d'une allée...

CHAPITRE VIII

LE LIVRE SIBYLLIN.

Donc, Élisée cheminait sur la route d'Italie. Il emportait dans son sac un cahier de papier blanc. Il comptait y noter au passage tout ce qu'il lui arriverait de sentir ou de penser en chemin. Il ne voulait écrire qu'à lui-même et pour regarder son âme au miroir. Voici ce qu'il écrivit sur le premier feuillet.

Journal d'Élisée.

30 juillet 1837.

Je voulais aller à Fontainebleau ; mais à Villejuif j'ai changé d'avis. Les hommes que j'aime le mieux à voir en route ce sont les morts ; il y en avait un qui m'attirait à Versailles. C'est dans son palais que je voulais lui parler.

Je viens en effet de parler sur place à Louis XIV. Je l'ai confessé à fond, car Versailles c'est lui tout entier, lui en substance ou par émanation, comme Brahma : quand on tâte un meuble, c'est lui qu'on touche, quand on interroge une dorure, c'est lui qui répond ; quand on regarde un plafond, c'est lui qu'on aperçoit dans l'éther de l'Olympe à côté d'une autre divinité.

A voir cette longueur démesurée de maçonnerie, plus semblable à une rue qu'à une façade, plate d'en haut, lourde d'en bas, et pourtant insolemment grandiose, on ne saurait nier que jamais en aucun siècle, ni en Europe, ni en Assyrie, ni à Babylone, le plus forcené despote, le plus infatué de sa puissance n'a réalisé son moi royal et ne l'a étalé avec plus de forfanterie.

Ce palais n'est pas seulement un orgueil ; il est encore un système.

Il y avait eu de tout temps, entre la noblesse et la royauté, jalousie de métier. La Fronde avait obligé Louis XIV à déserter la capitale et à loger en quelque sorte à l'auberge. Mais à quoi tenait la puissance de la noblesse? A une question de résidence : elle demeurait plus près de ses vassaux que le monarque, et, par conséquent, elle exerçait sur eux plus d'autorité ; il suffisait de la déraciner du sol pour détruire son influence. Louis XIV avait assez d'esprit pour le comprendre ; il attira la noblesse dans le guet-

apens voluptueux de Versailles. Il mit sur la porte : Ici on aime ! Et la noblesse en mourut.

Dans ce palais et autour de ce palais du roi très-chrétien, c'est la mythologie qui fait tous les frais de décoration. Les dieux de la fable, les plus polissons de tous les dieux, n'avaient rien à refuser au fils aîné de l'Église ; il leur demandait des leçons pour sa cour, et ils en donnaient à chaque pas, sous les plafonds, sur les terrasses, dans les bosquets, dans les bassins. Il n'y a pas ici une voix du marbre ou du bronze, pas un triton, une naïade qui ne dise et qui ne répète à l'écho : Ici on aime !

On avait sans doute aimé auparavant, et sous la Fronde en particulier avec acharnement ; mais c'était en campagne et à la belle étoile ; les dames, le feutre sur la tête et l'épée sur la cuisse, chevauchaient à côté des gentilshommes et leur servaient au besoin de cornettes. Louis XIV ramassa tous ces amours à la débandade pour les mettre en volière à Versailles ; il éleva la galanterie à la hauteur d'une institution d'État, il voulait retenir le sexe turbulent par l'autre à portée de sa main et en quelque sorte à sa discrétion. Pour résoudre cette question de haute politique il prodigua les fêtes, les bals, les ballets, les pharaons, les biribis, les pétards, les nuits aux flambeaux, toutes les tentations en un mot, et toutes les occasions de rendez-vous.

Il donna le signal... il fallut obéir, l'exemple d'un roi est un ordre ; faire autrement que lui, c'est plus qu'un blâme, c'est un acte de rébellion. Il n'y eut pas à Versailles un grand seigneur ou, ce qui était la même chose, un grand valet, grand veneur, grand chambellan, grand aumônier qui n'eût sur la conscience quelque dame ou quelque demoiselle d'honneur ; chacun avait sa chacune ou l'équivalent.

— Je tremble quand j'entends tonner, disait la Palatine, la femme la plus laide et la plus vertueuse de la cour, je crains pour ce palais le châtiment de Sodome.

Louis XIV a eu en quelque sorte trois règnes marqués chacun par une maîtresse. Il commence à régner, voici le soleil levant, la blonde La Vallière en est l'aurore ; elle ne fait que sourire et pleurer ; c'est la violette dans la rosée. Le roi est jeune, il est amoureux ; il croit l'être du moins ; à défaut du cœur il en a l'imagination ; il veut être un héros pour plaire à son Agnès et il fait la guerre, et il la fait à côté d'elle en carrosse. La guerre est pour lui une galanterie.

Mais voici le soleil à son midi ; la vaporeuse La Vallière disparaît ; c'est le tour de la Montespan, une brune tropicale, une Africaine du Poitou. Cette femme boit sans broncher une bouteille de Rosolio ; elle aime comm elle boit ; elle étale la gloire de sa honte avec fracas ; elle bat l'air du vent de sa robe : Louis XIV

fait alors la guerre avec fureur, il brûle le Palatinat.

Voici enfin le soleil couchant et, sur la trace de la fougueuse Montespan, arrive à pas muets, la prude Maintenon avec sa froide mine et sa robe grise, couleur de crépuscule; elle monte au trône par une porte de derrière, il est vrai, mais sans joie et avec un cœur éteint même à la vanité; elle enveloppe Louis XIV d'une atmosphère glacée de bigotisme. Mais la victoire ne veut plus de lui, il n'a plus qu'à signer la paix d'Utrecht et à mourir.

Pendant qu'on aimait à Versailles et qu'on y jouait au biribi, le peuple mourait de faim, sans métaphore. Il n'y avait pas alors de disette, il n'y avait que la famine. C'était la mort en masse. Le voyageur assez riche pour manger un morceau de pain ne rencontrait sur sa route qu'un peuple de damnés qui se tordaient sur la poussière, une poignée de fougère dans la bouche.

Et Louis XIV est toujours le grand roi! Si encore il n'avait sur la conscience que sa galanterie, on pourrait lui pardonner, la terre lui serait légère; mais il en a tant fait qu'il désarme l'histoire; il faudrait trop le mépriser : on est obligé de l'admirer. Et cependant il y avait sous son règne un code criminel et dans ce code une peine contre l'adultère.

Le coupable montait au pilori et faisait ensuite pénitence sur un banc de chiourme; quant à sa com-

plice, le texte était court : promenée en chemise derrière une charrette et fouettée de carrefour en carrefour. Si Louis XIV n'eût été qu'un galant de la place Maubert, il eût ramé sur les galères de Sa Majesté, et si la Montespan n'eût été qu'une bouquetière, pas de façon, marquise, au cul de la charrette! et fouette, bourreau.

Il y avait dans le code une peine contre la banqueroute.

Le banqueroutier allait pieds nus au porche de Notre-Dame, une torche de six livres au poing, demander pardon à Dieu et aux hommes, et il portait ensuite le bonnet vert à perpétuité. Si Louis XIV n'eût été qu'un simple marchand drapier, ce n'est pas un bonnet vert seulement, c'est vingt qu'il eût dû porter, car il a fait au moins vingt banqueroutes à son royaume.

Il y avait dans le code une peine contre le crime d'incendie.

L'incendiaire une fois pris, son compte était bientôt fait, on le pendait haut et court, et son corps flottait trois jours au vent pour servir d'exemple. Mais dans quel coin de Montfaucon eût-on trouvé un gibet assez haut pour y attacher Louis XIV après l'incendie du Palatinat, crime sans excuse, sans nécessité, médité et ordonné de sang-froid entre deux sourires d'Athénaïs de Mortemart?

Il y avait enfin dans le code une peine contre l'assassinat.

Non pas contre l'assassinat en masse de la guerre; il est convenu que tuer vingt mille hommes dans son voisinage pour voler une province est une action permise, plus que permise, glorieuse; mais quand on tue autrement qu'au son des fifres et du tambour, cela porte dans toute langue humaine le nom d'assassinat, et celui qui l'a fait prend le titre d'assassin. Or, pour toutes les variétés d'assassinat, le code de Louis XIV avait un orchestre complet d'instruments de tortures et de genres de supplice. Il avait des grils, des poulies, des brodequins, des tenailles, et finalement, selon la gravité du cas, il appliquait au criminel la peine du poing coupé, de la langue arrachée, du plomb fondu, de la roue et de l'écartelage à quatre quartiers.

Eh bien, sur quelle roue eût-il fallu mettre Louis XIV? par combien de chevaux eût-il fallu le faire tirer pour tous les assassinats des dragonnades? Car il y en a pour tous les goûts, en fait d'horreurs : femmes fumées, femmes rôties, femmes ouvertes, inutile de parler des hommes, ils étaient encore les plus heureux, ils en étaient quittes pour un coup de sabre ou une balle dans la tête, et, quand ils avaient l'insolence de remuer, on les achevait à coups de talon sur la figure.

Et parce que, du haut de sa grandeur, Louis n'a pas mis la main à l'œuvre, les chambellans de l'histoire essayeraient de l'amnistier ! Mais ce sang n'en a pas moins rejailli sur lui et ne l'a pas moins éclaboussé de la tête aux pieds. Qui a commandé le meurtre a mille fois plus assassiné que celui qui l'exécute. Sire ! ôtez votre manteau fleurdelysé, il pue l'abattoir.

Et voilà l'homme qu'on a déifié pendant deux siècles et qu'on appelle encore Louis-le-Grand. Je crache sur l'histoire.

Louis XV succède à Louis XIV, mais c'est Louis XIV continué. Louis XIV avait fait de Versailles un harem, et le sérail avait fait de Louis XV un sultan, un être énervé et ennuyé. Il cherchait à soulager son ennui d'odalisque en odalisque, et il ne parvenait qu'à s'ennuyer davantage. Après la galanterie, la débauche, c'est la loi ; après la Châteauroux, la Pompadour; après la fille Poisson, la Dubarry.

Enfin, ce bouc fait roi par la grâce de Dieu, meurt, et il a pour successeur un jeune homme, un bon homme, un peu têtu et timide à l'excès. Il avait tant peur d'aimer qu'il ne put aimer même sa femme : il n'y consentit que par devoir ; il semblait qu'une sorcière lui avait jeté un sort, car il mit dix ans à débrouiller dans sa tête qu'il pouvait être un mari ; il semblait avoir le pressentiment que ce n'était pas la peine de continuer la dynastie.

Loin de comprimer son époque, Louis XVI marche avec elle, et souvent il la devance. Jamais roi peut-être né coiffé de la plus sotte coiffure, n'eut, au premier moment, un désir plus sincère d'émanciper et d'améliorer; il contribua à l'émancipation de l'Amérique, il essaya d'améliorer le sort de l'ouvrier; mais il connut bientôt la faiblesse du despotisme; il pouvait tout, il ne fit rien, parce qu'il n'avait rien à faire qu'à renvoyer Turgot et à gémir sur son impuissance. Il n'y avait pas à transformer l'ancien régime, il n'y avait qu'à le détruire. Le destructeur était là, le visage masqué; il n'attendait que le signal.

Et cependant, jamais époque ne parut plus joyeuse que la fin du siècle dernier; elle croyait comme à une résurrection de l'âge d'or. On en était revenu aux mœurs de bergerie; les belles dames lisaient les niaiseries de Florian en regardant les moutons de Boucher. Les âmes, à défaut des croyances persiflées par Voltaire, se précipitaient dans les extases de l'illuminisme; les plus incrédules se contentaient des vérités infaillibles de Cagliostro; on avait trouvé une recette pour évoquer les morts et tenir avec eux des conversations d'amour.

La reine elle-même jouait à la bergère et portait la houlette. Elle avait fait bâtir à Trianon une étable de marbre où elle allait traire ses vaches pour faire de sa main royale du fromage à la crême; seigneurs et

paysans, duchesses et pastourelles, dansaient également sous la coudrette aux refrains de la cornemuse. Louis XVI en était arrivé à croire que régner sur un peuple tellement benin, tellement simple, était chose si facile qu'il ne régnait sur quelque chose que pour se distraire d'une autre occupation bien plus importante, celle de confectionner, en compagnie de son camarade Gamin, une tabatière ou une serrure.

Seulement, au-dessous de cette idylle en action et de cette pastorale en robe de satin, on croyait entendre, à une profondeur mystérieuse, quelque chose qui bouillonnait sourdement comme dans un cratère. Et, en effet, quelques années à peine se sont écoulées; et moutons, et bergers, et bergères, et rubans bleus, et roi, et reine, tout est roulé, emporté comme une graine de chardon par un vent d'orage. A la place du souverain serrurier et bimbelotier, il y en a un autre, implacable, impassible, un fantôme sinistre, dressé au milieu d'une place, invention diabolique d'un médecin philanthrope du nom de Guillotin.

Louis XIV avait fait de la monarchie une telle chose qu'il fallait à toute force que la monarchie disparût, ou que la France pérît. Louis XVI payait pour son trisaïeul. Le coup de hache était de trop; un passeport eût suffi.

Maintenant Versailles n'est plus qu'un catafalque ; il ne contient que l'ombre d'un cadavre, la monarchie est morte ; Louis-Philippe aura été le dernier roi de France, et encore l'est-il si peu, avec son uniforme de garde national, qu'on pourrait le prendre à la rigueur pour le premier bourgeois de Paris.

On a beaucoup médit de la royauté citoyenne. Quant à moi, je ne peux croire qu'une chose qui coûte vingt millions par an ne soit pas plus ou moins précieuse. Autrement toutes nos idées de valeur seraient renversées. Je m'occupe assez peu des gens qui ne sont pas mes égaux. Je dis comme ce proverbe arabe, qu'on ne doit jamais parler d'un roi ni d'un mendiant, parce que l'un est trop haut et l'autre trop bas placé. Je respecte de confiance tout ce qui passe pour intangible ou inviolable, tout ce qui voyage dans les nuages, monarque ou cigogne, et cependant, quand je sens passer en moi une bouffée de charité chrétienne, je consentirais à aimer le roi comme mon prochain. Le métier de régner n'est pas plus agréable qu'un autre, et avant peu de temps, quand on voudra un roi, il faudra le mettre en réquisition. Aller d'ici là en voiture attelée de quatre chevaux, et de là ici, recevoir, dépenser et recevoir, féliciter, saluer, sourire, écouter et bâiller intérieurement, en écoutant tantôt un ministre, tantôt un ambassadeur, tantôt un chambellan, tantôt un maréchal, me paraît

une œuvre méritoire, pour ne pas dire héroïque, et un roi de bonne foi, en ôtant son caleçon le soir, doit se trouver le premier républicain de son royaume.

CHAPITRE IX

UN MACHIAVEL EN BLOUSE.

A la sortie de Versailles, Élisée tint conseil avec lui-même; il parut croire qu'il irait en Italie. Prendrait-il par la Bourgogne ou par l'Auvergne? il prit provisoirement par la Beauce, une halle au blé en plein vent de dix lieues d'étendue. Il n'y a pas de contrée au monde mieux entendue pour éprouver la patience des piétons : l'arbre est systématiquement exclu du paysage; du chaume et toujours du chaume, et encore du chaume, et çà et là, pour rompre la monotonie de la ligne, une meule de blé surmontée d'une plaque d'assurance contre l'incendie, une boîte carrée en planches, montée sur pivot avec deux vergues en croix armées d'arrêtes. Cette boîte représente un moulin et semble attendre une brise absente, elle fait de temps à autre un effort de mouvement,

quelque chose comme un tour de roue, mais d'un air si découragé que l'ennui du lieu semble l'avoir gagnée, et qu'elle tourne uniquement par devoir.

— Ce serait à dégoûter de manger du pain, murmura Élisée.

Il salua la Touraine comme une délivrance. Ce n'est pas qu'elle soit une terre bien vivante. Il y a là je ne sais quoi de mou, d'apathique qui a passé dans le sang et presque dans l'allure de l'indigène. Le Tourangeau marche comme s'il avait ses sabots cloués au sol; il semble détacher son pied plutôt que le lever. La Loire ne roule que par habitude; elle ne demande qu'à prendre sa retraite. Çà et là, quelque maigre filet se tord, comme une anguille, sur une allée de sable qui a la prétention de passer pour le lit d'un fleuve; on rencontre cependant par intervalle, dans la partie sérieuse du courant, une escadrille de barques attelées les unes aux autres, qui font semblant de naviguer et ont si bien conscience de l'inutilité de leur démarche qu'elles mettent à la voile sans lever l'ancre.

Le voyageur ne sortit de la Touraine, que pour entrer dans la Sologne, une autre Beauce, mais une Beauce avortée qui n'a pas même l'excuse de produire de la farine. Heureusement que le pin n'a pas d'amour-propre, il veut bien consentir à y pousser, ce qui donne au paysage une hypocrisie de verdure. Élisée venait de franchir la frontière de cet intermi-

nable Pinada lorsque, tout à coup, il voit pointer au-dessus des baliveaux d'une futaie, les tourelles d'un château de la Renaissance.

Un roulier passait sur la route à côté de sa charrette :

— Quel est ce château ? lui demanda Élisée.

Le roulier regarda le voyageur et fouetta son cheval.

— Mon ami, reprit Élisée, je vous ai parlé.

— Je vous ai entendu.

— Et vous n'avez pas répliqué.

Le roulier allongea un autre coup de fouet à son cheval.

— On ne fait pas accroire à Jean Coutant qu'on ne connaît pas ce château.

— C'est la vérité pourtant.

— D'où venez-vous ?

— De Paris.

A ce moment un landau, traîné par un attelage pomponné de rubans et orné de laquais en casaques mordorées, déboucha au grand trot de l'avenue ; il y avait au fond de la voiture un vieillard à moitié renversé sur un coussin, le nez au vent, le menton suspendu sur une cravate blanche, comme pour dominer le monde de plus haut ; à côté de cette tête poudrée une jeune femme semblait dissimuler sa figure sous une ombrelle.

— Quel est cet homme ? demanda de nouveau Élisée.

— C'est le diable.

— Et cette femme ?

— C'est sa nièce.

— Le diable a donc une nièce ?

— Oui, comme le curé de ma paroisse.

— A quoi reconnaissez-vous que cet homme est le diable ?

— A sa tête de mort, à sa peau de parchemin et, si vous pouviez voir son pied, vous verriez qu'il l'a fourchu ou bot, ce qui est la même chose ; enfin il a fait tous les métiers et n'en a guère fait de bons ; il a été évêque, il a été renégat, il a été marié, il a été ministre, il a été ambassadeur, il a été chambellan. Il ne lui a manqué que d'être roi pour être complet.

— Vous le nommez?

— Le prince.

— Le prince de quoi ?

— De Bénevent.

— Et sa nièce ?

— La duchesse de Dino. Il faut qu'il ait dans sa poche une poudre bien fine pour qu'avec cette face-là il ait pu ensorceler une aussi jolie créature ; ah, si je pouvais tenir ce vieux coquin dans un coin de mon écurie, je crois bien qu'au bout d'un quart d'heure il

ne me resterait plus à la main que le manche de mon fouet.

— Que vous a-t-il fait?

— A moi rien, mais il a trahi l'empereur.

— Vous aimiez Napoléon?

— Si je l'aimais! mais vous ne savez donc pas que j'ai servi dans les grenadiers de la garde, à telle enseigne qu'à l'affaire de Montmirail j'ai reçu dans le gras du mollet une balle qui n'a jamais voulu en sortir et je la sens encore grouiller quand le vent tourne à l'orage... Si je l'aimais!... Un autre que vous me ferait cette question qu'il n'aurait pas envie de recommencer.

— Alors, répliqua Élisée, ce château doit être Valençay.

— Vous l'avez dit, je savais bien que vous le connaissiez.

— C'est là que Napoléon avait enfermé Ferdinand d'Espagne.

— Oui, pour son malheur.

— De Ferdinand?

— Non, de l'empereur.

— Il eut tort, j'en conviens, de l'arrêter à Bayonne.

— Ce n'est pas ce que je dis: Ferdinand était son ennemi, il le tenait...

Le roulier tira une pipe de sa blouse et battit le briquet.

— Et après? reprit Élisée.

— Il ne devait plus le lâcher.

— Il ne l'a pas lâché non plus, si j'ai bonne mémoire.

— Vous ne me comprenez pas, c'était le lâcher que de le mettre dans le château où il passait agréablement son temps à boire, à manger, à chasser, à entendre la messe, à dire son chapelet, sans compter que de temps à autre on lui expédiait de Paris quelque joli minois pour l'aider à faire son salut.

— Qu'aurait dû faire l'empereur, à votre avis?

— Ce qu'il aurait dû faire? jeune homme, vous n'entendez rien à la politique. Eh quoi! il avait pris le loup, la louve, le louveteau, au traquenard, il n'avait qu'un mot à dire, qu'un signe à faire, pour en finir avec tout cela, et ce mot il ne le dit pas et ce signe il ne le fait pas; il ne savait plus son métier, il commençait à vieillir. Ah! s'il m'avait consulté! mais il aimait mieux écouter ce coquin de Talleyrand.

— Que lui auriez-vous conseillé?

— D'abord d'envoyer le père au fort de Jouy, dans le cachot de Toussaint Louverture.

— Et on eût trouvé, répliqua Élisée, son cadavre rongé par les rats huit jours après.

Le roulier regarda son compagnon de route d'un air finaud et, lui tendant la main :

— Touchez là, dit-il, nous commençons à nous

entendre. Quant à la mère, je lui aurais fait raser la tête par le perruquier de la garde, et je l'aurais envoyée à la Salpêtrière.

— Et le fils?

— Le fils, c'est autre chose; il y a certaine place dans un fossé de Vincennes. Un autre avait déjà passé par là; il serait allé lui tenir compagnie.

— On dirait que vous connaissez Machiavel.

— De quel régiment était cet homme-là?

— D'aucun, mais vous l'avez deviné.

— C'est possible: vous avez l'air de secouer la tête, qu'avez-vous à redire à ma façon de parler?

— De parler, rien; de penser, peut-être, mais savez-vous que pour un roulier, sans vouloir vous offenser, vous raisonnez en homme qui connaît son histoire!

— Jean Coutant n'a pas appris à lire au séminaire pour ne pas lire à ses moments perdus. Ma mère voulait faire de moi un prêtre, mais le coup a manqué. Je n'étais pas fait pour cette besogne, quand bien même j'aurais eu pour nièce la plus appétissante fille du village. J'ai mieux aimé entrer dans la garde, j'en suis sorti avec les galons, et sans la trahison de Bourmont, je porterais aujourd'hui une paire d'épaulettes... donc, pour en revenir à notre conversation...

Le roulier aspira fortement deux ou trois bouffées, pour rallumer sa pipe aux trois quarts éteinte.

— Voyez-vous, monsieur, reprit-il, ce Ferdinand-là

ne méritait qu'une balle dans la tête, et cette balle en aurait sauvé bien d'autres qui valaient mieux que la sienne, car enfin si on l'eût tué à bout portant au coin d'un mur comme un chien enragé, il y aurait en France, cinquante mille Français de plus qui vendangeraient leur vigne à l'heure qu'il est, ou faucheraient leur champ de luzerne.

— Cinquante mille, c'est beaucoup.

— Oui, les cinquante mille qui ont laissé leurs os en Espagne, parce que les imbéciles d'Espagnols, menés par leurs curés, persistaient à regarder Ferdinand comme leur roi, quand c'était Joseph qui l'était et qui l'était de plein droit, puisqu'il était le frère de l'empereur. Est-ce vrai, ce que je dis là ? et si c'est vrai, Napoléon devait fusiller ce cafard de Bourbon, par humanité.

— Il craignait peut-être le qu'en-dira-t-on.

— Le qu'en-dira-t-on ? Lui, l'empereur, vous n'en pensez pas un mot; le craignait-il donc, le qu'en-dira-t-on, quand il prenait le duc d'Enghien ?... oh, mon empereur...

Le roulier ôta sa casquette et, levant les yeux au ciel avec une sorte d'exaltation farouche :

— Oh, mon empereur, ce jour-là tu avais du génie, tu saisis le duc d'Enghien, où ? sur le sol étranger pour bien montrer au monde que tu as le bras plus long que la France, qui n'était pas manchote, cepen-

dant, et que tu avais droit de patrouille dans les autres États, et personne ne bouge, ni en Allemagne, ni en Autriche, ni en Russie. L'arrestation du duc d'Enghien valait à elle seule une victoire; tu fais conduire de brigade en brigade, ton idiot de prisonnier qui était allé bêtement dormir à ta porte, en compagnie de sa princesse Charlotte; tu le fais juger aux flambeaux, dans un corps-de-garde, par un général, un colonel, tutti quanti enfin, et sitôt dit, sitôt fait, sans laisser au condamné le temps de respirer, on le mène de nuit au pied de la contrescarpe, une lanterne sur la poitrine. Est-ce que vous n'admirez pas cette lanterne? elle a quelque chose qui frappe l'imagination. Ce jour-là, Bonaparte a gagné sa couronne; il méritait d'être empereur.

— Oui, mais l'assassinat du duc d'Enghien...

— Qu'appelez-vous l'assassinat? interrompit vivement le roulier. Savez-vous bien que si je ne vous tenais pour un bon citoyen sur votre mine, car enfin, à votre âge, on n'est pas un chouan, je vous dirais : Prenez à gauche, moi je prendrai à droite, la route est assez large pour nous deux, et nous suivrions notre chemin, chacun de son côté. Un empereur comme Napoléon n'assassine pas, en tuant son ennemi il sauve son pays. Aussi, le jour où il envoie un homme pourrir à six pieds sous terre pour le salut commun, il n'y a pas un connaisseur autour de lui, pas un particulier

de calibre qui ne dise : bien joué! pas un roi qui ne fasse la révérence à ce que vous nommez un meurtrier, et ne l'appelle son cousin; pas un pape qui ne lui donne sa bénédiction et ne le sacre au besoin, pas un évêque qui ne chante un *Te Deum* sur la fosse toute fraîche du supplicié. Encore un coup, Napoléon avait vieilli... qu'avez-vous à répondre à cela?...

— Rien, répliqua Élisée.

Et il laissa tomber la conversation, de peur d'éclater.

Le cheval venait de monter une côte, le roulier le laissa souffler. Il prit place sur le brancard et, montrant la place vide dans la charrette :

— Voulez-vous que je vous conduise à Châteauroux?

— Merci, répliqua Élisée. J'aime mieux marcher.

— Alors, bonsoir, répondit le roulier; il mit son cheval au trot et, un instant après, Élisée n'entendait plus qu'un bruit de grelots dans le lointain. Jusqu'alors, le roulier l'avait amusé, peut-être même intéressé, mais à la fin il ne pouvait plus y tenir; il déboutonna sa blouse pour respirer, et tout en soulevant la poussière du pied avec une sorte de colère :

— Voilà donc, murmurait-il en lui-même, l'éducation qu'on fait au peuple ou qu'il se fait à lui-même, car il n'a, hélas! que trop de faiblesse pour la force, et la superstition du succès. Et ce sont les beaux messieurs de l'empire qui écrivent l'histoire, et les

farceurs du Caveau qui font des chansons, ce sont ceux-là et tous les gros bonnets de l'empire en retrait d'emploi, et toutes les vivandières des Tuileries tournées en dames d'honneur de Joséphine ou de Marie-Louise; oui, ce sont tous ceux-là et toutes celles-là, qui ont empuanti la France de l'horrible légende impériale. Eh quoi, voilà un homme de cinq pieds et quatre pouces, issu de la femme Letitia Ramolina, qui a commis tous les crimes, tous... aucun ne manque au rendez-vous, tous, avec aggravation et préméditation, et nous le coulons en bronze, et nous le perchons sur une quille de cinquante mètres à la place Vendôme, et nous nous moquons ensuite du sauvage qui adore le serpent Boa.

CHAPITRE X

LA VIEILLE NOBLESSE.

La Sologne est l'antichambre du Berry, qui est à sa devancière ce que le dégel est à la gelée. Les collines y commencent doucement, montent avec précaution et s'arrêtent à moitié chemin. Les arbres, réduits à leur plus simple expression, ont la mine piteuse de patients condamnés tous les cinq ans à convertir leur murmure en fagots.

Une petite rivière coule au fond d'une vallée, si timidement qu'elle pourrait aller dans un sens aussi bien que dans l'autre, car on n'aperçoit pas trace de mouvement sur sa nappe étoilée de nénufars ; quelquefois cependant une écluse bruyante, effarée, fouettée par une pelle de moulin, jette une plainte dans l'espace.

C'est l'Indre, qui, lasse de flâner nonchalamment

entre deux rangées de saules, joue tout à coup à la cascade et, croyant avoir assez fait sans doute pour la postérité, continue de descendre sans bruit, pour aller abdiquer dans la Loire un nom qui l'embarrasse à porter.

Élisée voulut visiter en passant une dame Berrichonne, qui porte un pantalon et qui fait du tapage; mais elle avait déménagé de sa maison de campagne et pour le moment elle voyageait en Italie. Il ne put visiter que son cabinet de travail. Il y trouva une chibouque accrochée à la muraille avec cette inscription : *La fumée de la gloire ne vaut pas la fumée de ma pipe.* Élisée en conclut que madame fumait depuis qu'elle était devenue un monsieur, pour ne pas dire un personnage.

Après avoir traversé la Creuse, on passe du calcaire au granit; on met le pied sur la première marche de l'Auvergne. Élisée avait dévisagé la royauté à Versailles et allait étudier la noblesse à Clermont; la noblesse d'autrefois bien entendu, la seule qui ait de l'intérêt : c'est à Clermont en effet qu'elle a reçu, il y a deux cents ans, sa première leçon d'égalité et appris que la tête d'un gentilhomme ne pesait pas plus dans la main du bourreau que la tête d'un vilain.

La noblesse n'était la plupart du temps qu'une élite de coquins. Entre un gentilhomme et un bri-

gand de profession il n'y avait que la distance du donjon à la caverne.

A voir aujourd'hui cette Auvergne si débonnaire qu'on la croirait née d'une larme de neige sur une lave refroidie, on ne saurait supposer qu'elle ait été la terre la plus endiablée du royaume. Sitôt que le jour venait à baisser, le voyageur pressait le pas sans oser retourner la tête. Il n'y avait pas de tournant dans la montagne qui n'eût sa légende marquée par une croix de bois noir, car dans ce tragique massif, sur les pics des volcans éteints, dans les hurlements des torrents et les battements d'ailes des buses, on voyait monter, de tous les points de l'horizon, les tours granitiques de quelques gredins privilégiés en leur qualité de porteurs de blason.

Partout ailleurs ils pouvaient être des hommes comme les autres, aimables même avec les dames; lorsqu'ils descendaient de leurs nids de gypaètes pour aller prendre l'air de la cour, ils portaient avec grâce le justaucorps à brevet, mais à peine étaient-ils retournés dans leurs repaires crénelés que le *genius loci* leur remontait à la tête et ils descendaient dans la plaine l'arquebuse sur l'épaule.

Puis le soir, à la veillée du village, on poussait la porte avec précaution et quand on était sûr qu'elle était bien fermée, que le vent lui-même ne pouvait rien entendre, on se rangeait autour de l'âtre et on

se parlait à voix basse; on avait vu du sang à tel endroit et, à quelques pas plus loin, on avait trouvé le crime tout chaud : c'était le corps du mari; quant au corps de la femme il n'en était pas question; on supposait qu'elle vivait encore; et après le récit, le philosophe de la veillée ajoutait :

— Il paraît que monseigneur est de retour.

Qu'avait à craindre monseigneur après cela? un marquis ne pouvait commettre un crime contre un roturier. Il avait pu le tuer d'un coup d'arquebuse, mais la chose ne saurait tirer à conséquence. Il n'y avait pas d'huissier qui eût osé instrumenter contre le meurtrier. Il pouvait franchir la poterne couverte de pattes de loup; mais, un quart d'heure après, il eût flotté au vent aux créneaux d'une tourelle. Que fût devenu le respect dû à la noblesse, si par jugement authentique, il eût été constaté que le porteur d'un blason pouvait monter à l'échelle pour mettre sa tête sur le billot?

Qui ne connaît l'histoire du marquis de Pomenars? C'était le vaurien le plus aimable de la Bretagne, magnifique, généreux, dépensier, ce que dans la roture, en un mot, on appelle un panier percé. Quand il n'avait plus d'argent, il en fabriquait. Le Parlement le décrète, le marquis part d'un éclat de rire; le Parlement le condamne à mort, le marquis rit toujours; on l'exécute en effigie sur la place publique, il loue

une fenêtre pour voir son Sosie décollé par le bourreau; enfin, le soir même de sa mort — par contumace — il va souper chez le président qui l'avait condamné, et il paye les frais du procès avec la fausse monnaie qu'il venait de tirer du fourneau.

Mais la noblesse Auvergnate avait, plus que toute autre, trempé dans la Fronde; c'était pour Louis XIV le crime des crimes, il lui eût volontiers pardonné les autres; il ne pouvait oublier celui-là, et, un jour, il expédia le Parlement ambulant *des Grands Jours* à Clermont. C'était une justice expéditive investie de toute la puissance royale; Novion présidait, Omer Talon accusait; celui-ci, tout à fait un homme du métier, un réquisitoire vivant, qui surfait toujours, qui demande le gibet pour obtenir la chiourme.

Le premier gentilhomme appelé à la barre passait pour le plus honnête de la bande. On lui avait donné le nom de Canillac le sage, pour le distinguer de Canillac le fou, son cousin germain. Carnillac le sage dormait en paix sur la foi de son titre. Il n'avait, à vrai dire, qu'un assassinat sur la conscience. Ce fut précisément lui qui étrenna l'échafaud. Aussitôt décrété, aussitôt jugé, condamné, exécuté. Jamais homme ne mourut plus convaincu de son innocence; il était le plus honnête des Canillac, il eut seul la tête tranchée; le soir même le président Novion dansa la bourrée et même la goignade, il se dégoigna étran-

gement à en croire la chronique ; il paraît même que pendant la danse un mauvais plaisant souffla les bougies, ce qui permit aux danseurs d'ajouter un article imprévu à la goignade.

La noblesse véreuse prit l'alarme ; ce fut un sauve-qui-peut général : Canillac le fou disparut, déguisé en douairière, dans une litière à dos de mulet. Le prévôt le rencontra dans cet équipage, ouvrit la portière ; en voyant les cornettes du marquis, il le salua galamment et le laissa passer ; on ne put exécuter que le manoir ; on le rasa et on laboura l'emplacement.

Ce Canillac-là était bien le gentilhomme le plus fieffé de la bande ; il n'y a pas dans le catalogue des vols à main armée, un seul qu'il n'ait commis ou fait commettre. Il entretenait dans les tours de son aire douze coquins qu'il appelait ses apôtres, il avait donné à l'un le nom évangélique de *Sans-fiance*, à l'autre de *Brise-tout* et ainsi de suite, et à l'aide de ces douze agneaux, comme il les appelait, il tondait ses vassaux jusqu'au sang, il les taxait, il les surtaxait, il levait sur eux la taxe de monsieur, la taxe de madame, la taxe des enfants. Il emprisonnait de son droit de haut justicier quiconque avait un écu de trop dans son coffre et il ne le lâchait que moyennant rançon.

Le comte Du Palais détestait le baron de Magnieu ; ils étaient tous les deux voisins, donc ennemis jurés. L'un voulait tuer l'autre, entre gentilshommes la

chose se passait toujours ainsi. Le comte Du Palais crut pouvoir commencer; M. de Magnieu obtint contre lui un décret; le présidial de Riom envoya cinq huissiers le signifier à domicile; les huissiers allèrent à cheval au château du Palais, instrumentèrent au guichet, le pied à l'étrier et, la signification faite, ils décampèrent au galop avec le soulagement d'hommes de loi qui avaient tout droit de compter sur une arquebusade en réponse à leur sommation.

Ils allèrent d'une traite sans débrider coucher à six heures de là, dans un bourg qui leur paraissait offrir quelque sécurité; mais à peine commençaient-ils à dormir que le comte du Palais, à la tête d'une vingtaine de chenapans, gentilshommes comme lui, force la porte de l'auberge, tue deux huissiers sur place, en blesse un troisième et ramène les deux survivants à son château en chemise, pieds nus sur le verglas; il eut cependant la charité de les réchauffer en route, de temps à autre, d'une volée de coups de fouet.

Le comte du Palais échappa à la maréchaussée, il ne perdit la tête qu'en effigie.

Un notaire avait eu l'impertinence de verbaliser contre le marquis de Veyrac. Le forfait criait vengeance, le tabellion n'avait pas assez de sang dans les veines pour l'expier. Or un jour qu'il officiait paisiblement dans son étude, il entend le bruit d'une cavalcade dans la rue. Il regarde à la fenêtre, il aper-

çoit le marquis de Veyrac escorté d'une escouade de coupe-jarrets. Il barricade sa porte, et soutient un siége en règle. Le marquis lui promet la vie sauve, et quand le notaire a capitulé, le gentilhomme lui casse la tête d'un coup de pistolet. La cour livra le marquis au bourreau, qui l'exécuta en peinture.

Le baron de Sénégas avait à son bilan deux ou trois meurtres, et un entre autres qui avait eu le don de faire sensation dans un temps blasé en faits d'assassinats. Un vassal avait déplu au baron; monseigneur l'enferma dans un placard humide où le prisonnier ne pouvait rester ni debout ni assis; il lui donnait de temps en temps de la nourriture pour prolonger son supplice. Quand on tira le malheureux de sa cachette il n'avait plus trace de figure humaine; la mousse couvrait ses habits. Le baron sauva sa tête, il en fut quitte pour une amende et la confiscation de son fief.

Le seigneur de la Motte-Tintry avait un pré à faucher. — Prends ta faux, dit-il à un paysan. —Quand j'aurai fauché mon sainfoin, répondit l'autre. Le seigneur lança un coup d'œil au rustre, il ne crut pas devoir répondre. A quelque temps de là, le paysan dormait sous un chêne, il faisait chaud, c'était l'époque de la moisson; le baron de la Motte-Tintry passe à cheval. Il met pied à terre, appuie le canon de son mousquet sur la tête du moissonneur et la

fait sauter. La cour le condamne pour ce fait à trois ans de galères.

Le baron d'Espinchal avait une femme vertueuse et la comtesse avait un page non moins vertueux à son service. Mais le damoiseau possédait une jolie figure, elle paraît inquiétante au baron; il fit attacher le page à une poutre et pratiquer sur lui l'opération connue de la chapelle Sixtine. Après cela le baron soumit son propre fils au même traitement : Ce n'est pas le sang d'Espinchal, disait-il ensuite pour se justifier. Il offrit ensuite à sa femme un verre de poison ou un coup d'épée. Le tribunal voulait pour ce fait décoller le baron, mais il avait déjà levé le pied et passé en Bavière. Il y devint généralissime des troupes de l'Électeur, battit les Français sur les bords de la Lech. Alors Louis XIV lui tendit la main et lui rendit son estime.

Enfin la Cour des Grands Jours décréta, emprisonna, décapita, bannit en un tour de main quatre ou cinq douzaines de coquins de lignée, rasa quantité de châteaux, passa la charrue sur leurs ruines. Louis XIV faisait encore plus de procès aux pierres qu'aux hommes; il voyait dans l'Auvergne un camp retranché de la féodalité, il tenait avant toute chose à le détruire. Enfin quand la Cour des Grands Jours crut la noblesse suffisamment avertie, sinon corrigée, elle remonta en carrosse et reprit le chemin de la capitale.

Les manants d'ailleurs commençaient à remuer; ils croyaient naïvement que leur tour était venu d'être gentilshommes; ils portaient des gants, disait-on. Un d'eux refusa un jour de saluer son seigneur, l'autre lui jeta son chapeau à terre d'un coup de cravache.

— Ramasse-le, lui dit fièrement le paysan, ou la cour t'en fera nettoyer l'ordure.

Il parlait trop tôt. Il fallut un siècle pour nettoyer l'ordure. Et c'est pourtant sur une de ces montagnes, dans une de ces tourelles branlantes où les chouettes n'osent plus faire leur nid, qu'un émigré, le comte Montlosier a écrit un énorme ouvrage pour démontrer que de tous les gouvernements essayés ou à essayer le meilleur était encore le régime de la féodalité, la piraterie de terre ferme, le viol, le pillage, l'exaction, la prélibation, la plaisanterie cynique, la poésie brutale du bouffon, la galanterie à coups de poing devant le cratère béant de l'immense cheminée, le front sous le cadavre d'un ennemi pendu à un mâchicoulis et les pieds sur un autre cadavre précipité au fond d'une oubliette.

L'enfer seul a pu savoir ce que l'homme de la glèbe avait alors à souffrir. Quand on passe à côté d'un cimetière de village on n'ose prêter l'oreille au vent, il semble qu'on pourrait entendre sortir de toutes ces fosses couvertes d'orties, le grand *Miserere* de nos pères, si plein de sanglots que les larmes en viendraient aux yeux d'un valet de bourreau.

CHAPITRE XI

LE DERNIER GENTILHOMME.

Il est allé finir dans une savane de la Sonora ; il n'a pas même une croix qui marque sa place.

On n'a peut-être pas oublié le comte de Maubert de Vindray, qui s'appelait tantôt Maubert, tantôt de Vindray; il avait ses raisons pour varier. Élisée l'avait connu au collége de Poitiers; Maubert montrait un génie précoce. Le proviseur du collége avait invité l'évêque à dîner. Ce soir-là, pendant l'étude, Maubert leva la main ; lever la main signifiait qu'on avait le droit de descendre à la cour, pendant cinq minutes. Maubert aperçut un marmiton, qui portait solennellement une lyre d'angélique. C'était la pièce d'honneur du dessert; Maubert aborda effrontément le marmiton.

— Il y a une heure qu'on attend, lui dit-il.

Il prend la lyre d'autorité.

— Laisse-moi cela, ajoute-t-il, et dis à ton maître qu'une autre fois il soit plus exact.

Il arriva qu'un jour une partie de l'argenterie disparut du réfectoire ; le lendemain on apprit que Maubert avait sauté par-dessus un mur pour gagner l'Amérique. La gendarmerie lancée à sa poursuite le rattrapa dans une auberge de Vivonne. Maubert venait de commencer son cours de philosophie : il l'acheva dans un régiment de cavalerie.

Quand il en sortit, c'était un bel homme, bien découplé, les yeux bleus, les cheveux blonds séparés par une raie sur le milieu ; une dévote ne pouvait le regarder sans avoir envie de l'adorer. Maubert n'avait appris qu'une chose au régiment : tirer au pistolet et à l'épée. Lorsqu'il eut acquis une supériorité marquée dans l'une et l'autre arme, il voulut étrenner son talent de duelliste.

Bazancourt passait pour la première lame de Paris, Maubert alla le trouver au café Tortoni.

Il le regarde en riant.

Bazancourt continue de lire son journal.

Il lui pousse le coude.

Bazancourt recule sa chaise.

Il lui marche sur le pied.

Bazancourt retire sa jambe.

— Mais, monsieur, lui dit Maubert impatienté, vous ne comprenez donc pas le français?

— Mon ami, vous vous trompez, répliqua Bazancourt d'une voix douce, vous devez vous tromper.

— Je ne me trompe pas, vous êtes bien Bazancourt.

— Oui, monsieur, à votre service.

Et il accompagna la question d'un regard qui était un arrêt.

— Allons nous battre, répondit Maubert.

— Qui êtes-vous?

— Le comte de Maubert.

— Je ne vous connais pas.

— Je vous apprendrai à me connaître.

— Mais encore faudrait-il un prétexte?

— Voulez-vous un soufflet?

— Je le tiens pour reçu.

— Votre arme?

— L'épée.

— Où?

— Au bois de Vincennes.

— Non pas, dit Maubert, sur un tapis de billard.

Bazancourt refusa.

Le comte de Maubert allait un jour à Limoges en cabriolet; il rencontre un roulier qui ne range pas assez vite sa charrette. Il lui sangle la figure d'un coup de fouet. Le roulier tire l'agresseur par une jambe, le renverse sur la chaussée et le rembourse largement de son coup de fouet.

— Nous voilà quittes, maintenant, dit-il, vous pouvez continuer votre chemin.

Le comte se relève tranquillement, et avec la même tranquillité il saisit le roulier à la gorge ; après l'avoir étranglé sur place, il prend le cadavre par la ceinture et le jette dans la charrette.

La justice arrête le meurtrier et l'écroue à la prison de Limoges. Il y rencontre un autre gentilhomme, le comte de Montbrun ; celui-ci avait tué son frère. Maubert lui propose une partie de piquet pour soulager l'ennui de la captivité. Il pratiquait l'axiome de Mazarin : il faut au jeu corriger le hasard. Il gagna, dans une journée, soixante mille francs au comte de Montbrun ; il comparaît ensuite en cour d'assises ; le jury l'acquitte. Maubert part aussitôt pour Paris, il y achète un hôtel à crédit, et sur l'argent gagné au comte de Montbrun, il le meuble à grands frais, il y donne des bals, des soupers. Il n'y a pas une dame du monde qui ne célèbre sa munificence et ne tienne à lui témoigner son admiration. Le comte portait sur lui un carnet relié en ivoire et doré sur tranches ; chaque fois qu'il avait réussi auprès d'une élégante, il l'obligeait à signer sur le carnet et à mettre la date au-dessus. La plupart n'écrivaient que leur petit nom, mais il y en eut quelques-unes assez braves pour signer du nom de leur mari. Maubert appelait ce carnet, son livre de caisse ; il craignait

d'oublier son compte courant, disait-il. Or, un soir qu'il dînait au Rocher de Cancale, en compagnie de cinq ou six fils de famille, dont il formait le caractère :

— Mes amis, leur dit-il au dessert, combien croyez-vous que j'ai fait d'opérations cette année? Lionel, parle le premier.

— Quatre, répondit l'autre.

Maubert sourit.

— Et toi, Gaston?

— Six, répliqua ce dernier.

— Tu n'y es pas ; et toi, René?

— Douze, dit René comptant surfaire.

— Tu te trompes de moitié. Vingt-quatre, deux par mois.

Maubert ouvrit son carnet, et le passant à son voisin de droite :

— Compte plutôt.

Il y avait en effet vingt-quatre noms inscrits sur le livret. Quelques-uns à particule, un d'eux même tracé en rouge, et en marge et de la même écriture : Il mérite qu'on verse pour lui un si beau sang!... Ce sang était celui d'une duchesse napolitaine, qui aimait assez la France pour avoir sacrifié un auditeur de la Rote à un ancien brigadier du huitième dragons.

— Et cependant, reprit Maubert, il manque un vingt-cinquième autographe à la collection.

— Lequel? demanda Lionel.

— Le nom de la petite baronne de Chatelars.

— Mais elle est mariée depuis trois mois à peine, et elle raffole de son mari.

— Je le sais, répondit Maubert.

— Et de plus, son mari est ton camarade.

— Je le sais encore; mais à quoi servirait l'amitié, si ce n'est à partager? D'ailleurs, cette petite baronne m'a nargué; je lui ai offert une fleur de camélia : elle a pirouetté sur elle-même, et comme je déposais la fleur sur sa table, elle l'a jetée dans la cheminée; aussi, avant vingt-quatre heures, son nom sera là... Je vous le jure sur l'honneur.

— Tu pourrais faire un faux serment, répliqua Lionel.

— Eh bien, demain nous dînerons encore ici, et si je ne vous apporte pas la petite baronne sur ce livret, je consens à mettre le feu à son hôtel.

Le baron de Chatelars passait habituellement la soirée au Jokey-Club; il rentrait régulièrement à son hôtel sur le coup de minuit. La baronne venait de renvoyer sa femme de chambre; elle écrivait une lettre à une religieuse du Sacré-Cœur. Une petite lampe, ensevelie sous un abat-jour, concentrait la lumière sur un guéridon et laissait la chambre aux trois quarts plongée dans l'obscurité. A la fin de sa lettre, la jeune femme croit entendre marcher sur le tapis, elle retourne la tête, elle aperçoit le comte de Maubert en

tenue de bal, un camélia à sa boutonnière; elle saute d'un bond à la cheminée et promène une main fiévreuse sur la muraille.

— Vous cherchez le cordon de sonnette? dit froidement Maubert.

Il plongea la main dans une poche de son habit.

— Le voilà, dit-il.

Il avait eu la précaution de couper le cordon.

La baronne redressa la tête, et, le regardant fièrement :

— Sortez, monsieur! lui dit-elle d'une voix frémissante.

— On ne dit ce mot qu'à un laquais.

— Sortez! vous dis-je, mon mari va venir.

— Tant pis pour lui, madame.

— Vous le tuerez?

— Ou il me tuera.

— Mais il est votre ami!

— L'amitié n'empêche pas un duel.

— Il sera ici dans un quart d'heure.

— Je n'ai besoin que de cinq minutes.

— Cinq minutes, murmura la baronne en serrant les dents, que voulez-vous, monsieur?

— Votre signature.

— Vous avez besoin d'argent?

— Je pourrais vous en offrir.

— Alors que pouvez-vous faire de ma signature?

Le comte tira gravement le carnet de sa poche, l'ouvrit à la page où il avait laissé un signet, et montrant à la baronne un blanc au bas de la feuille :

— C'est là, madame.

La baronne parcourut d'un coup d'œil cette colonne de noms ou plutôt de prénoms, quelques-uns précédés de cette rubrique : marquise de..., vicomtesse de... parmi lesquels elle crut reconnaître deux ou trois écritures. Le dernier inscrit était celui d'une bayadère célèbre par le lyrisme de sa danse au bal de Tivoli. Le comte de Maubert l'avait soustraite un instant à la tendresse d'un palefrenier qui la cravachait, et qu'elle aimait à la frénésie.

— Qu'est-ce que cela? dit la baronne, en repoussant le livret, de dégoût.

— La liste de mes clientes.

— Ce que vous demandez là est une infamie.

— C'est précisément ce que me disait la Ballérine il y a huit jours; elle n'en a pas moins signé.

La baronne ouvrit sa robe de chambre à deux mains sur sa poitrine.

— Égorgez-moi plutôt.

— Prenez garde, madame, de trop vous montrer.

Il prit un fauteuil et, croisant une jambe sur l'autre :

— J'attendrai que vous ayez repris votre sang-froid.

A ce moment un bruit de voiture passa dans la rue.

La baronne sentit le parquet crouler sous son pied

et la chambre tourner autour d'elle, comme une meule de moulin. Elle reprit sa plume avec une sorte de fureur.

— Où faut-il signer? dit-elle.

— Là, dit le comte en mettant le doigt sur la place qu'il avait déjà montrée.

La baronne posa sa main gauche comme un bandeau sur ses yeux et traça de l'autre quelque chose sur le papier.

— Le nom n'est pas lisible, reprit le comte; il faut le refaire.

Le bruit de la voiture approchait de la porte cochère.

— La baronne signa de nouveau d'une façon lisible.

— Maintenant partez, dit-elle à son bourreau.

— Pardon, madame; c'est une signature à vue que vous venez de donner.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il faut l'acquitter au comptant.

Le comte ôta le camélia de sa boutonnière.

— J'espère, dit-il, que cette fois vous ne le jetterez pas au feu...

Quand le marquis rentra un instant après, à minuit et demi, il trouva la lampe brisée, le guéridon renversé, et sa femme évanouie étendue sur le parquet, les cheveux épars.

Deux jours après quatre officiers de cavalerie en petite tenue flambaient deux pistolets dans une allée du bois de Boulogne; ils placèrent les adversaires à quinze pas de distance, avec faculté d'avancer chacun de six pas: l'un était le comte de Maubert; l'autre le baron de Châtelars. Ce dernier avait voulu un duel à mort et en avait dicté le formulaire.

Maubert portait encore ce jour-là un camélia.

— Ote cette fleur, lui dit un de ses témoins; elle pourrait servir de point de mire.

— Ou plutôt de talisman: le vicaire de Saint-Roch a bièn voulu la bénir.

Au signal du tir, Maubert leva son arme sur sa tempe comme à la parade.

— Tire le premier, dit-il au baron, et vise au camélia.

Le baron abaissa son pistolet.

Maubert sentit à sa joue droite une sensation de brûlure; le coup n'avait fait qu'effleurer l'épiderme; il abaissa son pistolet à son tour.

— Au cœur, dit-il.

Le baron tomba : c'était au cœur en effet que la balle l'avait frappé.

La baronne partit le lendemain pour Rome et entra au couvent de la Trinité-du-Mont.

Le comte de Maubert passa ensuite à Londres pour échapper à la contrainte par corps; il y organisa une bande de faux monnayeurs qui fabriquaient non des

billets de banque, mais des lettres de circulation. Le journal le *Times* dépensa cinq cent mille francs pour découvrir leur piste et les livrer au bras de la justice; les malfaiteurs s'étaient partagé les États de l'Europe comme les conquérants de la Sainte-Alliance.

Le comte de Maubert s'était réservé l'Italie; il se présente d'abord chez un banquier de Florence avec une lettre de crédit de cent mille francs au nom de la maison Baring; il demande un à-compte de dix mille pour acheter des objets d'art, disait-il, et en même temps il se fait donner par le banquier l'adresse de quelques marchands. Le banquier examine le titre, le tourne, le retourne, et finit par payer. Maubert de Vindray emporte la somme dans son portefeuille; mais le lendemain il la rapporte au banquier.

— Monsieur, lui dit-il, hier vous avez paru hésiter. Le comte de Maubert n'admet pas de réticences. Voilà vos dix mille francs, veuillez écrire sur la lettre que je vous les ai rendus.

Le banquier inscrivit la restitution. Quelques jours après, Maubert présentait son titre à une banque de Milan et demandait soixante mille francs à valoir. Le caissier examina soigneusement le titre à son tour, et, voyant la restitution mentionnée, il ne douta pas que le comte de Maubert ne fût un parfait honnête homme. Il paya les soixante mille francs. Les autres sommes ne souffrirent plus de difficultés.

Maubert traversa aussitôt la Méditerranée; or, un soir qu'il prenait le café à Smyrne, en compagnie d'une princesse polonaise, la police musulmane l'arrêta et l'expédia en France par un bateau à vapeur. Il comparut devant la cour d'assises d'Aix; et encore une fois le jury l'acquitta.

Puis il disparut; il n'en fut plus question. Il passait à l'état de légende, quand on apprit par un journal américain qu'un comte de Maubert avait racolé dans les tavernes de New-York une armée de flibustiers pour conquérir la Sonora. Peut-être aujourd'hui en serait-il empereur, si un Yankee de son armée ne lui eût cassé la tête d'un coup de revolver. En lui et avec lui finit la race des Pomenars, des Canillac, des Espinchal, etc., etc., des routiers en retard qui essayaient de continuer, à la moustache des gendarmes, les mœurs de l'écorcherie.

Aujourd'hui, grâce à la Révolution, la noblesse n'est plus qu'une chose coulée dans le moule commun, une chose à la mode, bien mise, bien gantée, une aristocratie de la frisure, de la manchette et de la bottine; c'est là toutefois un mérite qu'elle partage avec toute autre classe de la société assez riche pour payer convenablement son tailleur, son valet de chambre et son bottier.

Mais si le gentilhomme appartient par l'habit à notre génération, il appartient par l'esprit au temps

de Lahire. Il vit à l'état d'émigré dans le dix-neuvième siècle, ou plutôt il survit et n'est que le moyen âge ambulant qui a gardé, comme le spectre, la faculté de soulever la pierre de sa tombe et de faire un tour de cimetière. Sa lèvre remue encore par moments, mais c'est uniquement pour nier et pour maudire : il nie la France et maudit la Révolution.

La Révolution passe et sourit.

CHAPITRE XII

LE JOURNAL.

20 août 1837.

Il ne faisait pas encore jour bien que le soleil dût être levé. C'était par un de ces temps de brouillards qui sont dans les habitudes de l'Auvergne. Un vent de nord-ouest penchait des spectres d'arbres qui, à leur attitude éplorée, devaient être des bouleaux. La brune épaisse rampait le long des flancs de la montagne. La route en lacet conseillait de marcher avec précaution, car de distance en distance, un tas de pierres marquait la place d'un voyageur perdu dans la nuit et tombé dans un précipice.

J'arrivai ainsi au sommet de la montagne, au milieu d'une obscurité humide qui cachait à la fois le ciel et la terre au regard. Mais peu à peu, une trouée de lu-

mière traversa le brouillard et le refoula au fond de la vallée.

Ce fut comme un lever de rideau. J'ignore si j'ai eu à ce moment le don de seconde vue ; mais il me semblait que je voyais au-delà de tout horizon visible ; je plongeais à la fois dans le temps et dans l'espace. La France, géographie et histoire, tenait tout entière dans le cercle de mon regard.

J'avais là sous les yeux comme sur une immense page, déroulée à l'infini, à l'est et au nord, la ligne brisée des bastions neigeux du Jura et des Vosges ; au midi la chaîne dentelée des Pyrénées et des Alpes, sentinelles immobiles de nos frontières, et enfin au midi encore, au nord et à l'ouest, la flexible ceinture de la mer semée de phares comme de pierreries.

Sur le parcours ou à proximité des quatre grands fleuves, longs corridors tortueux par où les terres centrales ont une porte ouverte sur trois mers, j'apercevais les quatre ports princiers de la France : le Havre, Nantes, Bordeaux, Marseille. Ailleurs Brest, Toulon, Cherbourg, Lorient, dormaient dans leurs rades abritées ou reculées, comme des lions au fond de leurs cavernes.

De la Manche aux Pyrénées, de la Saône à l'Atlantique, rayonnait le vaste tissu cellulaire de la France, étendu sur sa puissante ostéologie de granit ou de calcaire, avec ses fibres, ses veines, ses rivières, ses

routes aussi entrecroisées que les mailles d'un filet, et à sa surface une épaisse fourrure verdoyante, frissonnait à cette brise sympathique qui berce à la fois le houblon et la vigne, le blé et l'olive, la grenade et le colza, comme pour condenser sur une seule terre toutes les productions de l'Europe.

Et du milieu des champs, des vignobles, des prairies, des forêts, je voyais surgir de distance en distance, les flèches, les tours ou les clochers de cinq cents villes, de soixante mille bourgs ou villages, tombés en apparence au hasard : là dans une combe, ici sur le roc, et cependant tous disposés selon l'ordonnance d'une admirable géométrie, en vertu d'une attraction moléculaire non moins rigoureuse que celle des minéraux.

Et ensuite, non pas tout à fait au centre, mais comme à la place du cœur, l'orbe immense et de plus en plus immense de Paris, ce foyer du calorique vital de la nation, qui attire sans cesse à lui la jeunesse de la France pour la transformer à son laboratoire et la reverser ensuite sur toute la surface du royaume, et, par son double mouvement de pompe aspirante et foulante, repercuter la vie intellectuelle jusque dans le dernier village.

Sur tous ces fleuves, à tous leurs affluents, rivières ou canaux, d'innombrables services de bateaux descendent, remontent, lentement tirés par des attelages

ou emportés par le courant; mais sitôt que la ligne bleue de la mer apparaît à l'horizon, les vaisseaux entrent dans l'Océan. En arrivant, ils jettent, sur le manteau bleu des eaux, les résilles d'argent de leur sillage; à côté des bateaux à vapeur colériques, turbulents, cratères flottants couronnés de fumée, les trois-mâts classiques glissent avec grâce, mollement inclinés sous leur voilure.

Où vont toutes ces fumées, toutes ces voiles plus infatigables que l'aile des mouettes? elles vont chercher les continents pour les apporter sur nos côtes, pour réaliser, à défaut de la fraternité de la peau colorée avec la peau blanche, la fraternité de l'eau-de-vie avec la dent d'éléphant, du ruban avec le café, du drap avec le poivre, de la poudre à canon avec l'écorce de quinquina : l'une pour tuer, l'autre pour guérir. Il y a deux Frances dans la France : la France du nord et la France du midi. La première, boudée par le soleil, transforme son atmosphère humide en herbe et son herbe en bétail; elle cultive l'antique froment sans doute, mais aussi l'œillette et la betterave pour les travestir en huile ou en cassonnade; elle fouille la terre en tout sens pour en extraire le dieu du monde industriel : le charbon de terre.

Du haut du piédestal de quinze cents mètres que j'ai en ce moment sous les pieds, je vois là-bas bien loin, au milieu des plaines de Flandre, de Picardie, de Nor-

mandie, flotter à travers un brouillard de houille, des milliers et des milliers de cheminées d'usines. Là, la vapeur irritée excite le fer contre le fer et le fait tordre, affuter, laminer l'un par l'autre; là elle mord, là elle broie, là elle carde, elle file la laine, le coton, le chanvre; une longue rangée de tisserands métalliques, huilés comme des athlètes, frappent, tournent, suent, gémissent et laissent tomber de leurs bras d'acier des lieues d'étoffes.

Au midi, au contraire, la France plus intime avec le soleil cultive de préférence la vigne, le mûrier, l'oranger, le cassis ce parfum des parfums. Elle extrait de la grappe le philtre de la sympathie, elle décompose les rayons du prisme et les verse sur des parterres de soierie pour que les femmes de toutes les contrées reposent, dans toute leur beauté, sur un nuage de satin plus éclatant que l'écharpe d'Iris.

Le jour est à peine levé, et déjà la campagne fume ou bruit, le travailleur va et vient. Le peuple français est le peuple marcheur; à la tête du bœuf ou à côté de son cheval, le paysan conduit sa récolte à la grange. Des trains pesants de rouliers montent lentement le versant des collines, et, dans la poussière qu'elles soulèvent, des diligences emportées au galop tanguent, comme des barques, avec un bruit joyeux de coups de fouet et de grelots.

Les populations se visitent, se mêlent sans cesse,

se prennent et se prêtent mutuellement leurs qualités naturelles ou acquises, et par leur action et leur réaction réciproque constituent ce caractère français, multiple, ondoyant, divers, et cependant harmonieux dans sa diversité.

Il y a deux Frances, par conséquent deux courants d'esprit : l'un coule à l'est et à l'ouest le long des rivières et des fleuves, dans ces plaines fertiles, aristocraties du sol en quelque sorte, sur le passage de toutes les richesses et de toutes les idées ; c'est l'esprit expansif, artiste, généralisateur, confiant de la confiance même qu'il a dans la générosité de la nature.

L'autre esprit, au contraire, campe au centre de la France, le long des crêtes âpres et sur les flancs abrupts des montagnes, sur un sol déshérité qui semble payer à l'homme, sou à sou, le salaire de son travail : c'est l'esprit de patience, de prévoyance, de prudence, qui trouve devant lui une nature trop réfractaire et trop ingrate, pour lutter de front contre elle ; il essaie de ruser, de transiger avec elle et il prend dans ce rude contact des habitudes d'abnégation, de précaution, de timidité, qu'il transporte avec lui dans les villes où les pays de montagne déversent le trop-plein de leur population.

Ailleurs l'homme a foi dans la terre et dans son industrie. Il ne craint pas de jouir, car il espère que le sol, ou, à défaut du sol, son travail payera la dépense ;

mais l'habitant du centre de la France n'a foi qu'en lui-même ; sa richesse est dans sa continence. Il accumule longuement, sans impatience, sans murmure, privation sur privation, épargne sur épargne.

Quand il additionne toutes les quantités négatives qui nécessitent une surveillance continuelle sur ses actions, sur ses désirs, sur ses besoins même, il finit un jour par constater qu'il possède un petit pécule. Alors il retourne dans sa montagne, et il engloutit le capital acquis dans un morceau de terre qu'il sème de sarrazin.

Or ces deux esprits, l'un d'initiative, d'expansion, d'entreprise, l'autre de calcul, d'économie, de restriction, indispensables l'un à l'autre, remplissent l'un à l'égard de l'autre la fonction de métaux compensateurs et concourent également aux destinées de la nation. Au milieu de cette variété de caractère, de travail, d'industrie, Paris, ce Briarée assis sur son piédestal de plâtre, rapproche de plus en plus et resserre de plus en plus toutes ces populations diverses sur la poitrine.

Je contemplais avec une sorte d'orgueil national tout ce que Paris, dans cette minute même, envoie par chacune de ses barrières, de recrues d'idées, de missionnaires sortis de ses écoles, de soldats, drapeaux déployés, musique en tête, autres missionnaires destinés quelquefois à prêter main forte à l'esprit de progrès, de plénipotentiaires de tout ordre : ambassadeurs,

consuls expédiés aux nations voisines ou lointaines, afin d'y inspirer le respect de cette reine universelle qui règne et qui travaille et qui porte comme Berthe la couronne et la quenouille.

Comment la France s'est-elle faite et de quoi est-elle faite? par quel travail d'assimilation, d'agrégation est-elle parvenue à constituer sa personnalité? Il a fallu pour cela deux mille, quatre mille, que dis-je? vingt mille ans de réflexions et de métamorphoses. Le temps aime à prendre ses aises avec l'humanité. Les siècles sont pour lui des heures, il les dépense avec la même générosité qu'il les produit; quand il crée il crée à petits coups, lentement, insensiblement. L'esprit reste confondu quand on songe à tout ce qu'il a dû accumuler de main-d'œuvre et de matière première dans la formation du peuple français.

Race celtique pour ne pas remonter plus haut, ou Kimrique à volonté, race phocéenne, race phénicienne, conquête romaine, invasion barbare, visigothe, ostrogothe, normande, civilisation druidique, civilisation païenne, civilisation chrétienne, civilisation féodale, si on peut appeler civilisation la sauvagerie organisée, le grand alchimiste a jeté tout ce pêle-mêle dans le même creuset, et de toute cette mixture pétrie, fondue, combinée, il a tiré cette chose à part qu'on appelle la France, on ne sait trop pourquoi, car de tous les coquins au poil roux qui vinrent

brûler les maisons de nos aïeux et violer nos grand'-mères, les Francs n'étaient à coup sûr ni les plus nombreux ni les plus recommandables par leur esprit.

Et pourtant nous ne pouvons nous empêcher de porter une sorte de tendresse à toutes ces générations antérieures qui sont tombées obscurément sur le sol, comme les feuilles d'automne pour le féconder. Nous ne pouvons suivre un chemin de village, traverser un pont, descendre un fleuve, longer une plage, sans songer à tout ce que nos pères inconnus ont prodigué là, siècles par siècles, hommes par hommes, d'efforts, de travaux, quand ils ont tracé ces chaussées, creusé ces ports, élevé ces jetées pour repousser l'assaut des lames et posé les candélabres des phares sur les écueils pour écarter le naufrage.

Partout où du haut de cette montagne je tourne en ce moment le regard... ce clocher qui tinte à l'entrée ou à la chute du jour, cette ruine qui grelotte au vent dans sa toison de lierre, cette arche rompue d'un aqueduc où la naïade absente a depuis longtemps brisé son urne, tout cela me parle en ce moment, tout cela m'enseigne la mystérieuse solidarité de la mort avec la vie, tout cela réveille en moi je ne sais quel éternel revenant, celte, grec, romain, chrétien... Tout cela palpite au fond de nous, et si on pouvait nous traiter par des réactifs, on le retrouverait en nous à dose plus ou moins prononcée.

Le monde roule dans nos veines, chacun de nous est un monde lui-même ; heureusement que nous n'en savons rien, nous en devrions fous d'orgueil.

Donc, la France n'a été depuis son origine qu'une longue révolution, elle a été à tour de rôle sauvage, cela va sans dire, troglodyte, lacustre, ibérique, kymrique, théocratique, polythéiste, catholique, féodale, huguenote, jésuitique, janséniste, absolutiste, voltairienne.

Mais un jour, la main tragique de 93 passe sur elle, et depuis ce moment on la cherche et elle se cherche elle-même ; elle tourne de la monarchie absolue à la monarchie constitutionnelle ; de la monarchie constitutionnelle, elle bondit dans la république, de la république elle replonge dans le despotisme, du despotisme elle retourne à la monarchie constitutionnelle et finalement elle congédie celle-ci pour en prendre une autre à côté. Elle avance, elle recule, elle vacille sans cesse d'un régime à un autre.

Il était réservé à la France de donner le spectacle d'une nation qui a des prêtres et n'a pas de religion, qui a des rois et qui n'a pas de royauté, qui a des nobles et qui n'a pas de noblesse, qui a des députés et qui n'a pas de représentation, et pourtant cette délicieuse infidèle exerce un tel charme, que lorsqu'elle fait une folie l'Europe a besoin de l'imiter.

Serait-ce donc que cette nation qui a fait tant parler

d'elle et qui a tant parlé à son tour, aurait dit son dernier mot et n'aurait plus qu'à se coucher sur le flanc et à se laisser oublier? quelque chose m'annonce, au contraire, qu'elle pourrait bien nous ménager une surprise...

La montagne a tremblé sous mon talon comme le trépied de la sibylle ; un souffle a passé devant ma face; je ne sais quel feu-follet voltige autour de ma tête. Est-ce que moi aussi je me mêlerais de prophétiser ?...

Une génération vient à peine de passer, la terre vient d'achever sa quarantième ronde autour du soleil, et voici qu'au dernier gradin de cette terrasse de Versailles, dont je foulais hier encore la poussière, je vois une belle jeune femme assise sur une gerbe; elle porte au front une couronne de grappes et d'olives, elle tient ses deux mains croisées sur son genou droit, dans l'attitude de la force au repos. Son pied gauche repose sur un canon brisé. Un sourire austère flotte à sa lèvre, pendant que son regard profond plonge dans l'espace comme pour prendre possession de l'avenir.

La foule allait et venait autour d'elle, et chacun la saluait en passant. Il y avait là des hommes de tout âge et de toute profession, et cependant, malgré la différence de costumes, ils ne semblaient former qu'une seule famille, car je voyais de temps à autre la main du patron serrer la main de l'ouvrier. Je m'approchais à mon tour de la jeune femme.

— Comment te nommes-tu? lui demandai-je.

Elle porta la main à son front, et me montrant un chiffre d'or brodé sur son bandeau :

— Je me nomme démocratie, répondit-elle.

A ce moment, un merle partit d'un buisson d'épines et emporta en sifflant le reste de la vision.

Une voix intérieure rappela à Élisée qu'il n'avait pas déjeuné. Il descendit dans la plaine à la recherche d'une auberge.

CHAPITRE XIII

LA DAME BLANCHE.

Le Rhône est de tous nos fleuves le plus franc du collier; on voit qu'il appartient à la même famille que le mistral; il ne perd pas son temps en périphrases comme la Loire; il va droit au but; il ne vous porte pas, il vous emporte ou plutôt il vous précipite; on n'a que le temps de voir et de passer. Élisée, parti de Lyon le matin en bateau à vapeur, abordait au quai d'Avignon dans la soirée. Une foule inquiétante stationnait au débarcadère.

— A l'eau le voleur! criait-elle.

Une grêle de pierres tomba sur le bateau.

Élisée avait remarqué, sur la dunette, une voiture aux stores baissés, gardée par deux gendarmes. On l'avait attendue à Lyon par ordre de l'autorité. Il en avait conclu que cette voiture pudique devait dissimuler un fonctionnaire d'un ordre élevé.

La pluie de projectiles continuait de tomber sur le pont avec une intensité croissante ; la situation devenait critique, lorsqu'une compagnie de ligne déboucha au pas de charge et dispersa l'attroupement.

La voiture débarqua la première avec son contenu invisible. Élisée venait de prendre terre à son tour et cherchait de l'œil l'enseigne d'une auberge, lorsqu'un monsieur d'une taille athlétique, en redingote fanée, l'aborda d'un air mystérieux. Il était difficile de le classer à première vue ; il avait de gros favoris, les cheveux pommadés, et il portait des boucles d'oreille.

— Monsieur, dit-il, désire un logement ?

Élisée fit un signe d'approbation.

— Pour y passer la nuit ?

— Certainement.

— Complète ?

— Qu'appelez-vous complète ? J'ai l'habitude de dormir jusqu'au matin.

— Nous nous entendons, reprit le cicérone officieux...

Il conduisit Élisée, à travers un quartier douteux, à une maison borgne qui portait une lanterne allumée avec cette inscription en transparent :

A LA DAME BLANCHE.

Il frappa trois coups à la porte garnie d'une lame de tôle, avec un rhythme à part qui devait être un signal de convention.

La porte tourna sur elle-même sans bruit, en personne discrète ; l'hôtelière apparut, un flambeau à la main, en peignoir de mousseline. Le premier coup d'œil sans doute ne fut pas favorable à Élisée. Elle le reçut froidement, pour ne pas dire avec défiance. Mais lorsque le jeune homme eut tiré de sa poche une poignée de monnaie pour payer son cicerone et qu'elle vit briller deux ou trois pièces d'or dans la mêlée, il s'opéra tout à coup un mouvement de détente dans sa physionomie. Elle parut même sourire ; elle introduisit Élisée dans une chambre qui avait plutôt l'apparence d'un boudoir que d'une salle à manger ; et après avoir déployé sur la table une nappe ouvrée de toile de Béarn, elle apporta une terrine de Nérac et une bouteille de Rochegude.

L'air vif du Rhône avait surexcité l'appétit du voyageur, il attaqua vaillamment le pâté de perdreau truffé.

— Voilà un bouchon bien monté, pensa-t-il en lui-même.

La maîtresse de la maison avait pris place en face du jeune homme, et, de temps à autre, elle lui versait un verre de vin pour légitimer sa présence.

Sans être précisément de la première jeunesse, elle avait cependant cette beauté particulière de la femme du Midi, qui tient plus de la provocation que de la séduction. Elle examinait attentivement son convive ;

elle cherchait à le déchiffrer : au dessert, elle crut devoir l'entreprendre.

— Le bateau est arrivé tard, lui dit-elle comme entrée en matière.

— Nous avons attendu longtemps à Lyon la venue d'un personnage.

— C'était probablement le notaire.

— Un voleur.

— Non, un malheureux; il a pu emprunter à sa clientèle, il ne demandait pas mieux que de la rembourser, il avait le cœur généreux, il donnait beaucoup à l'église.

— Je m'en doutais !

— Et aussi à une jeune dame de la contrée qui, pour être vicomtesse, n'en était pas plus fière ; elle venait quelquefois souper ici.

— Avec le notaire ?

— Je ne l'ai pas dit, monsieur.

La Dame blanche savait garder le secret professionnel.

— Le pauvre homme, reprit-elle, avait passé la frontière, il vivait paisiblement à Genève ; mais, pour son malheur, il avait un ami intime officier de la Légion d'honneur et tellement intime qu'il lui avait confié sa femme. Il ne faut jamais confier sa femme à un ami quand il est décoré, car le ruban, voyez-vous, pourrait être ce qu'est le miroir pour l'alouette. L'ami

donna rendez-vous au réfugié sur un territoire neutre, prétendait-il. Mais à peine le notaire avait-il mis le pied de l'autre côté du poteau qui porte sur une face : Suisse, et sur l'autre : France, que la gendarmerie sortait d'un fourré et le jetait dans une voiture apostée là pour la circonstance.

— Comment savez-vous tout cela ?

La Dame blanche sourit :

— Le notaire m'a toujours traitée en amie, il a bien voulu m'écrire de Lyon pour m'emprunter de l'argent.

— Que vous lui avez prêté ?

— Non, mais je lui ai envoyé un pâté à la prison ; il le trouvera ce soir à son souper.

Élisée n'avait plus faim ; le coude sur la table et la tête dans sa main, il rêvait profondément sous cette influence du repas qu'on pourrait appeler l'extase de la matière.

— Vous avez l'air de dormir? lui dit la Dame blanche.

Et pour le réveiller elle ouvrit un placard ; elle y prit une bouteille d'une forme inusitée; elle mit ensuite sur la table un verre de Venise et le remplit d'une liqueur équivoque d'un brun foncé.

A peine Élisée y eut-il trempé sa lèvre, qu'il le reposa sur la nappe.

— Comment trouvez-vous mon ratafia? dit-elle.

— Épicé ; c'est le cognac du diable.

— Du diable, non ; tout au plus du notaire ; il en prenait souvent.

— On dirait de la pierre infernale en fusion ; il réveillerait un trépassé.

— Il faut cela ; je ne le dis pas pour vous, monsieur.

Et après un moment de réflexion :

— Vous devez avoir de l'esprit ?

— Pas plus que vous, madame.

— Si vous en avez autant, nous en aurons comme quatre, car une fois que je m'y mets je compte pour trois sans vanité.

En faisant cette profession de foi elle lançait une œillade à Élisée.

La brigantine venait d'arborer son drapeau et l'appuyait d'un coup de canon.

Ce n'était plus une invite, c'était une prise de possession ; Élisée regardait cette femme avec inquiétude ; que lui voulait-elle ? il la voyait pour la première fois, elle avait dans le regard quelque chose du guet-apens ; il garda le silence.

La Dame blanche passa derrière sa chaise et lui mettant familièrement les deux coudes sur les épaules :

— Quand vous voudrez ?

Et sans attendre la réponse, elle prit la bougie.

— Suivez-moi, ajouta-t-elle, la chambre est prête.

— Ma chambre? dit Élisée.

— Sans doute, c'est celle du notaire, la meilleure de l'établissement.

Élisée suivit l'hôtesse.

Il n'y a pas de pays où l'escalier de la maison manque plus de dignité qu'en Provence. La Dame blanche conduisit Élisée, par le plus provençal de tous les escaliers et le plus vigoureusement aromatisé, à une chambre indéfinissable, meublée à l'aventure : une table de bois peint au milieu, un canapé de paille sur le côté, un lit en acajou plaqué au fond, une armoire à glace du même acajou pour faire la symétrie; une bonne Vierge couronnée de buis bénit au fond du lit, et de chaque côté de la cheminée la gravure d'un tableau de Boucher : le premier représentait un berger qui offrait un bouton de rose à une bergère, et le second une bergère qui mettait le bouton à sa ceinture.

Pendant qu'Élisée méditait le problème de ce mobilier ambigu, qui trahissait évidemment deux civilisations, l'une primitive, l'autre avancée, l'une pieuse, l'autre profane, la Dame blanche allait et venait, d'un pas calculé, d'un bout à l'autre de la chambre; elle ouvrait bruyamment un placard et le refermait aussitôt, pour le rouvrir de nouveau : elle enlevait le pot à l'eau, qu'elle avait déjà mis sur la table de toilette, pour en remettre un autre exactement semblable; elle passait, en un mot, et repassait sans cesse devant

Élisée comme une âme préoccupée ou une solliciteuse embarrassée qui a craint d'entrer et qui n'ose plus sortir.

Élisée gardait un flegme imperturbable.

— Monsieur n'a rien à me dire?

— Absolument rien, si ce n'est que je tombe de sommeil.

— Alors, bonsoir !

Elle sortit brusquement.

Il est toujours bon d'approfondir une chambre avant de lui donner sa confiance. Élisée fit d'abord l'inspection de l'armoire à glace. Il trouva au fond d'un tiroir un mouchoir de batiste armorié d'une couronne, et dans le tiroir à côté, un objet oublié là sans doute par toute autre main qu'une main laïque.

Il venait à peine de se coucher qu'il entendit une altercation, dans la pièce à côté, entre une voix d'homme et une voix de femme. Il crut distinguer que le sexe fort traitait le sexe faible avec rudesse.

Un moment après, on frappait à la porte.

— Entrez, dit-il.

Il oubliait qu'il avait poussé la targette.

C'était la Dame blanche qui craignait, disait-elle, d'avoir oublié le sucrier.

— Je ne prends jamais d'eau sucrée, répondit Élisée.

— Il ne faut donc à monsieur qu'un bonnet de coton, répliqua-t-elle sèchement à travers la porte.

Cette fois, Élisée finit par comprendre. La Dame blanche avait une intention. Il mit son pistolet sur la table de nuit, puis il retourna la tête sur son oreiller. Il essaya en vain de dormir; sa chambre exhalait une odeur de musc; c'était pour lui le plus malhonnête des parfums après l'encens. Par un étrange contraste, il songeait dans son insomnie à la fille du charpentier ; il croyait entendre dans l'obscurité la plainte de son piano.

Au point du jour, Élisée fit une toilette sommaire, et, après avoir remis son arme dans la poche de son pantalon, il descendit à la salle à manger. Personne n'était encore levé ; il tira un cordon de sonnette.

Un quart d'heure passa ; personne n'avait bougé ; la sonnette semblait avoir appelé dans le désert. Élisée tira de nouveau le cordon. Ce fut encore le silence qui lui répondit; il prit alors le parti de carillonner.

La Dame blanche apparut enfin.

— Vous faites bien du tapage, monsieur, pour un homme aussi endormi? dit-elle d'un air piqué.

La nuit semblait l'avoir métamorphosée au physique et au moral ; elle portait une loque de camisole sur un jupon fané, elle avait les cheveux dépeignés, les traits décomposés, les joues marquetées, les yeux rougis. Il était aisé de voir qu'elle avait pleuré.

Elle avait jeté en entrant un regard farouche à Élisée comme pour l'accuser de ses malheurs.

— La note? lui demanda le jeune homme.

— Cinquante francs.

— Vous dites?

— Cinquante francs, je ne suis pas bègue, vous avez dû entendre.

— Vous vous êtes mise sur la carte?

La Dame blanche releva la tête avec fierté.

— Je ne fais payer que la consommation, dit-elle d'un air de dédain.

— Alors pourriez-vous me donner le détail du menu?

— Je n'ai pas de détail à vous donner, ajouta-t-elle, en élevant la voix, et ne m'obligez pas à vous le dire une seconde fois.

Un homme ouvrit la porte au même instant. Élisée reconnut le cicérone de la veille en déshabillé du matin. Il avait retroussé ses manches de chemise et il étalait deux bras que la nature avait moulés sur le modèle de l'Hercule Farnèse. Il donna en entrant un tour de clé à la serrure, et il marcha sur Élisée le poing fermé.

Le jeune homme recula de trois pas, et mettant la main à la poche de son pantalon :

— Pas un mouvement de plus, dit-il.

Et en même temps il arma son pistolet.

En entendant le cliquetis de la batterie, l'Hercule pâlit et à son tour il recula.

— Ouvrez cette porte, ajouta Élisée d'un ton d'autorité.

Son agresseur hésita une minute et après avoir ouvert la porte il disparut en criant : Au voleur !

Élisée jeta une pièce de vingt francs sur la table et sortit victorieusement de cette caverne ; mais à peine dans la rue il lui vint une réflexion :

Son pistolet n'était pas chargé !

Depuis qu'il l'avait tiré dans l'espace la veille de son départ, il avait négligé cette formalité.

Élisée allait droit devant lui, sans rien entendre, sans rien regarder ; le pavé lui brûlait le pied ; il descendit au bord du Rhône, il avait besoin de respirer l'air vertueux du matin. Le soleil venait de se lever. Il se piquait ce jour-là de coquetterie. Il avait pris à travers la brume une teinte rose, et il avait coloré le fleuve à son image.

Élisée avait l'âme noire comme l'Érèbe. Il avait côtoyé la vie plutôt qu'il ne l'avait connue ; il commençait à l'entrevoir. La laideur humaine lui apparaissait pour la première fois en peignoir de mousseline ; il eut un accès de misanthropie. Le monde serait-il donc un coupe-gorge !... Il s'assit sur la berge et regarda l'eau couler. C'était là, dans le même fleuve et peut-être à la même place, que la canaille royaliste avait jeté le cadavre de Brune, le maréchal le plus inoffensif de l'Empire ; il n'eût tué une mouche qu'à

coups de canon, et pourtant Trestaillons lui cassa la tête à bout portant. On ne peut faire un pas sans remuer un crime du pied, et l'histoire, comme la femme Bancal, n'est occupée qu'à brasser du sang dans un baquet.

Un cavalier descendait en ce moment le chemin de hâlage. Ce devait être un palefrenier de bonne maison, à en juger par sa veste écarlate et sa casquette galonnée. Il montait un poulain de trois ans; il voulait lui faire prendre un bain ; mais le cheval allongeait la tête sur l'eau, et, après l'avoir flairée, il reculait en reniflant avec une expression visible de répugnance :

— Allons ! dit le palefrenier, en pressant du talon le flanc du poulain.

Le poulain refusa d'avancer, le palefrenier lui appliqua un coup de cravache. Le poulain mit la tête entre ses jambes et lâcha une ruade qui désarçonna le cavalier et le lança au milieu du courant.

Élisée assistait à la scène; un homme était là devant lui, dans l'eau, sous l'eau; il coulait dans la mort, sans bruit, sans effort; à deux ou trois reprises, un pied apparut, puis une main, puis un globule d'air, et le courant fuyait toujours en déroulant son linceul rose sur la victime.

La chose paraissait si naturelle à Élisée et entrait si bien dans l'esprit de sa misanthropie, cette colique

néphrétique de la raison, qu'il la suivait de l'œil avec une sorte d'indifférence. Il savait nager et il ne bougeait pas. Tout à coup, il sentit son corps enlevé comme par une secousse intérieure : il avait aperçu la tête du noyé. Il plongea dans le remous que venait de faire le palefrenier en remontant à la surface ; et, deux minutes après, il déposait sur la grève un corps sans mouvement.

A mesure que le soleil réchauffait le noyé, celui-ci reprenait peu à peu connaissance; il souleva sa tête, promena autour de lui un œil effaré; puis, tâtant son gilet :

— Où est ma montre? dit-il.

Élisée sourit de pitié. Son sourire produisit sur le palefrenier l'effet d'un ressort, et se dressant debout :

— Rendez-moi ma montre!

Et il secouait son sauveur par le collet.

Élisée le rejeta sur la berge et rentra dans Avignon.

— Voilà l'homme, dit-il amèrement. Maintenant je peux affronter la Calabre; elle n'a plus rien à m'apprendre.

Et à l'instant même il partit pour Marseille.

CHAPITRE XIV

UNE COUR D'AMOUR.

Mais à la première colline, il détourna la tête pour voir encore une fois, le rocher des Dombes, couronné de sa tiare crénelée.

— On voit bien, pensait-il, que la papauté a régné sur cette ville et y a laissé une trace indélébile de son passage. Pourquoi y vint-elle? que venait-elle y faire? Pendre sa lyre aux saules du Rhône, comme la captive juive, a dit Pétrarque qui ne pouvait renoncer à la poésie, même avec sa maîtresse.

Eh! mon Dieu, elle vint là, parce qu'il fallait bien qu'elle y vînt. L'Italie n'en voulait pas, Rome n'en voulait plus. La papauté y campait plutôt qu'elle n'y demeurait; elle n'entrait par une porte que pour sortir par une autre. La pauvre vagabonde n'avait alors ni

feu ni lieu, elle errait à l'aventure ; souvent, le soir à la brune, le baron féodal, perché sur un roc à pic, voyait monter à son donjon un vieillard qui tirait sa mule par la bride ; c'était le saint-père qui venait lui demander une croûte de pain pour souper, et un gîte pour dormir.

La papauté alla donc chercher dans le comtat Venaissin, un pied-à-terre où elle pût vivre en repos. Et une fois là, bien sûre d'elle-même, bien chez elle, ni trop près, ni trop loin du roi de France, — trop près, le roi aurait pu gêner ; trop loin, il n'aurait peut-être pas assez protégé, — la papauté donc, déploya un incomparable génie de fourmi. Elle amassa, elle accumula, elle emmagasina, elle mit en vente le ciel et l'enfer, valeur cotée d'autant plus haut qu'on y croyait fermement ; elle vendit l'investiture, elle vendit l'annate, elle vendit l'indulgence, elle eût vendu la pluie et le soleil, mais il eût fallu livrer la marchandise, tandis que le paradis est une denrée à échéance, que le mort seul a le droit de réclamer. Quand un coquin avait volé une ville en Italie, et voulait un titre pour la gouverner légalement, il demandait une investiture au pape, et le vicaire du Christ l'expédiait au plus vite par un bref, payable au comptant.

Ce fut le pape Jean XXII, le second pape Avignonais, qui eut le mérite de comprendre tout le parti

qu'on pouvait tirer de la tiare au point de vue fiscal. C'était un petit homme sec, le chiffre fait pape, qui sentait bien que toute querelle de théologie entre le pouvoir séculier et le pouvoir spirituel n'était au fond qu'une question d'argent ; il n'y avait qu'une armée pour la trancher et on n'a d'armée qu'en la payant.

Jean XXII laissa en mourant à la caisse pontificale, une somme de dix-huit millions de florins, en or monnayé, de sept millions en bijoux : deux ou trois milliards de notre monnaie. Pour garder ce pieux trésor, son successeur éleva sur la roche des Dombes, cet énorme coffre-fort en pierres de taille, qui porte le nom de Palais des Papes, et qui sert aujourd'hui de caserne.

Jean XXII avait fait de la papauté une maison de banque, Clément VI en fit une cour d'amour. Un palais célibataire lui paraissait manquer à sa vocation qui a toujours été de rapprocher un sexe de l'autre pour leur agrément réciproque. Il ouvrit donc la porte du château des Dombes à deux battants à toutes les beautés du voisinage. Clément VI donna la surintendance du harem pontifical à Cécile de Comminges, vicomtesse de Turenne. C'est de la main de cette ravissante châtelaine que toutes les grâces, sous forme de prébendes, pleuvaient sur la chrétienté.

La ville d'Avignon n'était pas seulement la métropole de passage du catholicisme, elle était encore la Bourse de l'Europe; elle attirait des quatre points cardinaux, tout ce qui jouait à la hausse ou à la baisse, tout ce qui agiotait sur le commerce des bénéfices: tout un monde, en effet, monde tonsuré, titré, crossé, blasonné, sans postérité, sans lendemain, pressé de vivre et de jouir, car après lui la fin du monde, et tout au plus le jugement dernier. Mais on avait en portefeuille son billet d'indulgence, et on partait quitte de péchés pour l'autre vie; et cette population à la fois cléricale et brelandière, pour avoir convenablement l'emploi de son argent, attirait à son tour ce qu'il y avait de plus aimable et de plus charitable dans l'autre moitié du genre humain. Il y eut une telle abondance de l'article féminin sur le marché que, pour distinguer la propriété privée de la propriété commune, on dut forcer la dernière à porter un nœud écarlate dans sa coiffure.

Un cardinal avait couramment six cents domestiques à son service : chapelains, secrétaires, chevaliers, damoiseaux, échansons, musiciens, troubadours, chanteurs et bateleurs. La trompe sonne, la meute aboie; un chasseur la suit au galop sur un genêt, une plume de héron à la casquette, en haut-de-chausses collants, des souliers à la poulaine passés dans des étriers; c'est un cardinal de vingt-trois ans à

peine, le neveu du pape, et à ce titre orné de trois cents bénéfices.

A côté de lui, file à fond de train une jeune femme, l'épervier au poing, sans autre coiffure que sa chevelure au vent, un baudrier d'or à la ceinture, un éperon d'or au pied, dont elle tient la pointe enfoncée dans le flanc de sa haquenée. C'est une femme mariée que le cardinal vient d'enlever à son mari; le propriétaire a réclamé au pape son acquisition devant Dieu et devant l'église.

— Dites à mon neveu, répliqua le Saint-Père, que si dans six mois il ne vous a pas rendu votre femme, j'irai moi-même la chercher.

Pendant qu'Élisée rêvait ainsi en arrière, le mistral vint à souffler; il mord les nerfs comme un bouledogue; on a de la peine après cela à les tenir en équilibre.

Élisée suivait la chaussée de Tarascon plantée de blancs de Hollande, lorsqu'il vit sur la passerelle de Beaucaire, courir un curé, la soutane retroussée; une bande de femmes le poursuivaient à coups de torchons; toutes criaient à faire croûler le ciel, mais comme elles criaient en provençal, Élisée ne put guère saisir le sens de leur fureur; il comprit seulement le cri : A l'eau ! pour l'avoir déjà entendu au quai d'Avignon.

— Pourquoi veut-on noyer ce prêtre ? demanda-t-il à un passant.

— Parce qu'il a remplacé le curé de Beaucaire.

— C'est un motif, pensa Élisée; pourvu que je ne sois pas obligé de le repêcher, car il pourrait encore m'arriver malheur.

Plus un pays est âgé, plus il est séduisant ; c'est là le charme de la Provence; elle est vieille comme l'histoire, on n'y voyage pas seulement au milieu des champs, on y marche encore à travers les âges. Les siècles sont les paysages du temps; ils répandent une poésie de plus sur la nature.

Élisée fit auprès d'Avignon la connaissance de l'olivier : en lui-même et par lui-même c'est un arbre médiocre, il ne brille ni par la fleur, ni par le fruit qui n'a de mérite qu'au pressoir; il a une feuille grêle, la mine grise, mais il est l'olivier, mais il est un vers d'Homère, mais il est l'arbre sacré d'Athènes; Minerve a dormi à son ombre, un bras sous la tête, et Platon a profité de la circonstance pour déposer sur le front de la déesse l'austère baiser de la philosophie.

De toutes les villes assises au bord du Rhône, Arles est la plus poétique, parce qu'elle est la plus morte, ou bien, la mieux conservée; elle a su rester antique quand même. Le Goth, le Visigoth, le Maure, le moyen-âge tout entier ont pu passer sur elle, elle est

encore ce qu'elle était quatre siècles avant Notre Seigneur, une ville agricole comme au temps d'Homère : on y loue les laboureurs à la journée sur la place du Forum. Il n'y a pas de jeune Arlésienne qui n'ait deux ou trois mille ans par son type et peut-être par son costume ; le bandeau qu'elle porte sur ses cheveux a dû flotter au souffle de l'Ionie.

Cette ville du souvenir possède une délicieuse promenade ; c'est l'allée des Aliscamps, bordée de sarcophages et ombragée de micocouliers ou de platanes. Il faut y aller la nuit, et autant que possible au clair de lune ; la mort a je ne sais quoi de voluptueux comme un rendez-vous ; le murmure de la brise dans les fleurs du cimetière a la douceur d'une confidence à l'oreille.

Élisée se disait tout cela en côtoyant l'étang de Berre, qui lui semblait le ciel renversé tant il était bleu ; il redoublait le pas pour atteindre Marseille avant la fin de la journée, lorsqu'un homme à cheval passa auprès de lui au galop. En voyant Élisée, il ralentit sa monture ; il le regarda d'un air étonné et piqua de l'éperon.

A un quart d'heure de distance Élisée rencontra un mari plié en deux sous le poids d'un matelas. Sa femme le suivait, un paquet sur la tête, en donnant la remorque à une petite fille accrochée à son jupon.

Élisée pensait en ce moment à l'influence de l'archéologie sur l'humanité : pourquoi le mot sandale est-il plus poétique que le mot soulier? Il regarda l'homme au matelas sans songer à l'interroger.

A quelques centaines de pas de là, il rencontra un vieillard essoufflé qui tirait une charrette à bras chargée d'une batterie de cuisine : il pensa que cet homme allait porter ses casseroles à quelque noce du voisinage, et il poursuivit l'étude de son problème.

Il n'avait pas fait un kilomètre de plus qu'il aperçut un matelot qui roulait gravement dans une brouette des hardes, des miches et des futailles allongées en pointes par les deux bouts, qui devaient être des barriques du temps des Romains.

Cette fois, il eut un soupçon et arrêta le matelot.

— Est-ce que Marseille déménage? lui dit-il.

— D'où venez-vous? répondit le marin.

— Mais de là, probablement, répondit Élisée en faisant du pouce un geste en arrière.

— Eh bien, retournez sur vos pas, repartit l'homme à la brouette.

Et il continua son chemin.

Lorsque Élisée opéra son entrée à Marseille, il faisait à peine nuit, et cependant le gaz n'éclairait plus que des rues désertes et des boutiques fermées.

Un portefaix pleurait à l'angle d'un carrefour.

— Qu'avez-vous? lui dit Élisée.

— J'ai le choléra.

— Vous souffrez?...

— Pas encore.

— Alors vous n'avez pas le choléra.

— Ce soir peut-être; mais je l'aurai demain.

L'épidémie venait en effet d'éclater ; le souvenir de la peste du siècle dernier flottait encore dans l'imagination du peuple, et l'avait frappé d'une véritable panique; et cependant alors la peste avait rendu service à la chrétienté : on lui doit le culte du Sacré-Cœur.

Il y avait dans un cloître du Charolais une nonne en puissance de Jésuite; elle était atteinte de la nymphomanie religieuse; son confesseur cultiva en elle cette disposition à l'érotisme, et lui persuada que Jésus ne rêvait que de Marie Alacoque. La pauvre embrasée avait fini par croire que le Christ éprouvait de temps à autre le besoin de lui montrer son cœur en feu par une lucarne de sa poitrine.

Il y avait là matière à une dévotion à double entente qui pouvait réconcilier le confessionnal avec le boudoir. Le clergé du dix-huitième siècle avait trop d'esprit pour écouter une visionnaire soufflée par le père La Colombière; mais Belzunce avait montré pendant la peste que la soutane pouvait cacher un homme de courage, il portait de son vivant une auréole de sainteté. Il introduisit, le premier, dans

son diocèse la dévotion au sacré cœur de Jésus; elle couva d'abord sourdement par le mérite de Belzunce; ce ne fut qu'un siècle après qu'elle fit irruption dans l'espace.

CHAPITRE XV

AU LAZARET.

Vingt-quatre heures après Élisée prenait passage sur le *Galilée*, paquebot toscan en partance pour Livourne. Le capitaine gardait le silence; il paraissait soucieux. Quand il eut doublé l'île Sainte-Marguerite il repassa la barre à son second et, frappant sur l'épaule d'Élisée qui regardait une féerie de la nature, Marseille au soleil couchant :

— Allons dîner, dit-il.

Il donna l'ordre de mettre la table sur la dunette et de servir la bouillabaisse.

Mais le capitaine mangeait péniblement et mettait un temps d'arrêt entre chaque bouchée.

— Avez-vous vu le choléra? demanda-t-il à Élisée.

— J'en ai vu la fin à Paris.

— Il tue en trois, quatre heures, dit-on?

— En moins de temps quelquefois, quand il est sporadique.

— Et à quel signe reconnaît-on qu'il est... comment dites-vous?

— Sporadique : à ce symptôme que la figure bleuit.

— Et il n'y a rien à faire?

— A peu près. On assure cependant qu'un verre de punch brûlant peut provoquer une réaction.

Le capitaine repoussa son assiette.

— J'ai fini, dit-il.

Il donna un coup de sonnette. Le garçon accourut.

— Allumez un punch, lui dit-il d'une voix troublée.

— Qu'avez-vous, capitaine? dit Élisée.

— Regardez-moi.

— Eh bien! après?...

— Ma figure bleuit. Si encore il y avait un prêtre à bord!

Élisée sourit :

— Capitaine, vous n'avez pas besoin de punch. Cette bouteille de Marsala suffira.

Il lui en versa une rasade :

— A la santé de votre femme!

— Je n'ai pas de femme.

— De votre maîtresse.

— Laquelle?

— Il y en a donc plusieurs?

— Plusieurs, c'est peut-être trop, mais quelques-unes.

— Eh bien, à la santé de toutes, pour ne pas faire de jalouse.

La bouteille de Marsala opéra comme par enchantement. Une heure après, le capitaine dormait profondément.

Le navire fila par la plus italienne de toutes les nuits au milieu d'une explosion de phosphore. Chaque coup de palette des roues tirait un feu d'artifice.

Quand le *Galilée* mouilla dans la rade de Livourne, le choléra y régnait aussi bien qu'à Marseille ; ce qui n'empêcha pas Livourne de frapper Marseille de quarantaine et Marseille de frapper à son tour la Toscane de la loi du talion.

Mais on pouvait mourir du choléra à Livourne aussi bien qu'à Marseille, le ciel n'en prenait pas le deuil, il affectait même un sourire qui frisait l'impertinence. La mer était d'une telle transparence, qu'on voyait onduler au fond les algues marines. Avec un léger effort de poésie, on eût pu les prendre pour les cheveux flottants des Néréides pâmées sur un lit de corail.

Il semblait à Élisée, accoudé en ce moment sur un bastingage, que la mythologie chassée du ciel par un concurrent morose avait cherché un refuge au fond de la Méditerranée, et en y mettant tant soit peu

d'indiscrétion il aurait peut-être fini par surprendre les mauvais conseils des Tritons aux demoiselles d'honneur d'Amphytrite.

Puis la mer prit tout à coup une teinte de porphyre. Le soleil venait d'y plonger ; un coup de canon partit de la citadelle. Les navires de la rade amenèrent leur pavillon et l'on n'entendit plus au loin que le mélancolique adieu de l'angelus au jour mourant.

Un canot armé de deux fusiliers vint chercher Élisée à bord du *Galilée* et le déposa sur les marches d'une espèce de pénitentiaire lugubre, dissimulé dans les fossés de la citadelle ; on appelle cela un lazaret : un mur nu à l'extérieur ; à l'intérieur, un cloître ouvert sur une cour en triangle, et au sommet du triangle une chapelle en verre pour permettre aux détenus d'assister à la messe, de la fenêtre de leur cellule.

Élisée obtint de la munificence de l'établissement une vingtième place dans une chambre commune du rez-de-chaussée et une voile de navire pliée en quatre pour servir de couchette. Le séjour cependant ne manquait pas d'intérêt, peut-être même d'agrément : ce lazaret ressemblait à un Charenton cosmopolite ; il y avait là des fous de toute provenance ; un moine du Liban y égrenait son chapelet à côté d'un marabout qui fumait sa pipe de caroubier.

La Providence, qui fait tout pour le mieux, en dépit du choléra, avait bien voulu donner à Élisée il signor Campo-Seramio pour compagnon de chambrée.

Il signor Campo-Seramio était l'homme de l'Italie qui renfermait sous la même enveloppe le plus grand nombre d'hommes à la fois ; il avait couru tous les pays, fait tous les métiers, et il jurait par les charmes de la sainte Vierge qu'il n'en avait fait aucun qui ne fût honnête. Il était présentement *mercante di Tenute*, c'est-à-dire spéculateur sur la vente du blé et du bétail.

Il devait être un personnage, à en juger par le nombre de bagues qu'il portait à ses doigts et de breloques qu'il étalait sur son gilet. Il était en effet marquis depuis deux ans, et, ce qui est plus rare, propriétaire de son marquisat.

Élisée et lui prenaient leurs repas ensemble. Élisée payait le vin, Campo-Seramio offrait le café ; il le faisait lui-même sur un réchaud à esprit-de-vin. Le talent de l'artiste savait ajouter au mérite du moka.

Or, un après-dîner qu'il tenait depuis un moment son cigare à la bouche et qu'il oubliait de l'allumer :

— Signor Campo, lui dit Élisée, vous rêvez ?

— Non, je réfléchis.

Et regardant son compagnon d'un œil attendri :

— Êtes-vous marié? ajouta-t-il.

— Je n'ai pas ce mérite.

— Ne vous mariez pas, ou, si vous vous mariez, prenez une femme laide.

— Pour quelle raison?

— Parce que, si vous la quittez, vous n'aurez pas envie de la reprendre.

Il tira de sa poche un morceau de papier :

— Lisez cela, reprit-il.

C'était un billet de quatre lignes écrit d'une charmante écriture anglaise.

— Eh bien, dit Élisée, après l'avoir lu, vous avez dû ce soir-là remercier la Providence.

— Je voudrais bien savoir de quoi? répliqua Campo-Seramio avec amertume.

— Du rendez-vous qu'on vous donnait à la villa Pamphili.

— Ce n'est pas à moi qu'on le donnait, c'est à un monsignor.

— Qu'est-ce qu'un monsignor?

— Un apprenti cardinal, un être amphibie, moitié prêtre, moitié autre chose, prêtre par la soutane, et, pour le reste, on ne peut plus profane.

A ce moment, le bourdon de la ville sonna trois coups; Campo-Seramio fit le signe de la croix.

— Que signifie ce coup de cloche? demanda Élisée.

— C'est le glas des *casi*.

Et, reprenant la conversation interrompue :

— Et moi qui avais désiré épouser une étrangère !

— Pourquoi ?

— Parce que je voulais une écolière, repartit Campo-Seramio, et qu'à vingt ans une Italienne pourrait professer. J'ai donc épousé miss Carolina, une Irlandaise de bonne maison ; elle servait alors de demoiselle de compagnie à un lord goutteux qui a eu l'obligeance de la doter.

— Et vous avez trouvé en elle l'ignorance de l'âge d'or ?

— Un abîme de science au contraire.

La cloche des *casi* sonna de nouveau ; le mercante fit encore le signe de croix.

— Le choléra n'y va pas de main morte aujourd'hui !

— A quoi le reconnaissez-vous ?

— Au tocsin de la cathédrale ; toutes les fois qu'une créature meurt de mort subite, le bourdon des *casi* sonne trois coups pour annoncer la catastrophe à la population. Dans un monde aussi mauvais sujet que le nôtre, il est bon qu'il y ait toujours dans le ciel un *memento* en branle pour nous apprendre à vivre et aussi à mourir.

Campo-Seramio alluma son cigare, et, après en avoir exhalé deux ou trois bouffées, il continua l'histoire de sa femme et du monsignor.

— Et dire que cet homme à la soutane violette, venait chaque soir à la maison, après l'*Ave Maria*, sous l'escorte d'un coquin de lévrier d'Écosse! J'ai manqué de courage, j'aurais dû tuer le lévrier!... Nous nous tenions, ma femme et moi, dans la chambre à coucher à côté du berceau de notre dernier enfant. Quand monseigneur entrait, vous croyez peut-être qu'il allait saluer le maître ou la maîtresse de la maison... Il marchait droit au berceau, se mettait à genoux et, la tête dans ses deux mains, il faisait sa prière; après quoi, il se relevait, la figure béate, et il lisait à la signora Caroline un livre pieux intitulé le *Rosier de Marie*.

La cloche des *Casi* coupa encore la parole à Campo-Seramio.

— Trois en cinq minutes!... Nous y passerons tous!... Au bout de quelque temps, reprit-il, je ne pouvais plus tenir en place. Je faisais l'imprudence de sortir. Or, un soir, en rentrant, je trouvai un voile oublié sur la figure de la madone. C'est une précaution que prend volontiers une Italienne; la bonne Vierge ne doit pas tout voir, elle pourrait avoir à rougir.

Campo-Seramio soupira.

— Après tout, reprit-il, il vaut mieux ignorer que soupçonner; on soupçonne, on découvre, et ensuite on est désespéré. Si je n'avais pas surpris ce billet et

intercepté au passage ce rendez-vous, je n'aurais pas fait une sottise.

En parlant ainsi, il frappait sa poitrine.

— Quelle sottise avez-vous faite, signor Campo-Seramio ?

— Je me suis fâché.

— Si ce n'est que cela !

— Un homme fâché n'est pas toujours maître de lui-même... La chose est faite ; il n'est plus temps de la rattraper. Caroline ne dit pas un mot, elle ne fit que pâlir, seulement elle tourna la tête de droite et de gauche, comme si elle cherchait quelque chose.

— Que cherchez-vous ? lui dis-je.

— Un couteau.

— Vous voulez dire un poignard ?

— Non un couteau, c'est tout ce que vous méritez.

— Elle paraissait, en ce moment, la furie du mépris. Deux jours après... Cette cloche ne finira donc pas de sonner ! quatre cas de choléra avant qu'on ait eu le temps de fumer un cigare !

— Et puis ?... dit Élisée.

— Monsieur, j'en ai trop dit peut-être. Enfin, puisque vous voulez tout savoir, je reçus le lendemain même l'ordre de passer au gouvernement.

— Qu'est-ce qu'on appelle ainsi ?

— Ce qu'on nomme chez vous la préfecture de police.

Le gouverneur, qui est cependant un prélat de ma connaissance, me reçut le sourcil froncé, et me fit signe d'approcher de son bureau. Je m'en approchai, je l'avoue, avec une certaine appréhension. Son Éminence me poussa un morceau de papier. C'était un passe-port.

— Je ne l'ai pas demandé.

Il leva deux doigts à hauteur du menton :

— Vous comprenez? dit-il.

— Je comprends que Votre Excellence fait les cornes à un pauvre diable de mercante.

— Vous savez compter; combien deux doigts font-ils?

— Deux, évidemment.

— Eh bien! je vous donne deux jours pour partir.

— Et dans combien de temps pourrai-je revenir?

— Dans trois mois, si la marquise le permet.

Je partis le jour même. J'avais un chargement de blé pour Marseille; j'ai fait une excellente opération.

— Et aussi probablement une autre qui n'avait pas moins de mérite.

— Une autre? Comment donc?

— Vous avez oublié l'infidèle?

— L'oublier, moi! Je ne l'aime que davantag

Il tira un médaillon de son portefeuille :

— Regardez-la plutôt.

Au premier coup d'œil qu'Élisée jeta sur la minia-

ture, il ne put retenir un mouvement de surprise.

— Qu'avez-vous? lui dit Campo-Seramio.

— Rien ; un souvenir a traversé mon cerveau.

— Ah ! monsieur, que n'ai-je fait pour elle? que ne ferais-je encore? Elle a voulu avoir une parure de diamants, je lui en ai donné deux, elle n'a qu'à faire un signe, elle aura la troisième ; elle a voulu posséder un palais à Rome, je lui ai acheté le palais Nicolini ; elle a voulu être marquise, je lui ai acheté le marquisat de Campo-Seramio...

Il aspira une dernière bouffée.

— Mon cigare est fini, dit-il, allons dormir.

Et il souffla sa bougie.

L'infortuné n'avait pas voulu qu'on le vît pleurer.

CHAPITRE XVI

LE JOURNAL.

4 septembre 1837.

Il fait nuit ; le vent souffle de l'ouest ; il n'y a plus de ciel ; un nuage en a pris la place. Il tourne à l'orage; il exhale de temps à autre un éclair qui expire sans bruit et qui ne promène, une seconde, un trait de feu que pour accuser davantage l'obscurité.

A deux ou trois reprises, j'ai entendu dans le fossé un léger coup d'avirons; la chapelle du Lazaret s'illuminait et s'éteignait aussitôt ; c'était le corps d'un cholérique mort en rade ; on venait le déposer là, en attendant qu'au petit jour il reçût un peu d'eau bénite avant de partir pour le cimetière.

La chambrée dort ; Campo Seramio a succombé le

dernier; il a le repos agité; il doit rêver de Caroline.

J'ai laissé ma lampe allumée; je fais mon examen.

Voici bientôt deux mois que je suis parti. Le voyage devait être mon professeur, mieux encore : un rédempteur; il devait me racheter du doute et m'élever à une sorte de *vita nuova*. J'ai marché, j'ai jeté sans cesse étape sur étape, et, de toutes les questions que j'avais notées à mon départ, aucune n'a reçu de réponse. Chaque fois que j'essayais d'en interroger une en route, le vent soulevait devant moi un paquet de poussière et l'emportait en tournoyant à travers l'espace.

Il est cependant une question de vie et de mort qu'il faut résoudre à tout prix, sous peine de n'être qu'une de ces vingt brutes rangées dans cette chambre, la tête sur leur chevet.

Qu'est-ce que l'homme? D'où vient-il? Où va-t-il? Pour le savoir il faut questionner l'histoire naturelle et l'histoire proprement dite, car il tient des deux à la fois.

Au point de vue de l'histoire naturelle, il est un mammifère, un peu par lui-même, beaucoup par la femme qui le serait pour deux, même pour trois en comptant l'enfant; il est aussi un quadrupède comme un autre, à cette différence près qu'au lieu d'avoir un corps horizontal, il l'a perpendiculaire, et qu'au lieu

de marcher à quatre pattes, il marche sur deux, ce qui laisse les autres disponibles pour un genre à part de service.

Toujours au même point de vue, l'homme est un tube enfermé dans le sac d'un épiderme, avec une dernière vertèbre arrondie au sommet, en forme de tête, un appareil de digestion au centre et un appareil de locomotion à la partie inférieure. Mais remuer n'est pas vivre. Vivre c'est manger. Manger c'est brûler. La digestion n'est autre chose que la combinaison de l'oxygène et de la nourriture ; donc, la vie humaine consiste à brûler et à mettre du bois au feu pour entretenir l'incendie.

Si l'homme ne faisait que brûler, il ne serait bientôt qu'un rôti, ou, ce qui revient au même, un cadavre. Mais la bonne déesse a mis, à côté du feu qui détruit, l'élément réparateur produit par le feu lui-même, c'est-à-dire le sang, ce produit net du combustible, qui circule à travers le corps précisément pour compenser la déperdition de substance opérée par le combustible.

L'homme ne se contente pas de brûler, il se permet encore de penser ; comment pense-t-il ? qu'est-ce que la pensée ?

Ici commence le grand *quid* soumis depuis des siècles aux radotages de l'ontologie ; la pensée est-elle une substance ? une entité ? ou bien n'est-elle qu'une

forme de la combustion physiologique qui tire de la bouillie cérébrale en ébullition une vapeur, pour ne pas dire une fumée, qu'on appelle une pensée ? Broussais dit oui, un autre dit non. Mais à l'École normale on pense que la négative seule a raison, et on y enseigne aux frais de l'État que l'âme est une entité logée en garni sous la voûte du cerveau.

Quoi qu'il en soit, l'homme pense, et la pensée est à la fois pour lui une disgrâce et une grâce : une disgrâce au premier abord, si la fainéantise est la première béatitude. Pour que l'homme ne pense pas, il faut qu'un autre pense pour lui et qu'il ait la bonté de pourvoir à notre existence ; mais, du moment que l'homme réfléchit, il n'a plus qu'à compter sur lui-même et qu'à vivre à ses frais, ou plutôt aux frais de son génie.

La chèvre n'a pas à se mettre en dépense d'imagination ; elle trouve partout une branche à brouter ; elle n'a pas à s'occuper de sa toilette ; la nature s'est chargée d'être sa modiste ; elle n'a pas non plus à choisir entre un bouc ou un autre, et quand elle lèche son biquet, elle le trouve aussi légitime que si elle avait épousé le père à la municipalité.

Mais l'homme n'est pas un animal naturel comme le bouc ou comme le mandrille, notre faussaire de figure. Il est un animal fabriqué ; le fabricant, c'est lui-même ; et, bien qu'il se fabrique depuis cent mille

ans, l'œuvre reste toujours sur l'établi, toujours incomplète et toujours reprise. L'homme peut sembler au premier aspect un composé de fibres, de membranes, de nerfs, de muscles, d'organes ; son corps n'est cependant que la moindre partie de lui-même, il est encore et surtout un composé de laine, de coton, de pierre, de briques, de bois, de fer, d'or et d'argent. Au delà de son corps, il possède un autre épiderme qu'il nomme un habit ; au delà de son habit, une coquille qu'il nomme sa maison.

Or, cette seconde partie de son être indéfiniment élargi dans l'espace, à quoi la doit-il ? si ce n'est à cette particularité de sa nature qui a fait de sa patte de devant un bras, et qui a mis au bout de ce bras une main pour servir de poignée mobile à une infinité d'autres membres, ou, si vous aimez mieux, de pièces de rapport, toutes employées à une infinité d'usages, les unes à forger, les autres à tisser, les autres à labourer, les autres à bâtir, les autres à tuer : celles-ci sont les plus glorieuses.

L'homme a autant d'appendices de sa personne, qui font véritablement partie intégrante de son existence, qu'il compte d'outils à son usage ; on peut donc le considérer comme un animal éternellement inachevé qui travaille sans relâche à la confection de son être et n'en peut venir à bout, malgré l'effroyable dilatation du moi humain dans l'espace.

Qui travaille ? ai-je dit ; mais qu'est-ce que le travail ? un simple mouvement ? non ; c'est un acte dirigé par l'intelligence et approprié par elle à un besoin moral ou physique de l'humanité. Là est le privilége de l'homme, là son brevet de capacité. Il faut être un théologien pour y avoir vu un certificat de déchéance, et mieux encore un châtiment.

Si donc j'avais à définir mon semblable, je l'appellerais un animal travailleur.

Le travail est notre mot d'ordre. Le monde n'est qu'un atelier. Il a de la besogne pour tous les goûts, mais il en faut une à chacun, à moins qu'on ne soit chambellan ou bancroche dans l'ordre masculin, et dans le sous-ordre féminin, fille publique ou demoiselle d'honneur; et encore la fille publique aurait-elle le droit de réclamer contre la confusion.

Si la plus brave mère de la terre, sans excepter la mère de Brahma, n'avait eu la fâcheuse idée d'envoyer une douzaine de bécasses à un marquis et de faire de son fils un homme agréable au Seigneur, le problème serait déjà résolu pour moi; je serais maquignon comme mon père, peut-être vétérinaire avec de l'ambition. Il n'y a rien de tel que le principe d'hérédité pour débarrasser chacun de nous du souci de sa destinée. Le fils de roi est prince, le fils de cordonnier est savetier; une savate, voilà sa vocation, comme la couronne pour le monarque.

Mais, enfin, il a plu à ma mère de m'envoyer au collége de Poitiers, malgré mon père, je dois rendre justice à ce dernier, et le collége, après huit ans de distillation, dans un cerveau humain, de latinité goutte à goutte, a fait de moi, quoi donc?... un déclassé qui apprenait par cœur Virgile, Horace, Ovide; qui faisait pendant quatre ans des vers latins, et que serait-ce donc, s'il eût fait des vers grecs? J'ai dû croire naturellement, en troisième, en seconde, en rhétorique et peut-être même en philosophie, que la poésie était la première chose dont je devais sérieusement m'occuper, et que, ce qu'il y a de mieux pour un homme, c'est d'être poète.

Suis-je poète, cependant? Il ne tiendrait qu'à moi de le croire, car en troisième, en quatrième, en seconde et en rhétorique, j'ai toujours obtenu le prix de vers latins. Et, à supposer même que je fusse poète, avec quatre mille autres prix de vers latins, tous errants à la recherche d'une place de commis ou de surnuméraire, la poésie n'est pas une carrière.

Puisque, de notre temps, tout pousse au métier d'écrivain, le prix de version d'abord ou de discours français, la Sorbonne ensuite ou le Collége de France; puisque l'écrivain est aujourd'hui ce qu'était le clerc au moyen âge, un candidat universel non plus seulement à la prêtrise, à l'épiscopat, à la papauté ou à la potence, mais à l'Académie, à la croix d'honneur, à

une préfecture, à un portefeuille; puisque le premier ministre pourrait être, j'allais dire doit être un écrivain ou tout au moins un historien, eh bien, sans vouloir être pour le moment premier ministre, ni même ministre, écrivons...

Écrivons quoi? Quand on a l'impertinence de parler aux hommes, il faut leur dire quelque chose; que pourrais-je leur dire? En fait d'idées, j'ai moins cherché que fureté ; en fait de croyances je peux avoir une tendance, je n'ai pas une conviction.

Qui? moi, à l'heure qu'il est, dans l'état actuel de mon esprit, j'irais m'enrôler au service d'une opinion!... Je sais ce qu'on entend par là : vivre sur la foi d'une doctrine à formuler, à vérifier de jour et de nuit, de nuit encore plus que de jour, à la lueur d'un soleil qu'il faut moucher toutes les dix minutes, croire à ses idées comme le sorcier à ses drogues, les prêcher sur la borne, et si elles sont vraies, c'est-à-dire désagréables aux tonsures et aux couronnes, se faire jeter à la frontière ou dans le cul de basse-fosse! Je ne suis ni assez stupide, ni assez sublime pour ce métier.

Allez et enseignez, vous autres qui vous dites les apôtres du siècle. Quand vous aurez démontré sur le bout du doigt les principes les plus certains, les plus élémentaires de justice ou de morale, gardez-vous de trop convertir, car il y a derrière vous quelqu'un qui vous écoute et qui a, pour vous réfuter, cent mille

philosophes la baïonnette au bout du fusil. Les plus intéressés aux réformes devraient être les riches, les puissants, puisque les réformes ont été de tout temps les paratonnerres des révolutions; mais, non, ceux-là sont au contraire les plus têtus à les nier, les plus âpres à les combattre. Si vous, messieurs les réformateurs, vous tenez encore à recruter des disciples, partez pour l'Arabie, avec un nerf de bœuf à la ceinture. Choisissez douze baudets de bonne famille, et, avec de la patience et une admonestation appliquée à propos, vous pourrez peut-être leur enseigner à braire agréablement et à frayer honnêtement avec leurs âniers... Quant aux hommes...

Ici une page raturée.

Ne pourrais-je cependant chercher la vérité pour elle-même? Qu'est-il besoin de la crier sur la pointe du minaret?

Mais la vérité, une fois qu'elle nous tient, ne nous reconnaît pas le droit au silence; ce n'est pas la volupté intime d'un moine en extase devant la madone. Quand on la possède, on est encore plus possédé par elle; il faut arrêter les passants par la boutonnière, il faut leur souffler à l'oreille cette chose-là, et la jeter sans cesse au vent comme la feuille de la sibylle.

Le manuscrit contient ici une page barrée; en marge l'auteur avait ajouté :

A revoir.

Et au-dessous :

Trop de scepticisme.

Et au-dessous encore :

Qui pense croit, qui pense agit, le monde appartient à l'action dirigée par la pensée.

Il faisait jour depuis longtemps que la lampe d'Élisée brûlait encore. Le temps de sa quarantaine venait d'expirer. Le médecin du lazaret entra dans sa chambre, un masque sur la figure. Il pencha le trou de son œil sur le sac du voyageur, qu'il fouilla du bout de sa canne, pour voir s'il n'y avait pas quelque miasme caché dans une chaussette; après quoi, il voulut bien signer un permis de sortie.

Élisée prit congé de Campo-Seramio, qui avait encore à subir une semaine de réclusion.

— Où allez-vous? lui dit son compagnon.

— A Pise. Et vous?

— A Rome.

— Retrouver madame la marquise?

— Peut-être.

— Vous hésitez?

— Oui, car je ne suis pas sûr qu'elle soit de retour.

— De quel endroit?

— De Paris... Monseigneur avait obtenu le titre de protonotaire, et il faisait en France l'intérim de la nonciature.

— La marquise l'a suivi?

— Naturellement. Elle avait à mettre sa fille au couvent des Anglaises pour apprendre le français. Mais il paraît que le séjour de Paris ne lui a pas convenu, car elle m'a écrit.

— Pour vous demander pardon?

— Pour me dire qu'elle me pardonne. Elle veut bien rentrer au palais Nicolini.

— Et vous avez consenti?

— Ah! monsieur, on voit bien que vous n'avez jamais aimé. Vous passerez par Rome quelque jour. Eh bien, vous viendrez souper dans notre ménage. Caroline fera le macaroni.

— Volontiers, mais à une condition...

— Laquelle?

— C'est que monsignor sera de la partie.

— Pourquoi?

— Le macaroni sera meilleur.

CHAPITRE XVII

UNE NUIT DE LORD BYRON.

Livourne n'est pas encore l'Italie; ce n'est qu'un avant-propos : un port de mer tout au plus; or, un port n'est pas plus italien, que français, anglais, chilien, portugais, espagnol. C'est un port et rien de plus, un endroit qui sent le goudron ; par cela seul qu'il relève de toutes les nations, il n'appartient à aucune.

L'Italie, à la prendre par la Toscane, ne commence véritablement qu'à Pise; elle commence admirablement. Son début est un cimetière. Pise est habitée par des morts, les vivants n'en sont que les gardiens. On ne peut mieux pourrir qu'en terre sainte; la plus sainte ne peut être que la Judée. N'est-ce pas là que l'homme a pendu Dieu? Pise expédia dans le temps une flotte à Jaffa, avecla mission expresse de rappor-

ter une cargaison de terreau comme fret de retour. Et pour garder cette Judée de deux cents pas, Jean de Pise a bâti le cloître du Campo-Santo. Il faut le voir à son heure et dans son jour.

Son heure est le soir; c'est à ce moment qu'Élisée le visita; il restait si peu de soleil dans le ciel que le sommet de la tour penchée en était à peine atteint; le voyageur eut la bonne fortune d'errer en toute liberté, pendant une heure, sous les galeries du Campo-Santo et de faire une promenade virgilienne au milieu des fantômes. Le Campo-Santo a toute la grâce de l'abandon; aucune fleur n'en dépoétise le préau. Une ronce seule enlace la croix du milieu et retombe, les cheveux épars, comme la bacchante du tombeau.

Élisée put examiner à loisir le Jugement dernier d'Orcagna. Au point de vue de la peinture, c'est l'enfance de l'art; mais c'est un chef-d'œuvre au point de vue de l'idée. *Dies iræ, dies illa!* La vallée de Josaphat éclate... De toutes les passions de l'homme, la plus dévote est la peur de la mort avec l'enfer en dessous. Plus un culte fait peur, plus il exerce d'influence. Le moyen-âge effraya si bien l'homme que l'homme n'osa plus vivre, toujours par crainte de la mort. Il en était arrivé à croire que notre corps était un péché, qu'il fallait le traiter en criminel et charger l'âme d'en être le bourreau. Dieu sait quelle férocité elle mit à torturer son compagnon d'existence. On

put voir tout ce que la poltronnerie de la dévotion peut entraîner de dévergondage de pénitence...

Élisée avait loué une chambre à l'hôtel d'Albion. C'était autrefois le palais Lanfranchi. Byron l'avait habité pendant une année. Un spéculateur l'avait acheté depuis et transformé en hôtel garni. L'ombre du poète ne pouvait manquer d'attirer les chalands.

Et depuis lors, il n'y a pas de miss attaquée de la poitrine qui ne descende à l'hôtel d'Albion. Elle demande en entrant la chambre à coucher de Byron; elle tient à dormir dans le lit de cet ineffable damné; et le soir, à l'heure du mystère, elle lit, le coude sur son chevet, le poème de *Don Juan*. La page lui brûle le doigt à chaque vers; elle la tourne au plus vite, pour la retourner une minute après.

Le maître de l'hôtel avait servi Shelley. Il avait eu souvent l'occasion de voir Sa Seigneurie; — il n'appelait jamais Byron autrement; — il avait sur le compte du poète un recueil d'anecdotes qu'il défilait à première réquisition. Élisée le mettait volontiers sur ce chapitre quand il prenait son café sur le trottoir du palais.

Messer Giovani, car le maître d'hôtel ne portait que son prénom, avait le don du récit; il y avait chez lui un acteur comme chez la plupart des Italiens. Non-seulement il savait parler, mais encore gesticuler sa

parole. Il passait en quelque sorte tout entier en elle : il parlait de la tête, il parlait de l'œil, il parlait de l'épaule, il parlait du bras, il parlait de la jambe; il semblait enfin avoir un muscle attaché à chaque mot de sa conversation.

— Avouez, lui dit un soir Élisée, que Byron avait un caractère de hibou.

Giovani fit osciller son index devant sa figure comme un pendule.

— Sa Seigneurie aimait au contraire à rire, et quelquefois à mes dépens; je ne l'ai vue qu'une fois de mauvaise humeur. Elle entra un soir chez mon patron, son manteau sur le menton et la figure sombre comme une nuit d'hiver. Byron salua brusquement Shelley d'un mouvement de tête, et après l'avoir regardé un moment :

— Giovani! cria-t-il, où est donc Giovani? Shelley, veuillez sonner.

J'accourus à l'appel.

— Une bouteille de Porto, dit Byron.

Je lui apportai la bouteille.

Milord en prit un verre, et après l'avoir goûté :

— Ce Porto est détestable.

— Hier, Sa Seigneurie l'a trouvé excellent.

Il le goûta de nouveau, et déposant son verre avec dépit. :

— Il est exécrable.

J'apportai une autre bouteille du même vin, tout à fait le même, il faut croire que milord le trouva meilleur, il en but coup sur coup quatre verres à une minute d'intervalle.

Shelley, pendant ce temps-là, gardait le silence.

— Mon ami, lui dit Byron d'une voix grave, connaissez-vous l'*Aquila Nera ?*

— Oui, dit Shelley, une auberge.

— Pas tout à fait, répond Byron, une gargote.

— Que peut-elle avoir de recommandable ?

— Dites plutôt de diabolique. Je passais l'autre jour devant l'*Aquila Nera*. Il y a là, au rez-de-chaussée, une salle, pour ne pas dire un caveau. La porte était ouverte, je glissai un coup d'œil dans l'intérieur ; j'aperçus sur une estrade la plus délicieuse et la plus infernale créature qui soit jamais née du mariage légitime de Lucifer avec Astarté. J'entrai dans cet antre, où une lanterne pendue à une poutre répandait plus de fumée que de lumière, comme la poésie de Southey. Je m'attablai sans façon en compagnie d'une trentaine de muletiers, qui faisaient autant de bruit en mangeant que leurs bêtes au râtelier. Je ne les écoutais pas, je ne les regardais pas, je regardais Térésine. Retenez ce nom ; il mérite de passer à la postérité. Elle portait sur la tête le voile florentin ; elle avait le teint d'une fille du soleil. Son regard, tour à tour étincelant ou recueilli, à l'ombre

de ses longs cils, selon l'émotion du moment, jetait l'éclair ou respirait la langueur. Alors sa physionomie avait l'expression voluptueuse et sévère tout ensemble de l'amour au repos. Chaque fois qu'un convive venait payer son écot au comptoir, elle lui rendait toujours la monnaie d'un sourire.

— Vous la poétisez, dit Shelley.

— Je ne la poétise pas, je la raconte. Je ne me rappelle pas trop ce qu'on me servit ; je crois bien que c'était une tanche à l'oseille. La tanche sentait la vase, et l'oseille l'huile rance. Je fis un repas abominable et je sortis enchanté. Quelques jours après, je retournai souper à l'*Aquila Nera*. Térésine me souriait comme à un autre, quand j'acquittais mon écot; j'aurais payé une guinée un sourire de supplément. Je crus l'obtenir en lui proposant une promenade en calèche.

Elle sourit, en effet, mais d'une façon désobligeante.

— Je ne me promène qu'en carriole, répondit-elle.

— J'eus la faiblesse de croire que Ma Seigneurie la gênait, comme dit Giovani, et qu'une lettre aurait plus de succès. Je lui envoyai par la poste un billet à la Chesterfield; mais le jour suivant, quand j'allai reprendre le supplice de la tanche à l'oseille, je trouvai le billet encore vierge sur mon assiette. On n'avait

pas même daigné l'ouvrir. Alors, je remarquai pour la première fois, à la table la plus rapprochée de Térésine, un muletier grêlé qui échangeait de temps à autre un signe d'intelligence avec sa voisine.

— Vous vous étiez trompé sur le choix des moyens, interrompit Shelley.

— Je l'ai cru comme vous. J'ai acheté une montre en or, une chaîne en or, une bague en or ; j'aurais acheté, si je n'avais écouté que ma passion, la boutique de l'orfèvre. J'ai mis le tout dans un écrin, et en sortant je l'ai déposé sur le comptoir. J'avais espéré que Térésine l'ouvrirait après mon départ, mais elle souleva aussitôt le couvercle.

— Vous vous trompez, Excellence, je ne suis ni votre sœur, ni votre fiancée.

Et elle me rendit l'écrin. Je le jetai à terre et l'écrasai du talon ; je quittai ensuite l'*Aquila Nera*. Je jurai de n'y jamais retourner.

— Et vous y êtes retourné le lendemain, interrompit Shelley.

— Vous auriez dû attendre que je le dise moi-même, répliqua Byron d'un air piqué. Je mis cent guinées dans ma bourse, et, en payant mon souper, je les laissai sur le comptoir. Je n'avais pas tourné le dos, que Térésine me rappelait.

— Vous oubliez votre bourse, me dit-elle.

— Je le sais, lui dis-je.

Un moine de passage soupait, à côté d'elle, en tête à tête avec un voiturier.

— Mon père, lui dit-elle, voilà pour les pauvres.

Elle lui jeta la bourse à la volée.

— Que faire maintenant? ajouta Byron. Au lieu de renverser votre tête et de regarder le plafond, Shelley, venez à mon aide; donnez-moi un conseil.

— Vous ne l'écouterez pas.

— Je l'écouterai. Que me conseillez-vous?

— De ne plus aller à l'*Aquila Nera.*

— Je veux y aller, au contraire, dit Byron, avec vous, si vous voulez m'accompagner, et, si vous refusez, avec quatre de mes gens les plus déterminés; nous enlèverons Térésine, et, si elle résiste...

— Vous la tuerez?

— Non, ce n'est pas à elle de mourir. Mon ami de la dernière heure, j'ai trop vécu, je suis las de l'existence.

— Werther a tiré l'échelle, et après lui on ne peut plus recommencer, sous peine de gâter le métier. Que dirait-on à Piccadilly quand on y apprendrait cette nouvelle : Byron s'est tué. Pour qui? demanderaient les badauds. Et une voix répondrait : pour une cabaretière! Une semblable affection vaut la peine de mourir. Si vous ne vous fiez pas à vos pistolets, je vous offre les miens, ils sont excellents. Une légère contraction de l'index, et la farce est jouée.

— Vous êtes un mauvais ami, Shelley. Vous persiflez au lieu de consoler.

Byron ne pouvait contenir l'orage intérieur ; il allait et venait à grands pas, et, prenant tout à coup une aiguière antique sur la cheminée, il la brisa sur le parquet.

— Voilà un mouvement d'impatience, dit tranquillement Shelley, qui me coûte un chef-d'œuvre.

— On le remplacera, répliqua Byron, mais il ne sera pas dit que je déserterai le combat, fût-ce contre un muletier. Oui, un muletier, murmura-t-il entre ses dents, un homme qui étrille les mules, qui les bride, qui les bâte... Je voudrais être muletier !

— Et moi, je voudrais être pair et lord d'Angleterre, répondrait le muletier à son tour. Vous m'avez demandé un conseil, voulez-vous un apologue ?

— Je vous en tiens quitte. L'apologue n'est qu'un poltron. Quand l'homme fait parler la bête à sa place, c'est qu'il n'a pas le courage de parler en personne.

Shelley renversa de nouveau la tête sur son fauteuil et battit de la main droite sur son bras gauche la mesure d'un air de la *Cenerentola*.

— Eh bien, l'apologue ? dit Byron d'un air impatienté.

— Le poltron a pris la fuite, répliqua Shelley.

— Qui sait ? Je l'ai peut-être calomnié sans le savoir : parlez, je vous écoute.

— Dites que vous écoutez Franklin.

— Oh ! pour celui-là, non ! Mais vous, Shelley, vous avez la parole.

Byron tira sa montre :

— Je peux avoir un quart d'heure de patience.

— Un aigle chassait un jour en plaine, reprit Shelley ; il rencontra une poule, elle lui parut une perle du poulailler. Il lui conta fleurette ; l'autre en eut un saisissement ; en voyant ce bec crochu et cette aile qui avait une aune de longueur, elle dit en elle-même : voilà un pataud qui ne sait pas marcher, il ne peut que voler. La terre vaut mieux que l'air : on y trouve du grain ; cet étranger me prend vraiment pour une sotte, il croit que je pourrai lui sacrifier mon coq ; mais mon coq ne vole pas, il marche, et au besoin il sonne agréablement une fanfare. La poule repoussa l'aigle, et l'aigle fut assez bête pour en avoir du chagrin. Il reprit son vol de désespoir, il alla percher sur un pic. Il gémissait, le bec sous son aile, lorsqu'un éclair passa devant lui ; il releva la tête ; la foudre l'appelait. Et maintenant, que pense Child-Harold ?

— Que l'apologue n'a pas le sens commun. Je ne suis pas un aigle d'abord, et, si j'en étais un, je me hâterais de changer de plumage : il a été trop mal porté. En aimant un aigle, une poule lui fait trop d'honneur ! Le moins qu'elle risque, c'est d'être im-

pératrice. Quant à moi, Shelley, ce qui a pu me toucher dans cette femme de l'*Aquila Nera*, ce n'est pas la femme elle-même, c'est la beauté répandue sur elle, la beauté? énigme, la chose souveraine, la tyrannie du regard... Si la femme n'était que la femme, on serait Turc et idiot ou mort à trente ans, mais elle est encore la beauté, et toute différence d'éducation ou de race tombe devant elle; c'est la beauté qui rétablit l'équilibre entre le maître et l'esclave, entre Alexandre et l'Asie.

Les deux amis entamèrent une longue discussion sur cette question de la beauté. Ce fut Shelley qui parla le plus longuement, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il s'endormit au milieu de son discours. Il dormait depuis un quart d'heure, que Byron avait l'air de l'écouter.

A quelque temps de là, Byron connut la comtesse Guiccioli. Or, un soir qu'elle rêvait et que Byron regardait l'horizon :

— A quoi songez-vous? lui dit-elle.

— A l'auberge de l'*Aquila Nera*.

La comtesse me le redit le lendemain, ajouta Giovani, et me demanda si je connaissais l'auberge de l'*Aquila Nera*.

— J'y ai dîné quelquefois.

— Qu'a-t-elle donc de particulier?

— Que le souper n'y coûte qu'un paolo.

— Il n'y a rien de plus?

— Absolument rien.

— Giovani, vous mentez.

Je m'inclinai respectueusement.

Giovani avait achevé son récit.

— Encore un mot, messer Giovani. Avez-vous connu Térésine?

— Je la tutoyais. C'était une jolie mauricaude couleur de basane; j'étais quelque peu son cousin et il n'a tenu qu'à moi d'être son muletier.

— Son mari?

— A peu près.

— Enfin Térésine a épousé le rival de Sa Seigneurie?

— Elle n'en eut pas besoin. Le muletier disparut un jour; on ne sait pas ce qu'il est devenu : on le croit au bagne.

— Et Térésine?

— Elle a épousé un barbier; aujourd'hui elle gouverne la chrétienté.

Et mettant le doigt sur ses lèvres :

— Ne répétez jamais le mot qui vient de m'échapper! on pourrait me faire un mauvais parti.

CHAPITRE XVIII

UN COUVENT ITALIEN.

Élisée n'avait encore vu de moines qu'en effigie ; il désirait en voir en nature. Un homme qui fait vœu de n'être pas un homme lui paraissait un objet de curiosité.

Il y a, dans le voisinage de Pise, un couvent assez agréablement posté sur le talus de la montagne ; on en a fait un lieu de promenade, et on y va de Pise en partie de plaisir.

Or un soir qu'Élisée avait suffisamment de soleil devant lui, autant du moins que de route à parcourir, il alla faire visite à saint Bruno, à travers le plus beau vignoble, qui produit en revanche le vin le plus détestable de la Toscane.

Il arrivait, à la nuit tombante, devant une immense bâtisse qui porte au milieu d'une frise cette

inscription gravée en lettres d'or sur une plaque de marbre : *qui recipit hospitem recipit Christum.* Il en conclut que saint Bruno donnait à boire, à manger et même à coucher, quand on lui en faisait la demande : il sonna au guichet.

Le frère Forestierajo vint lui ouvrir ; on l'appelait frère Gaspard. C'était un petit homme sémillant, qui parlait toutes les langues et qui portait du coton dans ses oreilles. Il avait fait ses humanités à l'université de Pise, et il avait sans cesse les vers de Virgile, et même d'Horace, à la disposition de sa mémoire.

Élisée avait à peine franchi la grille du couvent, qu'il fut assailli et comme enveloppé d'une odeur exquise.

— Est-ce qu'une divinité païenne, dit-il au frère Gaspard, vient de passer par ici ? L'ambroisie de sa robe flotte dans l'atmosphère.

— *Liquidum ambrosiæ diffundit odorem*, répliqua le frère Gaspard. Mais, rassurez-vous, ce n'est pas Vénus qui répand cette odeur, c'est notre officine de parfumerie.

Il ouvrit une porte et il poussa Élisée dans une pièce garnie d'étagères et meublée de deux tables en marbre de Carrare. A la première table, un moine dartreux pilait dans un mortier de la pâte d'amandes. A la seconde table, un autre frate, décoré d'un ta-

blier de cuisine, bouchait pieusement des flacons et collait des étiquettes.

— Notre maison, dit le frère Gaspard, fabrique la meilleure eau de lavande.

— Vous devez, en ce cas, en vendre beaucoup?

— Nous ne la vendons pas : notre règle nous défend le commerce.

— Vous la donnez?

— Gratuitement.

— Alors, permettez-moi d'emporter un de ces flacons en souvenir de votre hospitalité.

— Pardon, *signor Francese*, nous donnons l'eau, mais nous vendons le verre.

— Combien?

— Cinq francs la pièce.

— Pourriez-vous me montrer la chapelle? répliqua Élisée.

Le frère Gaspard conduisit d'abord son hôte à la sacristie ; il tenait à lui exhiber une dent molaire de saint Bruno enchâssée dans un reliquaire d'argent; il avait entamé une histoire à perte de vue pour démontrer l'authenticité de la relique, quand Élisée l'interrompant au milieu de son récit :

— Mon révérend père, vous allez peut-être me trouver profane ; mais je tombe d'inanition.

— Ce n'est pas encore l'heure du souper ; allons faire en attendant un tour de jardin.

Le moine ouvrit la porte d'une espèce de potager orné de bosquets de lauriers et de treilles en berceaux.

En passant derrière une tonnelle, Élisée entendit des éclats de rire aussi nourris que des feux de peloton. C'étaient dix à douze moines, assis devant une fiasque, qui jouaient au loto; celui qui mettait la main au sac semblait le plus jovial de la bande; il assaisonnait chaque numéro sortant d'un ragoût de sa façon et les éclats de rire redoublaient d'intensité.

— Il paraît, dit Élisée à son conducteur, que le couvent n'engendre pas la mélancolie.

— La Sainte Mère de Dieu, répondit-il, veut bien permettre à ses enfants une innocente gaieté pour adoucir la voie du salut.

A quelques pas plus loin, le visiteur rencontra un moine absorbé dans une profonde méditation, ses deux mains dans ses manches et le front sur sa poitrine. En entendant crier le sable de l'allée devant lui, il releva brusquement la tête et regardant Élisée d'un air effaré :

— Va-t'en ! lui dit-il en le repoussant du geste, tu as beau te déguiser, tu étais autrefois une femme, tu es aujourd'hui un homme, mais tu es toujours Angiolina, et homme ou femme, toujours le démon.

Il releva le chapelet pendu à sa ceinture et il marmota un *Oremus*.

Le père Gaspard passa l'index sur son front pour indiquer que le pauvre moine avait le cerveau dérangé. Il ramena Élisée au couvent et le conduisit à la cellule des étrangers.

— Attendez une minute, lui dit-il en refermant sur son hôte la porte au verrou.

Un instant après, Élisée entendit un pas dans le corridor, il crut que le Forestierajo lui apportait son souper; il n'apportait qu'une lampe et un volume. Il mit la lampe sur la table et plaça le volume à côté.

— Voilà, dit-il, pour vous aider à prendre patience.

Le volume contenait une vie de saint Bernard en latin.

— Pardon, père Gaspard, je vais peut-être dire une chose déplacée, mais je n'aime pas les saints barbus.

— Pourquoi, mon enfant?

— Ils ont l'air grognon, et de plus je ne voudrais pas causer avec eux en latin.

— Vous ne l'avez pas appris?

— C'est pour l'avoir appris, au contraire, que je le déteste, j'aimerais mieux une sainte pour me tenir compagnie. Il me semble qu'à nous deux nous pourrions nous entendre pour peu qu'elle parlât français et qu'elle voulût le comprendre.

Le père Gaspard sortit, et un instant après il rapportait une sainte sous la manche de son capuchon.

Élisée l'entreprit dès la première page avec la ferme intention de la suivre jusqu'à la dernière.

Il y avait autrefois en Hongrie un roi et une reine; le roi se nommait André et la reine Gertrude. La reine n'avait rien à refuser au roi, elle lui donna une fille; le roi l'appela Elisabeth. On n'a une fille que pour la marier. Le bonhomme André la fiança au fils du landgrave de Thuringe.

L'entente conjugale entre les deux époux ne fut jamais troublée : le mari couchait dans le lit, la femme sous le lit, et tous les deux faisaient à qui mieux mieux leur salut, à trois épaisseurs de matelas. Quand le mari essayait de la rappeler à une notion plus exacte du mariage... — Non, non, répondait-elle à la cantonade, je veux que ma chair soit domptée.

Elle la dompta si bien qu'elle coucha un jour un lépreux dans son lit, et qu'elle déposa tendrement un baiser sur le pus des ulcères. L'opération lui avait donné des nausées : — Ah! vilain sac, dit-elle, cela te dégoûte!...

Et elle but l'eau du lavage.

Elle avait vaincu le vilain sac, il lui restait à vaincre sa volonté; elle la remit aux mains de son confesseur. Le confesseur usa largement de la permission de vouloir pour deux, pour lui et pour sa pénitente; il la faisait aller, venir, tourner, pour la dresser à la béatitude incomparable de la passivité. Quand la

sainte ne comprenait pas ou n'obéissait qu'à moitié, il la fouettait jusqu'au sang ou il la rouait de coups de bâton.

Elisabeth avait mâté son corps, elle avait supprimé sa volonté, mais elle aimait encore ses enfants; c'était une dernière faiblesse de la chair, comme on dit en pays de mysticisme. Elle abandonna d'abord les trois premiers; elle voulait garder le dernier qu'elle portait à la mamelle; mais son nourrisson la détournait de la prière : elle en fit encore le sacrifice au Seigneur...

Élisée jeta le livre, de colère, à l'autre bout de la cellule.

Enfin, après une heure d'attente, un frère lai lui apporta une omelette sur une assiette d'étain et une fiasque de vin bouchée d'une couche d'huile qu'il fallait préalablement pomper avec un paquet d'étoupe. Bien que l'omelette eût un goût de graillon, et que le vin eût le droit de passer pour un acte de pénitence, Élisée fit largement honneur au souper. Il essaya ensuite de dormir, mais il n'eut pas plus tôt fermé l'œil, qu'il eut un cauchemar.

Il rêvait qu'il avait commis un crime abominable dont tous les pores de son corps étaient complices; il lui semblait que sur tous les points incriminés une multitude d'inquisiteurs se livraient sur sa personne à une multitude d'interrogatoires. Ils avaient même recours aux procédés les plus répréhensibles de la

torture. Bien qu'ils ne fussent pas plus gros qu'une tête d'épingle, ils enfonçaient d'effroyables vilebrequins dans la chair du patient.

Élisée sauta de son lit au premier rayon du jour et redescendit au plus vite de l'escalier, il avait la poitrine mouchetée de piqûres.

— Comment avez-vous passé la nuit? lui demanda le frère Gaspard.

— Il y avait trop d'Italiennes dans le lit, répliqua Élisée.

— Comment, d'Italiennes?

— Oui, et si encore elles avaient été de la petite espèce, mais elles étaient de la grosse, et celles-là je les ai en horreur; combien vous dois-je, frère Gaspard?

— Ce que vous voudrez.

— C'est un peu cher pour moi, mais enfin, il faut bien savoir payer une insomnie.

Il tira de sa poche un écu.

Le frère Gaspard le soupesa dans la paume de sa main, et le regardant d'un air de compassion :

— Que restera-t-il pour la réparation de la sacristie?

— Je l'avais oublié, dit le voyageur.

Et il donna au frère un second écu.

— Vous êtes jeune, reprit le *forestierajo*, vous devez connaître quelque dame, vous prendrez bien aussi un flacon d'eau de lavande.

— Je craindrais, répondit gravement Élisée, de com-

promettre mon salut; mais, dites-moi, mon révérend père, si je ne craignais d'être indiscret, je voudrais pouvoir vous faire une question.

— Faites-la, mon enfant, et faites-la bonne, si vous voulez une réponse assortie.

— Pourquoi séparez-vous les hommes des femmes, dans vos couvents ?

— Vous voulez sans doute plaisanter?

— Je parle sérieusement.

— Mais, parce que nous avons fait vœu de chasteté.

— Je le sais; mais, ce n'est pas la question; c'est précisément parce que vous avez fait vœu de chasteté, qu'hommes et femmes on eût dû vous caserner dans le même cloître. Chartreux et carmélites, vous vivriez ensemble, vous mangeriez, vous boiriez, vous prieriez, vous chanteriez en commun, vous veilleriez au même feu et à la même chandelle, et si après cela vous gardiez votre vœu de part et d'autre, alleluia! Gloire à vous, vous seriez tous des saints et des saintes volontaires. Il n'y aurait pas dans le paradis assez de battements d'ailes d'anges et d'archanges, pour célébrer la victoire de votre continence; mais, du moment que vous mettez entre vous et une guimpe, ou autrement dit la concupiscence, un mur ou une grille, ce n'est plus vous qui gardez votre vœu de chasteté, c'est la pierre et le fer qui le gardent pour vous; où est le mérite, dès lors? Le cloître n'est plus que la maison

de force de votre âme; vous ne péchez pas parce que vous ne pouvez pas pécher.

Le frère Gaspard sourit d'un air malin qui semblait dire : Qu'en savez-vous? et posant affectueusement la main sur l'épaule d'Élisée :

— Mon enfant, lui dit-il, avez-vous jamais récité l'Oraison dominicale?

— Quelquefois peut-être...

— Eh bien, si vous l'avez récitée, vous devez vous rappeler ce passage : *ne nos inducas in tentationem.*

Là-dessus, le frère salua Élisée et le voyageur reprit la route de Florence. Il longeait la clôture du couvent, lorsqu'il vit surgir au-dessus du mur la tête du moine possédé.

— Attends-moi, Angiolina, lui cria-t-il, je t'aime toujours, je veux t'accompagner.

Le malheureux devait avoir eu quelque chagrin avec une jeune fille qu'il avait séduite et qui à son tour l'avait trompé.

CHAPITRE XIX

LE PHILOSOPHE MARCUS.

La route de Pise à Florence est une promenade dans un verger; la vigne n'y rampe pas comme dans le midi de la France; elle court en guirlandes d'un arbre à l'autre. Le vigneron tient moins à la qualité du vin qu'à la décoration du paysage. Il n'y a pas dans le val d'Arno un village qui ne soit une idylle en action. La jeune fille, assise sur le pas de sa porte, tresse un chapeau de paille, tout en riant avec sa voisine ou avec son amoureux; elle ne croirait pas aimer si elle ne riait pas; l'amour, pour elle, est un éclat de rire.

Élisée entra un dimanche de septembre à Florence, sur le coup de l'Angelus. Au moment où il traversait la place de la Trinité, une bouquetière de quinze à seize ans accourut à sa rencontre, le chapeau sur l'o-

reille, son ruban flottant à la brise de la montagne.

— *La benevenuta*, dit-elle.

Elle offrit un bouquet au nouveau venu.

Élisée lui donna un paolo.

— C'est trop pour un bouquet, reprit-elle en baissant les yeux.

— Le surplus sera pour la gentillesse de la marchande.

Elle releva la tête d'un air mutin :

— Alors, ce n'est pas assez, dit-elle.

Élisée tira de sa poche un autre paolo.

Elle recula de trois pas, en faisant le geste d'une personne offensée. Un chanteur passait en ce moment au milieu de la place, sa guitare sur l'épaule.

— Francesco, lui dit-elle, paye pour ce forestiere qui ne connaît pas la monnaie courante de Florence.

Francesco embrassa la bouquetière.

Élisée n'avait pas compris, et quand il voulut réparer son erreur :

— Il est trop tard, la dette est payée, lui dit-elle.

Et pirouettant sur elle-même, elle lança au ciel la roulade d'une barcarolle.

Élisée alla déposer son sac à l'osterie de la signora Zitta, *via d'Elle Columbe;* on entrait à l'auberge par la salle à manger ouverte sur la rue, sans autre intermédiaire qu'une porte vitrée. C'était une longue cave voûtée peinte à fresque et meublée d'une double

rangée de barriques. Les lapins broutaient sous la table, pendant qu'au-dessus de leur tête on mangeait leur père ou leur mère en gibelotte.

Il y avait alors à l'osterie de la signora Zitta, un philosophe ambulant appelé Marcus; il était Bornier, de son nom, et Suisse de Neufchâtel. C'était bien le cerveau le plus encombré qui ait jamais existé. Il avait appris à la file l'hébreu, le sanscrit, le cophte, le syriaque, l'archéologie, la musique, la peinture et, finalement, l'anatomie comparée; de tout ce bric-à-brac intellectuel, tant bien que mal emmagasiné dans sa mémoire, il avait tiré un traité d'esthétique, qu'il portait manuscrit dans sa valise.

Il avait découvert les treize lois du beau, pas une de plus pas une de moins, car il paraît que c'est le chiffre que le beau a définitivement adopté. Il ne riait pas, mais il savait pourquoi le comique fait rire, il ne pleurait pas, mais il eût pu dire, à point nommé, pourquoi le tragique fait pleurer. Il connaissait et il pouvait démontrer, à l'épaisseur d'un cheveu près, la distance de l'idéal au réel. Il eût pu expliquer couramment, pour peu qu'on l'en eût prié, la marche de l'humanité à travers l'histoire ; et sur ce sujet, il affirmait être mieux renseigné que la Providence qui avait trop à faire, selon lui, pour avoir le temps d'étudier.

C'était un homme intraitable sur le moindre point de ce qu'il appelait sa doctrine. Toujours debout sur

son piédestal, il avait tellement le sentiment de son infaillibilité, que lorsqu'il avait dit une sottise, il cherchait autour de lui la personne qui avait parlé. Un jour, sur le pavé de Florence, le pied lui glissa, il fit une chute assez maladroite.

— Vous êtes-vous blessé? dit-il à son compagnon.

Il paraissait goûter la compagnie d'Élisée, parce qu'Élisée le laissait disserter. Élisée, de son côté, aimait à causer avec Marcus; cet esprit à tout rompre le sollicitait à penser. Ils passaient la journée à s'égorger amicalement. Ils avaient tellement contracté l'habitude de ne jamais s'accorder sur aucune question, qu'ils ne se quittaient plus d'une minute; ils visitèrent ensemble tous les recoins de Florence. Marcus connaissait l'art à fond; il en parlait en homme qui dit et non qui répète. Il avait travaillé quelque temps dans l'atelier de Léopold Robert.

— C'est le peintre démocrate, disait-il un jour à Élisée.

— Je n'en comprends pas la raison.

— Vous ne pouvez en effet la comprendre, il faut pour cela l'avoir connu. On a cru généralement que Léopold Robert ne cherchait qu'à reproduire ces types de beauté que l'Italie a conservés comme les derniers survivants de l'antiquité; ce fut là sans doute une de ses pensées, mais ce ne fut pas sa pensée tout entière. Homme du peuple, il voulut avant tout

relever la dignité du peuple sous la livrée du travail. Il voulut poétiser la grande famille de la plèbe, et pour cela convoquer autour d'elle toutes les fêtes de la nature. Il mit sur le front de ses frères d'origine un tel reflet de grandeur qu'il eût ennobli même la tête d'une princesse.

— Il me semble que le costume ne tient que la dernière place en peinture et qu'un peintre qui ne serait qu'un fripier...

Marcus posa la main sur l'épaule d'Élisée :

— Le costume au contraire tient la place d'honneur dans la peinture. C'est pourquoi la Grèce n'a jamais fait de tableau passable.

— Oui, répondit Élisée et, pour vous punir de votre témérité, j'avais envie de faire signe à Timanthe et le prier de vous apporter le Sacrifice d'Iphigénie.

— Et moi je souris à mon tour de votre témérité. Non, l'antiquité n'a pas compris la peinture et l'eût-elle comprise, qu'elle l'eût mise en pénitence derrière la porte de la sculpture. L'art dépend de la religion régnante ; l'Olympe ne méritait que des statues. Vous souriez encore ; écoutez et si vous trouvez ensuite quelque chose à répondre vous répondrez : qu'est-ce que le paganisme ? C'est Dieu et l'état morcelé. Chaque dieu fait bande à part ; il diffère autant de son confrère qu'une déesse de sa voisine. Chacun

pour soi, chacune pour soi ou à mieux dire pour deux, car la divinité avait en ce temps-là le mérite de mépriser le célibat. Donc Jupiter à Olympe, Minerve à Athènes, Diane à Sparte, Vénus à Corynthe. Corynthe était trop bien partagée, elle en mourut de dévotion.

Ainsi Dieu isolé, Dieu varié, plus que varié, mâle et femelle, comme dans toute zoologie bien réglée, y a-t-il rien de plus favorable à la statue, qui demande à la fois à être seule et différente de sa voisine pour éviter la monotonie? La sculpture a été l'art divin en Grèce.

— Et a été divine à son tour, interrompit Élisée.

— Me prenez-vous pour un mécréant? répliqua Marcus. Oui, divine, vous avez raison. A genoux! voici Phidias, il est plus Dieu que les dieux de l'Olympe. L'Olympe est mort, la chose est fâcheuse, bien qu'il l'ait un peu mérité; quand il venait sur la terre, il ne cachait pas assez que Dieu en ce temps-là n'était que le singe de l'homme, et il traitait un peu trop souvent une mortelle comme si elle eût été déesse. Donc la Grèce a fait de la sculpture pour plaire au genre de divinité qu'elle avait choisi. Le marbre sculpté était l'art type; la peinture n'en fut que le reflet. Qu'était alors un tableau? un bas-relief en couleur.

Mais le monde change de religion, ce qui prouve

que l'ancienne n'est pas toujours la meilleure, et au lieu d'une divinité diffuse à plusieurs têtes, voici un Dieu nouveau qui naît non pas au ciel, le ciel l'aurait amoindri, dans le cas particulier, mais sur la terre pour montrer sa suprême grandeur par son extrême humilité ; il vit parmi les mortels, de la même vie qu'eux, habillé comme eux ; il mange à leur table, il boit à leur cruche, dût-elle être la cruche cassée de la Cananéenne ; il a, en un mot, une biographie terrestre où la foule jouait aussi bien son rôle que le principal personnage. La sculpture n'avait rien à voir là-dedans. Si donc le christianisme voulait avoir un art il n'avait qu'à prendre le pinceau.

C'est ce qu'il fit, mal d'abord, mieux ensuite. La peinture seule pouvait traduire convenablement la légende à la fois complexe et dramatique de l'Évangile. Il faut le nu à la sculpture, car si elle n'avait pas cela qu'aurait-elle? Mais le nu est l'alphabet de l'homme et au fond un sot personnage. Ce n'est pas à une école de natation qu'on peut prendre une haute idée de l'humanité : l'homme, c'est l'habit ; la femme, c'est la toilette. Dépouillez-la, vous n'avez plus sous les yeux que l'équivalent d'un faisan déplumé. C'est grâce à la plume, que l'espèce humaine porte sur elle tous les rayons du prisme et rivalise de splendeur avec le colibri.

La peinture seule en outre peut mettre une âme

sur un masque et lui donner l'expression voulue; seule encore elle peut prendre possession de l'espace et agrandir la scène de l'action dont elle peut grouper à volonté ou disperser les personnages et représenter plusieurs épisodes à la fois, comme dans la Transfiguration de Raphaël et la Femme adultère du Poussin. Voilà pourquoi la peinture devait être l'expression suprême de l'art catholique comme la sculpture de l'art païen, et si vous en doutez encore, allons au Musée, je me charge d'achever sur place la démonstration. Qu'avez-vous à dire?

— Rien, répliqua Élisée, j'ai seulement à écrire.

— Écrire quoi? votre réponse?

— Non, mais pendant que vous parliez, Florence sortait de sa tombe et son fantôme flottait devant mon esprit.

— C'est-à-dire que vous dormiez.

— Je rêvais; et comme dans ce monde il n'y a rien de plus précieux que le rêve, je vais le recueillir tout bouillant sur mon journal.

CHAPITRE XX

LE JOURNAL.

15 septembre.

Si jamais l'histoire a ressemblé à un paradoxe, c'est bien l'histoire de Florence.

Voilà une ville qui forme à elle seule une république ; elle compte à peine une population de soixante mille âmes, elle possède tout au plus une banlieue ; sa frontière expire à Prato et à Pistoie. De quelque côté qu'elle regarde, elle trouve partout un cercle de fer, qui l'enveloppe comme pour l'étouffer : ici Pise, ailleurs Sienne, au couchant Lucques, au nord Milan. C'est une république cernée en quelque sorte qui doit faire sans cesse face à l'ennemi.

L'état de l'Italie, d'ailleurs, est partout autour d'elle un état de guerre ou plutôt de fermentation. L'Italie au moyen âge est une véritable opération d'alchimie ;

il y a là du Sarrazin et du moine, du pape et de l'empereur, du Souabe et de l'Angevin ; tout cela bout, cuit comme dans le chaudron d'une sorcière, sans que personne au monde puisse entrevoir quel sera le résultat de la cuisson ; sera-ce le pape, sera-ce l'empereur ? sera-ce le Christ ? sera-ce l'antechrist ? L'antechrist, sous la forme de Frédéric II, trouvait que le baptême n'était pas exclusif du sérail, et il cherchait à concilier l'Évangile et le Coran dans un baiser d'amour.

L'Italie en un mot, sceptique et monacale, batailleuse et voluptueuse, cruelle et sensuelle, semble personnifiée à cette époque, dans la Scaletta, la femme d'Alamo, la juive convertie, la courtisane guerrière qui courait la Calabre à côté de son mari, tantôt sous un corselet de fer, tantôt sous un frac de franciscain ; Cléopâtre barbare et languissante qui mariait en elle la nonchalance du harem à la brutalité du moyen-âge, et qui passa comme la dernière apparition de l'Orient pour aller mourir au fond d'un cachot.

Florence, placée sur le passage de toutes les compétitions, de toutes les invasions du Nord et du Midi, avait continuellement à prendre parti, selon l'heure ou sa convenance, pour la maison de Souabe ou la maison d'Anjou, pour le pape ou pour l'empereur : elle eut ainsi tour à tour deux politiques représentées

chacune par un parti, la politique papaline par le parti Guelfe, et la politique impériale par le parti Gibelin.

On entendait sans cesse tinter sur la place du Palazzo Vecchio l'appel aux armes de la *Martinella*. C'était une déclaration de guerre, sous forme de cloche, qui sonnait pendant un mois le chant du départ ; le jour de l'entrée en campagne, on mettait la *Martinella* sur un char attelé de deux bœufs couverts d'un drap écarlate. Ce char portait le gonfalon de la République, rouge et blanc, et, en quelque sorte, l'âme de la patrie.

La guerre civile était alors à peu près l'unique Constitution de Florence. De nos jours, on se compte, la majorité gouverne. A Florence, on se battait, et le vainqueur prenait le pouvoir. Mais il était entendu que le vaincu avait le droit de le reprendre par le même procédé constitutionnel. Guelfe ou Gibelin, blanc ou noir, gras ou maigre, Frescolbadi contre Uberti, Fifanti contre Brunelleschi, Tornaquinci contre Capasacchi, descendaient dans la rue la dague au poing. Pour se reconnaître dans la mêlée, le Guelfe portait le chapeau à droite, le Gibelin à gauche, de peur que le coup ne se trompât d'adresse et qu'on ne tuât un ami pour un ennemi. La chose faite, on ramassait les morts, on se lavait les mains, et le parti resté maître du pavé proscrivait consciencieuse-

ment ses adversaires, confisquait leurs biens ou démolissait leurs maisons.

Le lendemain les huit cents métiers de la ville recommençaient à battre, à filer la soie ou la laine, les orfèvres ciselaient les bijoux les plus recherchés de la chrétienté, les sculpteurs coulaient leurs figurines de bronze, les vingt-et-un corps d'états, en un mot, retournaient à leur travail ; les banques rouvraient leurs guichets et prêtaient de l'argent à tous les rois de la terre, et surtout aux rois de France, toujours les plus gueux de la chrétienté.

La guerre civile semblait développer plutôt que gêner son commerce. La république cependant n'est pas faite pour un petit État ; on y vit trop porte à porte ; quand on a quelque chose sur le cœur et qu'on n'a que la rue à traverser pour venger son offense, il est difficile de résister à la tentation. Voulez-vous que les bêtes féroces se dévorent, mettez-les dans la même cage ; plus on restreint une république, plus on la livre aux égorgements. Une ville ne lui suffit pas, il lui faut une nation et plus une nation est grande, plus la république y est en sûreté. Venise, a-t-on dit, dément cette doctrine, mais Venise a eu deux hommes d'État incomparables pour la sauver de l'anarchie : le carnaval et le Pont des Soupirs.

Florence ne faisait pas seulement le drap ou le change entre deux coups de tocsin, elle faisait encore

autre chose ; elle faisait d'abord la langue italienne. Une langue qui n'a pas produit de chef-d'œuvre n'est qu'un patois ; elle faisait le poème de la Divine Comédie et le long profil de Dante vint à surgir entre Homère et Virgile ; à peu de temps de là, Boccace écrivait, à l'ombre des pins du Val d'Arno, le Décameron, une scène de galanterie à plusieurs temps entre deux cadavres de pestiférés ; Brunelleschi jetait dans le ciel, de sa main de Titan, le dôme de Sainte-Marie. Ghiberti coulait la Bible en bronze sur les portes du baptistère et enfin Giotto créait la peinture.

Peinture d'abord dévote pour ne pas dire béate, elle ne représente à l'origine que des sujets religieux et le plus souvent à la détrempe, comme pour fixer le dogme immuable sur un mur immobile. Ascétique d'inspiration, maigre de forme, elle semble avoir honte du corps de l'homme, elle l'emmaillotte de si près qu'il ne reste plus qu'une momie ; mais attendons encore un siècle : il y a dans la via Ghibelina quelqu'un qui saura bien élargir l'homme et en réhabiliter l'anatomie.

Voilà ce qu'a fait Florence à elle seule, au milieu de tous les soubresauts de l'anarchie et de tous les changements à vue de gouvernements appelés tantôt les Anciens, tantôt les Bons Hommes, tantôt les Prieurs. C'est qu'il y avait un mot écrit sur la façade du Palazzo Vecchio : *Libertas !* Liberté troublée, liberté

sanglante, n'importe ; le pouvoir n'y était pas héréditaire ni dictatorial, si ce n'est par intermittence. C'est que la nation n'appartenait à aucune famille par droit de primogéniture ; c'est qu'elle s'appartenait à elle-même ; c'est que la liberté verse dans l'homme la force de l'infini ; c'est que l'homme libre est un homme autant de fois multiplié par lui-même qu'il trouve d'occasions d'exercer sa liberté. Aussi la liberté a-t-elle eu la puissance de faire d'une ville une nation.

Mais un jour la liberté vient à tomber ; Florence tombe avec elle, et le génie funèbre de Michel-Ange ensevelit la patrie dans le tombeau même des Médicis. Il a été le dernier Florentin avec Savonarole ; et, à cette heure, je le vois de l'œil de la pensée à travers le voile de quatre siècles. Il est assis dans son atelier de la via Ghibelina ; sa lampe jette à peine une lueur mourante sur une page de la Divine Comédie, et voilà que cet homme plus dur que le marbre ou que le cuivre tombe tout à coup à genoux. Minuit vient de sonner au campanile ; il prie, il sanglote, il frappe son front sur la dalle, il traîne sa barbe dans la poussière ; la foudre gronde sourdement au-dessus des cyprès du Monte Miniato ; il a entendu passer dans le vent d'orage une voix qui criait :

— Florence est morte ! un marchand drapier l'a tuée !

Et, en effet, un Médicis enrichi dans le commerce

des laines eut le talent de débaucher la République, et, à partir de ce moment, elle ne fut plus qu'une fille de joie passée de la main à la main d'un Médicis à l'autre, fût-il un bâtard ; le tocsin ne sonna plus au beffroi, on ne se battit plus dans la rue, on s'y embrassa, on s'y amusa ; la troisième capitale de la civilisation, après Athènes et après Rome, ne sera plus désormais que le chef-lieu agréable d'un grand-duché. L'académie de la Crusca y discutera gravement une année entière sur le mérite d'un sonnet.

Aujourd'hui Florence est une auberge à côté d'un musée : peu de commerce, moins d'industrie. Le peuple n'en porte pas moins légèrement le poids de son histoire. La splendeur de son soleil le dédommage de sa grandeur passée ; il mange et il boit en plein vent ; une marmite bout toujours pour lui à quelque coin de rue. Il achète une poignée de ceps frits à l'huile, il va ensuite sonner à la porte du palais voisin, il y demande une fiasque de vin de Montepulciano. Tout palais à Florence est un cabaret. Il n'y a pas un grand seigneur qui ne vende lui-même son vin au détail. Quand le ventre est content, il dit à la tête : chante ! à en croire un proverbe arabe. Nulle part on ne chante autant qu'à Florence. La moitié de la nuit est une sérénade.

CHAPITRE XXI

LÉOPOLD ROBERT.

Élisée et Marcus revenaient, une après-midi, des Cascines par l'allée de chênes-verts qui borde l'Arno. La promenade, à cette heure, est à peu près déserte et, ce jour-là, elle l'eût été complétement si une dame assise, sur un pliant, au bord de la rivière, n'avait eu la fantaisie de peindre Florence à l'aquarelle. Un valet de pied lui tenait sur la tête un parasol et, à deux pas de là, un équipage stationnait à l'ombre d'un pin d'Alep.

Marcus jeta en passant un coup d'œil à l'aquarelliste et prenant aussitôt le bras d'Élisée :

— Marchons, lui dit-il.

— Vous connaissez cette dame ?

— Plût à Dieu que Léopold Robert ne l'eût jamais connue, il vivrait encore !

— Cette femme l'a tué?...

— Oui; il avait transporté son atelier de Rome à Florence pour y achever un tableau qui n'était pas, entre nous, le meilleur de son répertoire; le peintre n'était à cette époque qu'un Suisse encore fruste et à peine dégrossi par la femme d'un brigand de Sonnino. Il l'avait connue dans le temps qu'elle y exerçait la profession de modèle, en attendant le retour de son mari condamné aux travaux forcés à perpétuité. Elle aimait toujours son galérien, et elle le recommandait chaque soir à la madone.

— Ah! si la madone le connaissait comme moi! disait-elle souvent.

Elle n'avait accepté le peintre qu'à titre d'intérimaire. On avait exagéré, disait-elle, le nombre des assassinats de son mari : on l'accusait d'en avoir commis onze, quand il n'en avait commis que six, et encore, sur les six, il y avait un moine, un Anglais, trois gendarmes. Il n'en restait qu'un en réalité et encore ce dernier ne valait pas le coup de fusil. C'était un espion. Elle ne doutait pas que le saint-père ne fît grâce au condamné, plus malheureux encore que coupable, disait-elle en soupirant.

Cette veuve provisoire portait le nom de guerre de Grazia; il paraît qu'elle le méritait de tout point, en toilette comme en déshabillé. Léopold Robert en avait fait sa Fornarina en titre pour l'avoir toujours sous la

main quand il peignait un tableau. Il n'y a guère de composition de lui où elle ne figure, tantôt en sainte, tantôt en femme de brigand.

Or, un jour qu'il rêvait à Florence devant sa toile, une jeune personne, escortée d'une demoiselle de compagnie, entra dans son atelier. Elle salua le peintre avec cette courtoisie princière qui ressemble autant à une protection qu'à une politesse ; elle regarda longuement le tableau ; elle penchait la tête à droite, elle la penchait à gauche, en faisant une lorgnette de sa main roulée en cornet, sans trahir d'ailleurs aucune impression, et, détachant de sa ceinture une fleur de laurier rose, elle la posa sur le chevalet :

— Monsieur, dit-elle à Léopold Robert, vous êtes le peintre de l'Italie : vous avez su ennoblir ses haillons.

Léopold, pris en traître par ce compliment à brûle-pourpoint, lui fit un profond salut.

Elle était partie depuis un instant, qu'il cherchait une réponse ; cette demoiselle lui avait paru prétentieuse et son compliment déplacé.

Il donna la fleur de laurier à la femme du brigand, et il continua de gâter son tableau en voulant le perfectionner.

Huit jours après, il donnait des leçons de dessin à la demoiselle qui lui avait déplu. Elle les avait demandées avec tant de grâce qu'il n'avait pu les refuser.

— Il est entendu, lui dit-elle, que vous aussi, vous êtes un prince ; votre palette est un blason : donc, entre nous pas d'étiquette. Pour éviter le gros mot, vous m'appellerez Charlotte ; le petit nom est le signe de l'intimité ; vous me le promettez, n'est-ce pas ? Donnez-moi votre main, pour étrenner dès aujourd'hui notre amitié.

Léopold Robert lui tendit la main avec la gaucherie d'un paysan du canton de Neufchâtel.

— Maintenant, reprit-elle, c'est plus qu'une promesse, c'est un engagement.

Léopold Robert voulut balbutier une protestation de modestie.

— Il est trop tard ; le contrat est signé.

Elle l'invita le jour même à dîner, et, après le café :

— Aimez-vous la musique ? lui demande-t-elle.

— Beaucoup.

— Beaucoup n'est pas assez ; c'est déjà quelque chose, mais laquelle ? la musique allemande ou la musique italienne ?

— La musique allemande.

— Nous nous étions donné le mot d'avance. Quel est votre morceau favori ?

— Le *Requiem* de Mozart.

— Il est bien lugubre ; n'importe, je vais vous le jouer.

Pendant qu'elle jouait, Léopold Robert osa la re-

garder attentivement ; il s'aperçut pour la première fois qu'elle était belle, mais de cette beauté intermittente qui tient encore plus de la physionomie que de la figure, et qui a besoin de la mise en train d'une émotion pour avoir tout son mérite.

Quand elle eut fini le *Requiem :*

— Merci, lui dit le peintre d'une voix étranglée. Il prit son chapeau et sortit brusquement ; il avait besoin de pleurer.

En rentrant le soir à son hôtel, il trouva la Grazia laide, et, quand elle voulut l'embrasser, il la repoussa froidement. Le lendemain, il la renvoyait à Rome. La Grazia avait trop de fierté pour réclamer contre une brutalité ; à partir de ce moment elle méprisa Léopold Robert :

— Cet homme n'a pas assassiné, dit-elle, il ne sait pas aimer.

Et cependant Léopold Robert aimait, et il ne s'en doutait pas ; seulement, son esprit nageait dans l'azur ; la nature prit à ses yeux une teinte azurée. Sous le coup de cette vision, il peignit la fête de la *Madone*.

Tout est bleu dans ce tableau, même la verdure, mais d'un bleu gris et tendre, voilé comme un soupir ; l'âme du peintre est en fleurs et il verse les fleurs à pleines mains ; il y en a partout, sur les fronts, aux roues du char, jusque sur le joug des bœufs. Cette pieuse Bacchanale de la Vierge n'est, d'un bout à

l'autre, qu'une explosion de gaieté. Vive Marie! vive la jeunesse! vive l'amour! Et on chante, et on rit, et on danse au son de la crécelle, de la guitare et du tambourin. Seule, au milieu de ce tumulte de bonheur, une jeune fille assise au milieu du char, sérieuse et recueillie en elle-même, semble chercher de l'œil un absent dans l'espace.

— Que fait donc cette jeune fille? demanda Charlotte à Léopold Robert.

— Elle rêve.

— Comme moi; et de qui rêve-t-elle?

— De son amant.

— Vous voulez dire de son fiancé; vous lisez donc au fond de mon cœur?

Et tout à coup, avec cette indifférence affectée qui n'est que la précaution oratoire de l'embarras :

— J'ai une nouvelle à vous apprendre.

Léopold Robert eut un pressentiment.

— Dans un mois, je me marie.

Le peintre pâlit : la foudre venait de le frapper.

La princesse continua :

— Vous viendrez signer au contrat; je vous garde la place d'honneur. Adieu et à bientôt.

Elle lui serra la main, et la laissant retomber aussitôt :

— Qu'avez-vous donc, mon ami? Votre main est glacée.

— J'ai froid au cœur, dit-il d'un air sombre.

Le soir même, il partit pour Rome; il alla rejoindre la Grazia.

Il remua en vain la cendre; cette femme lui faisait horreur.

— Essuie ton front, lui dit-il un soir.

— *Cosa?* répondit-elle.

— Regarde-toi à la glace.

La Grazia passa devant son miroir :

— Il n'y a rien.

— J'y vois pourtant quelque chose.

— Quoi donc?

— La tache de sang que ton mari y a laissée.

La Grazia tourna autour d'elle un regard de louve. On eût dit qu'elle cherchait quelqu'un.

— Pardonne-moi, lui dit Robert en pleurant. Et il voulut l'embrasser.

— Non, signor, dit-elle, en le repoussant à son tour.

Elle mit le doigt à son front :

— Il y a là désormais une tache qui ne passera plus; je la montrerai à mon mari, c'est ton sang qui l'effacera.

Léopold Robert voulut retourner en Suisse; il avait besoin de dépayser son cœur. Il avait déjà fait sa malle, quand il reçut une lettre de Charlotte : la grâce y jouait avec l'esprit pour le rappeler à Florence.

Il déchira la lettre avec dépit.

— Jamais je ne la reverrai ; il me faudrait connaître son mari.

Il partit en effet pour la Suisse, mais il passa par Florence. Il ne devait que traverser la ville, il voulait seulement saluer d'un dernier regard la tribune des Offices : c'était là qu'il l'avait accompagnée si souvent ; revoir une allée des Cascines : c'était là qu'il l'avait promenée tant de fois ; le palais enfin où elle demeurait et où il avait entendu le *Requiem* de Mozart. Il passa devant le palais... et il remonta l'escalier.

Charlotte dessinait à côté de son mari, quand un domestique annonça Léopold Robert.

— Serrez la main de votre nouvel ami, lui dit-elle. Vous n'aviez qu'un élève, vous en aurez deux maintenant.

Il y a quelque part, dans deux ou trois cabinets discrets d'amateurs, des lithographies tirées à un petit nombre d'exemplaires et signées de trois initiales : N..., R..., C... Un jour, dans une ville d'Amérique encore à naître et, vingt ans après sa naissance, peuplée de cinq cent mille habitants, on paiera vingt mille dollars une de ces lithographies.

N... dans ce trio de composition tenait la partie du paysage, R... de la figure et C... de la lithographie.

Plus Charlotte était heureuse, plus elle était communicative avec Léopold Robert.

— Le duc de Reichstadt n'a pas longtemps à vivre, lui dit-elle un jour : quand je serai impératrice....

— J'aimerais mieux vous savoir vachère au bord de la Delaware !...

— Dites au moins fermière, reprit Charlotte avec bonté... Donc, quand je serai impératrice, je vous nommerai surintendant des musées impériaux.

— Ce jour-là, répliqua sèchement Léopold Robert, je redeviendrai Suisse et je resterai républicain.

Léopold Robert commençait à voir clair dans sa passion. Il revint à Rome pour changer d'air sa maladie. Qui donc a dit que l'absence guérit l'amour ? elle l'aggrave au contraire. Léopold Robert ne savait peindre que l'état de son âme, et à vrai dire sa peinture n'est que sa biographie à coups de pinceau : il fit alors le tableau des *Moissonneurs*.

Il ne voyait plus bleu cette fois, il voyait rouge ; il avait pleuré du sang. C'est bien encore un char comme dans la fête de la Madone, mais sur ce char, ce n'est plus une jeune fille qui trône, c'est une femme mariée, et, pour plus de clarté, elle tient un enfant dans ses bras. Ce n'est plus le bœuf élégant qui lève la tête sous un joug couvert de fleurs, c'est le buffle qui la baisse et qui pleure sous l'anneau de fer ; un moissonneur a l'air de vouloir danser, il ne danse pas ;

un pifferaro souffle dans sa cornemuse, mais il n'en sort qu'un air de mort ; le soleil brûle, la terre flamboie. La Malaria est là, et une vieille femme, agonisante sur la gerbe à peine coupée, lève les yeux au ciel et lui adresse une dernière prière.

Léopold Robert rêvait encore sur sa toile... lorsque l'éruption volcanique de la révolution de juillet ébranla l'Europe. Elle jette une éclaboussure de lave enflammée en Italie ; l'Italie remue, elle bouillonne ; une insurrection éclate dans la Romagne. Le mari de Charlotte marche à la tête du mouvement... et meurt de la petite rougeole à Forli... ou d'une balle tirée par mégarde. Son frère cadet était à son côté.

La douleur est expansive comme la joie. Autant celle-ci a besoin de sourire, autant l'autre a besoin de pleurer en commun. Charlotte pleurait ; Léopold pleura ; il avait souffert de savoir son amie heureuse ; il souffrit encore de la voir affligée.

La tristesse à deux resserra leur intimité.

La renommée de Léopold Robert avait grandi dans l'intervalle... Il eut l'imprudence de rêver l'impossible ; il ne voyait pas, l'infortuné, qu'il y avait, entre lui et cette veuve, une barrière plus haute que le vol de l'aigle : il y avait Iéna, Austerlitz, le sacre de Notre-Dame, le nom de l'homme enfin qui avait le plus ébranlé l'air autour de lui en frappant à coups redoublés sur la cymbale de l'histoire.

Léopold Robert pénétra dans le cœur de Charlotte assez avant pour y rencontrer la tendresse, pas assez pour y trouver le sacrifice.

La fille du roi Joseph, la sœur de Zénaïde, la veuve de Charles Napoléon, ce premier fils, authentiquement le fils du roi Louis et de la reine Hortense qui tous deux, pour cette fois du moins, avaient consenti à être mariés, pouvait-elle en conscience épouser le fils d'un artisan de La Chaux-de-Fond? L'aimer, peut-être. Oui, puisquelle l'aimait... mais à distance. Toutefois elle ne l'écartait par un refus que pour l'attirer par un sourire.

Or, un jour que Léopold travaillait, d'un air sombre, à côté de son frère Aurèle, il éprouva tout à coup un accès de gaîté; il fredonna l'air de Béranger. *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

— Aurèle, reprit-il, nous irons ce soir en gondole au Lido; tu amèneras la Nina : cette fille a de l'esprit, elle nous amusera.

Les deux frères dînèrent au Lido; Nina chanta une chanson vénitienne. A peine avait-elle fini, que Léopold Robert entonna la chanson de Béranger. Aurèle parut inquiet.

Au retour, Léopold lui dit gravement :

— La vie se moque de nous, moquons-nous d'elle à notre tour. Il n'y a d'autre moyen de guérir que de railler; raillons, rions, et après cela...

Il fit claquer ses doigts, et il chanta : *Elle aime à rire, elle aime à boire!*

— Qu'est-ce que la vie, en effet? une partie de carnaval; et l'amour? un masque. Il est entendu qu'on doit mourir l'un pour l'autre et on se quitte au premier moment. Allons! prenons la batte d'Arlequin, couvrons-nous la figure de la farine de Pierrot; c'est mieux que l'amour cela. C'est le mal guéri.

Et, pour guérir, Léopold Robert ébaucha une scène de carnaval à Venise. Mais le rire n'était chez lui qu'un effort, la grimace du désespoir; il retomba bientôt dans l'affliction et, sur la même toile, exactement la même, et sur la couleur encore fraîche d'une scène de mardi-gras, d'un paillasse et d'une Rosine, il peignit le *Départ des pêcheurs*. Ce tableau est un dernier adieu. La nuit entrait dans l'âme du peintre; il en jeta le crépuscule sur sa composition.

L'aïeule, assise sur un banc de pierre, creuse la terre de l'œil, elle regarde dans sa fosse; une treille à moitié détachée du mur laisse tomber ses pampres un à un; à côté, une mère debout, vêtue d'un suaire en forme de robe, presse son enfant malade sur son cœur. La tête penchée sur son épaule, elle suit de l'œil les goëlands à l'horizon et semble dire en elle-même : Les goëlands reviendront, mais mon mari, mais mon frère, reviendront-ils? Cette mer qui fuit au loin sous un ciel sinistre attend une proie. Je

ne tiens déjà plus dans mes bras qu'un orphelin.

Léopold Robert n'avait plus rien à dire ; sa dernière larme était tombée. Il luttait cependant toujours. Il crut devoir écrire à Charlotte.

— Je ne vous accuse pas, lui disait-il, je n'accuse pas même la destinée. Pourquoi serais-je heureux? Quel jour m'a-t-elle appris à compter sur un mensonge? Est-ce que cela est fait pour toi, aventurier de la peinture? Prépare ta place pour te coucher et meurs comme tu as vécu. Ton jour de joie viendra sans doute, mais ce sera le jour où tu mettras la tête sur la pierre.

Et cependant l'infortuné gardait encore au fond du cœur la lie amère de la dernière espérance, mais lorsqu'il apprit que la princesse passait le printemps à Naples et qu'elle logeait à Résine, dans le palais de je ne sais plus quel bourreau qui portait le nom de premier ministre :

— Enfin je peux donc la mépriser maintenant, dit-il, et il lui écrivit sur le coup de l'émotion.

— Le palais de votre hôte a donc bien du charme qu'il vous retient ainsi à Naples! je le comprends; il vous donne des fêtes; il est l'ami du roi, il est puissant, il est riche, il a rendu au maître de ces services qu'on ne saurait trop payer; il a lié les victimes, il a présenté le couteau, il a tenu le baquet, et après l'égorgement, quand le cadavre était là râlant,

le boucher en chef arrachait un lambeau de chair et le jetant à son aide, il lui disait : tiens ! voilà ton morceau ! et ce valet vous invite à partager sa table... Ah ! votre famille sait bien choisir ses amis ! Dans toutes les joies qu'on vous sert, dans toutes les fleurs qu'on vous offre, il y a plus de meurtres, de larmes, de gibets, de tortures sans nom, que Dieu n'en pourrait venger avec tous les supplices de l'enfer. Ce pain de votre hôte, pétri de sang, avait donc un goût bien délicieux, ces roses cueillies sur des fosses de martyrs de votre propre cause avaient donc une ôdeur bien suave que vous ne puissiez pas vous arracher à ces pierres marquées d'une croix plus noire que la croix de Montfaucon !

Léopold Robert écrivit cette lettre, mais il ne l'envoya pas ; il la froissa, puis il la reprit et au bas il mit cette dernière parole : — La mort doit pardonner. Ce soir-là même il lisait la Bible dans son atelier à la lueur d'une lampe : la porte tourna sur elle-même, bien qu'il en eût fermé le verrou. Un jeune homme entra, un rasoir à la main. Il semblait glisser plutôt que marcher sur le parquet. Il alla droit à la table placée au fond de l'atelier ; il y déposa le rasoir. En repassant devant Léopold Robert, il lui sourit. Léopold lui sourit à son tour ; il avait reconnu son frère aîné : celui-là aussi avait douté de l'existence. Le peintre prit la lampe et alla regarder au fond de l'atelier. Il trouva sur la table le libérateur que le spectre

y avait laissé ; la tache de sang y était encore.

— Merci, frère, tu m'aimes, toi ! murmura-t-il sourdement.

Le jour suivant, il reçut une lettre de Naples ; il la froissa, puis la brûla :

— Il est trop tard, je suis guéri.

Le soir après dîner, il pria la fille de son hôtesse de lui jouer le *Requiem* de Mozart. Il l'écouta tranquillement ; il prit ensuite son bougeoir et monta dans sa chambre à coucher.

Au matin on n'y trouva qu'un cadavre. Sa main crispée tenait encore le rasoir.

Il y avait juste dix ans que son frère aîné s'était tué ; Léopold Robert avait tenu à fêter l'anniversaire.

Une gondole partie du palais Pisani emporta au Lido le corps du pauvre rêveur qui avait osé croire qu'un talent vaut un titre et avait eu l'ingénuité de prendre au sérieux un compliment de princesse. Il dort maintenant sous l'herbe, au bord de l'Adriatique, écho gémissant de sa destinée.

Quelques années après, la princesse Charlotte valsait dans son salon, aux bras d'un secrétaire d'ambassade. Quelqu'un ouvrit un album sur un guéridon ; elle regarda la page par-dessus l'épaule de son danseur.

— C'est le dernier dessin de ce pauvre Léopold, dit-elle négligemment.

Et elle continua de valser...

CHAPITRE XXII

LA NUIT ÉTERNELLE.

Élisée avait confessé Florence; elle n'avait plus de secret à lui révéler; il l'avait visitée pierre à pierre et interrogée jusqu'au fond de sa conscience; cinq jours après, il traversa le torrent qui sépare la Toscane du territoire de l'Église. Les Romains y avaient autrefois jeté un pont d'une seule arche; l'arche pendait encore aux trois quarts écroulée. Mais le gouvernement pontifical se gardait bien de la réparer, de peur d'encourager la circulation.

A peine le voyageur avait-il mis le pied sur le domaine de Saint-Pierre, que le ciel s'obscurcit tout à coup. Un orage venait à sa rencontre; mais il creva en averse sur la montagne, et, après la pluie, il se pelotonna en nuages épars. Des paquets de rayons tombaient au hasard dans ce chaos et y allumaient de fantastiques incendies.

Élisée montait péniblement par une route en lacet à une vieille forteresse désignée sous le nom d'Acquapendente. Un muletier le rejoignit à mi-côte; il portait un fusil sur l'épaule et poussait devant lui une mule chargée de charbon. Un chien le suivait, la langue pendante; il commençait à faire obscur; la nuit tombe rapidement en Italie; Élisée devait avoir un brigand à son côté.

Le brigand ôta posément son chapeau et, en présentant l'orifice au voyageur :

— *La buona mano, signor.*

Mendier dans les États-Romains est aussi naturel que voler. Le cumul d'ailleurs n'est pas défendu. Élisée craignit que la vue de la monnaie ne produisît sur son compagnon de route l'effet du sang sur un carnassier. Il lui donna un cigare. Le mendiant l'accepta de bonne grâce, et voulut bien en échange indiquer au voyageur la meilleure auberge d'Acquapendente; elle siégait sur la place publique, en face d'un couvent. La porte d'entrée donnait sur une écurie; une échelle de meunier conduisait au premier. Là une pièce unique servait à la fois de cuisine et de chambre à coucher.

Élisée était tellement rompu d'une marche forcée, qu'il se jeta tout habillé sur son lit. Il dormait de ce sommeil pénible que donne toujours un excès de fatigue. L'horloge du couvent vint à sonner; il

crut entendre six heures ; c'était l'heure du départ.

Il faisait un clair de lune si éclatant, qu'en passant par une étroite fenêtre il inondait la chambre de sa clarté ; Élisée commençait à douter de l'exactitude de son oreille, quand une horloge plus éloignée prit à son tour la parole ; elle frappa six coups avec la lenteur solennelle d'une voix de l'Église. Elle avait à peine terminé, qu'une troisième horloge exhala six nouvelles notes affaiblies, comme autant de plaintes de l'espace.

Bien qu'Élisée sentît vaguement qu'il n'avait pas son compte de repos, il sauta à bas de son lit et rechargea son sac de voyage. Il descendit à tâtons l'échelle de meunier. L'aubergiste ronflait sur une botte de paille à côté d'un mulet. Élisée le réveilla pour le payer.

Il enfila ensuite une rue déserte ; mais au bout de la rue il trouva la ville fermée. Il aborda bravement le factionnaire.

— La porte, lui dit-il, du même ton que s'il parlait à un concierge de Paris.

— *Non si puo.*

Élisée avait appris à connaître la valeur de ce genre d'impossibilité. Il tira de sa poche un paolo.

— *Non si puo*, répéta la sentinelle.

Il tira un paolo de renfort.

— *Non si puo*, répliqua encore le factionnaire.

Il tira alors un troisième argument.

— *Dunque fa presto*, répliqua cette fois la sentinelle.

Elle ouvrit un guichet à un mètre du sol, grand comme un trou de chatière ; on n'y pouvait passer qu'horizontalement. Après avoir poussé Élisée par les pieds et l'avoir en quelque sorte enfourné sur la route, le soldat lui souhaita bon voyage.

Élisée essaya d'abord de marcher d'un pas délibéré; mais l'étape de la veille l'avait singulièrement appesanti. Bien que la lune fît pour le moment les honneurs du ciel, il se serait cru en plein jour, car il pouvait lire distinctement une édition diamant d'un volume de Voltaire. Il marchait ainsi dans cette nuit *al giorno* depuis une heure, et cette lune complaisante l'accompagnait toujours. Il lui sut gré au premier moment de son amabilité; mais, à mesure que le tête-à-tête se prolongeait, Élisée commençait à éprouver une sorte de malaise.

La campagne autour de lui n'était pas même la campagne : elle était la solitude. Il marchait et il marchait encore et il marchait toujours comme dans un rêve, sans apercevoir ni un arbre, ni un toit, quoi que ce soit enfin de vivant ou d'humain. Par moment, il entendait bien passer dans une bouffée de brise comme le tintement d'une clochette. Il y avait sans doute par là un troupeau, mais le bruit venait

de si loin et mourait en note si faible, qu'il se demandait si ce n'était pas une illusion d'optique de son oreille.

Il y avait pour le moins vingt-quatre heures qu'il marchait ainsi, et toujours cette lune endiablée tenait le haut du pavé dans le firmament. Dieu serait-il mort? le monde serait-il détraqué? Dans tous les cas, la nature semblait avoir perdu le sens commun.

— Si le ciel radote, pensait-il en lui-même, qu'allons-nous devenir?

Au milieu de ces réflexions plus ou moins justifiées, Élisée aperçut une ombre à l'horizon; l'ombre en approchant prit la forme d'un homme à cheval. Il le bénit comme un envoyé de la Providence. Cet homme allait peut-être le tirer d'embarras. Il était possible, après tout, que le soleil eût des moments d'absence dans les États romains.

Le cavalier avait la tête dans la poitrine, il dormait profondément. Élisée arrêta le cheval.

— Signor, quelle heure est-il?

Au mouvement d'arrêt de sa monture, le signor qui était un paysan se réveille en sursaut, jette un cri, tourne bride, pique des deux et galope à travers champs, bien convaincu qu'il a été assassiné.

Élisée reprit la suite de son odyssée nocturne, à la poursuite du soleil qui semblait décidément avoir abdiqué en faveur de sa blafarde copie. Il marchait

depuis quarante-huit heures au moins, et l'effroyable Phœbé l'accompagnait toujours, sa lanterne à la main; ce n'était plus un bon procédé de sa part, c'était un mauvais tour de sorcellerie. Il l'aurait volontiers exorcisée, s'il avait connu la recette de l'eau bénite. Il avait cru remarquer néanmoins qu'elle obliquait de gauche à droite et qu'elle baissait à l'horizon.

Il arriva ainsi au village de San-Lorenzo : pas un volet ouvert; on eût dit un tombeau; un chien aboya cependant; quelqu'un vit donc encore dans ce pays de malédiction. Élisée éprouva une espèce de soulagement. La route, plate jusqu'alors, changea d'allure; elle monta en pente douce et, à une certaine hauteur, le voyageur aperçut quelque chose comme un mur blanc, et sur ce mur une multitude de petits éclairs qui semblaient autant de caractères mystérieux tirés de la Kabale; à mesure qu'il montait, le mur montait aussi, et le piéton voyait de nouvelles lignes de feu serpenter et se croiser en tous sens, comme si une main diabolique, prise d'un frisson nerveux, écrivait sur cette page blanche je ne sais quel épouvantable grimoire.

Au-dessus du mur brûlaient çà et là des flambeaux comme sur un autel; il n'y avait plus de doute, c'était la porte de l'enfer; le monde venait de finir.

Élisée s'assit un instant pour réfléchir sur ce problème qu'il avait oublié de noter sur son carnet.

C'était au pied d'un buisson qui représentait la végétation absente. Il dérangea probablement un chat-huant, propriétaire avant lui du domicile ; celui-ci décampa de son logement, et le voyageur sentit le vent d'une aile passer sur sa figure. *Dies iræ, dies illa!* Si cette chouette avait su chanter en latin, c'était là évidemment l'hymne qu'elle eût entonnée.

Il avait baissé la tête en pensant qu'il avait dans son sac un volume de Voltaire qui pourrait être un papier compromettant, mais quand il la releva, il put constater que la lune incorrigible qui l'avait poursuivi jusqu'alors d'une familiarité au moins déplacée penchait évidemment sur son déclin. Une barre d'abord blanche au levant, puis teintée en rose, annonça que la nature voulait revenir à la raison. Un instant après, une avant-garde enflammée sonnait au regard le retour du soleil.

Élisée sentit l'âme d'un mage accourir en lui du fond des siècles, et, n'était le respect humain qu'il éprouvait toujours pour lui-même quand il était seul, il se serait prosterné le front contre terre, pour adorer ce dieu, coupable tout au moins de négligence.

Alors le voile fut déchiré et le mystère expliqué.

Ce qu'Élisée avait pris pour un mur blanc était le lac de Bolsène, un cratère de volcan, toujours couvert de feux follets en souvenir de son origine. Ce qu'il avait calomnié en le prenant pour un flambeau

d'autel, était tout simplement un ancien tronc d'arbre brûlé depuis longtemps, au pied duquel le pâtre amoncelait un monceau de ronces, pour chasser le mauvais air et pour lui servir de bivouac.

Élisée entra dans un cabaret de Bolsène, qui avait la vanité d'être un café; ce cabaret, sur le moment, lui parut le paradis, non pas de Mahomet : il n'y rencontra qu'une femme de génie, car elle avait inventé à son usage personnel une laideur au-delà de l'idéal. Elle servit au voyageur une décoction de chicorée qu'il trouva délicieuse; et tout en la prenant il regardait la pendule. Elle marquait onze heures.

— Votre pendule ne va pas? dit-il à la cabaretière.

— Signor, si.

— Mais, non : elle marque onze heures.

— C'est bien cela, reprit-elle.

— Mais le soleil vient de se lever.

— Précisément.

— Le soleil ne se lève pas à onze heures !

— D'où venez-vous? reprit-elle.

— De France.

— On ne compte pas l'heure en France comme dans ce pays?

— En France, on la compte à partir de minuit.

— C'est une drôle d'habitude, dit-elle.

— Pourquoi drôle ?

— Parce que nous autres nous comptons l'heure à partir de l'*Ave Maria*.

— Qu'est-ce que l'*Ave Maria?*

— Le coucher du soleil.

— Mais le soleil ne se couche pas tous les jours à la même heure.

— Aussi tous les soirs donnons-nous un coup de pouce à l'aiguille.

— Que ne l'ai-je su plus tôt! remarqua naïvement Élisée.

CHAPITRE XXIII

L'AGRO ROMANO.

Ce jour-là, Élisée poussa jusqu'à Ronciglione. Du haut de la montagne de Viterbe, il vit au milieu de la plaine une suite de points blancs surmontés d'un chaudron renversé.

C'était la capitale de l'univers.

Les points blancs représentaient la ville, et le chaudron le dôme de Saint-Pierre.

Le choléra régnait à Rome plus que le pape lui-même ; il semblait y mettre de la jalousie. Le pape d'ailleurs avait fui à Castel-Gandolfo et ne pouvait tenir tête à son remplaçant.

A une heure de Monte-Rossi, Élisée tomba sur un avant-poste de douaniers.

— Qui vive! cria la sentinelle.

Et elle lâcha en même temps un coup de fusil.

Le commandant du poste vint reconnaître le voyageur et lui demanda son passe-port.

— Vous êtes Français?

— Je le crois.

— Vous venez de Paris?

— Vous le voyez.

— Vous connaissez M. Greterin ?

Élisée avait vu quelquefois figurer ce nom-là dans une discussion de budget.

— Il a été mon protecteur, reprit le brigadier, dans le temps où Rome n'était qu'un chef-lieu de département.

— Je le connais par le journal, répondit Élisée.

— Que je vous serre la main ! reprit le brigadier avec effusion.

Et penchant sa tête à l'oreille du voyageur :

— Je suis Corse, monsieur, n'est-ce pas que l'empereur reviendra bientôt?

— Il est mort.

— L'empereur ne peut pas mourir. Où allez-vous?

— A Rome.

— On n'y va pas.

— Je tiens à y aller.

— La chose est difficile ; si vous suivez la route vous serez arrêté à chaque pas, et vous pourrez attraper une balle au premier avant-poste; la sentinelle dans ce pays commence par tirer et crie : Qui vive !

Vous ferez mieux de prendre par la traverse, mais vous pourrez bien tomber sur quelque bandit qui ne vaut guère mieux qu'un douanier.

La perspective du bandit était séduisante. Élisée suivit le conseil. Après avoir franchi la première ligne de douane, il prit résolûment à travers la Maremme; on appelle ainsi une terre déguenillée, couverte de plaques d'herbes rousses comme des haillons, à travers laquelle percent çà et là des os qui sont des blocs de rochers. Pas un arbre, si ce n'est, de temps à autre, un tison debout qui a pu être un chêne autrefois, mais un pâtre a mis le feu au pied pour y établir son bivouac; pas un bruit, la cigale elle-même a déserté. La terre est malade, l'air est mort; c'est une impression unique; elle ne manque pas de volupté.

Élisée ne rencontra en fait d'être animé qu'une couleuvre étalée au milieu du sentier; elle avait acquis une telle longueur dans la paix de la solitude, qu'elle aurait pu poser pour une statue de Laocoon. La présence de l'homme ne parut pas l'effrayer; elle le regarda seulement d'un air étonné. L'homme devait être pour elle un inconnu. Elle quitta gravement la place. Élisée ne songea pas à l'inquiéter. Il l'aurait plutôt adorée comme un nègre du Congo, tant il avait besoin du spectacle d'un être vivant.

Il commençait à douter de l'humanité, et ce qu'il y avait de plus triste dans la situation, c'est que le jour

baissait et qu'il ne voyait devant lui, autour de lui, qu'une plaine houleuse comme un océan figé tout à coup ; elle montait, elle descendait, pour remonter et redescendre de nouveau ; le sentier lui-même disparut ; de l'herbe et puis de l'herbe, et çà et là au loin une ruine ou une arche rompue d'aqueduc. Au détour cependant d'un repli de terrain, Élisée vit pointer dans l'air stagnant une ligne perpendiculaire de fumée. Il marcha au feu, comme on dit à la guerre.

Dans l'intervalle, la nuit tomba ; il se retrouva aux prises avec la lune de la veille ; il n'avait pas eu assez à se louer de sa compagnie pour lui adresser un remerciement ; elle l'aida cependant à retrouver une apparence de sentier tracé par le pied des troupeaux. Cette piste le conduisit à une énorme masure qui ressemblait passablement à une forteresse ; le toit en était crénelé et chaque coin de mur bastionné d'une tour carrée en saillie. Trois ou quatre points lumineux jaillissaient des fenêtres et trahissaient visiblement que cette masse muette de maçonnerie devait être habitée.

A son approche, un chien, posté en sentinelle avancée, poussa un hurlement plutôt qu'un aboiement. Une trentaine d'autres chiens endormis dans le voisinage accoururent au signal. En un instant Élisée se trouva enveloppé d'une meute moitié défiante, moitié familière, qui grognait sourdement ou venait

le flairer. Enfin il put arriver sans autre voie de fait au pied de la forteresse.

La porte était fermée; il frappa; le coup retentit à l'intérieur comme dans une caverne... Il attendit un instant; une charrette, les brancards en l'air, indiquait cependant que l'endroit appartenait à l'état civilisé.

Au bout de cinq minutes, un homme vint ouvrir; il portait à la main une torche de résine et à la ceinture rayée bleu et blanc une paire de pistolets d'arçon. Chapeau pointu d'ailleurs, plume d'aigle sur le côté, guêtres de cuir montant jusqu'aux genoux.

L'homme mena Élisée dans une immense salle voûtée, éclairée par deux torches accrochées à la muraille. Il y avait au milieu une longue table posée sur des tréteaux; une trentaine d'hommes assis sur deux rangs soupaient mélancoliquement, en face les uns des autres, sans dire une parole.

Au fond de la salle un plancher en pente signalait un lit de camp, et de chaque côté un nombre respectable de carabines reposait au râtelier.

L'entrée d'un voyageur ne produisit aucune émotion parmi les convives : un étranger n'était pas même pour eux un objet de curiosité; ils continuèrent de manger en silence.

L'introducteur transmit Élisée à un personnage qui paraissait le chef de la bande; il portait une veste

de velours et occupait à la table la place d'honneur.

— *Ministro*, lui dit-il, voici un signor qui demande à coucher.

Le *ministro*, c'est-à-dire l'intendant, regarda Élisée.

— Tant mieux !

Il fit reculer son voisin.

— Mettez-vous là, dit-il à Élisée.

Il lui servit un quartier de chevreau assaisonné d'une salade de fenouil.

Tout en faisant honneur à ce repas bucolique, Élisée glissait de temps à autre un regard sur l'assistance ; elle ne payait pas de mine ; la plupart de ces gens avaient une figure patibulaire, et les plus favorisés une physionomie tout à fait abrutie.

Après le repas ils se levèrent un à un, lentement, machinalement, et s'étendirent côte à côte sur le lit de camp qui n'avait d'autre matelas qu'une peau de buffle ou de mouton. Quand ils furent couchés :

— Maintenant que nous voilà seuls, dit le *ministro* à Élisée, causons.

En parlant ainsi, il lui versait un verre de vin d'Orviéto.

— A votre santé ! lui dit-il.

Et après avoir trinqué :

— Il vous est arrivé un accident ? reprit-il.

— Je me suis perdu dans la campagne.

— Ce n'est pas cela que je vous demande ; vous avez tué quelqu'un ?

— Pas encore, lui dit Élisée en souriant, mais pourquoi me faites-vous cette question ?

— Parce que le Casale est un lieu d'asile.

— Qu'appelez-vous Casale ?

— L'endroit où vous êtes, le bâtiment du *tenute.*

— Un *tenute?* répliqua Élisée de l'air d'un homme qui cherche à mettre un sens sous une parole.

— Oui, le fief d'un noble ou d'un chapitre. Vous vous trouvez en ce moment sur la *tenute* du chapitre de Saint-Pierre ; mais si vous avez tué, ne vous gênez pas. Vous pouvez compter sur moi, un refuge n'est jamais de refus.

— Est-ce que ces gens, demanda Élisée en montrant le lit camp, auraient par hasard ?...

— Tué ; dites le mot. Il n'y en a pas un seul qui n'ait à son acquit un coup de couteau ou un coup de fusil.

— Et on ne leur dit rien ?

— Que voulez-vous qu'on leur dise ? Ils sont encore mieux ici qu'au bagne ; sans les assassins, on ne trouverait pas un chat pour habiter le Casale, et le chapitre de Saint-Pierre ne toucherait pas vingt mille scudi à la Saint-Sylvestre.

Il versa un second verre d'Orviéto à Élisée :

— Savez-vous bien qu'ici même il est mort, cette année, trente-sept personnes de la malaria?

— C'est plus de monde que je n'en voyais tout à l'heure.

— Vous n'avez vu que la garnison chargée de la défense de la propriété. Il y en a une autre bien plus nombreuse préposée à la garde du bétail. Celle-là dort en ce moment à la belle étoile. Vous devez avoir vous-même besoin de dormir. Je vous montrerai cela demain.

Il prit sur la table une lampe de cuivre à quatre becs et accompagna son hôte, par un escalier de pierre en pas de vis, à une chambre somptueusement meublée : elle possédait un lit de camp et une chaise de paille !

— Vous coucherez dans le lit du marquis Campo-Seramio.

— Le mercante?

— Précisément.

— Je le connais.

— Où l'avez-vous connu?

— Au lazaret de Livourne.

— C'est possible; il y était le mois dernier.

— En a-t-il fini avec la signora?

— Il vous a dit son histoire?

— Dans tous ses détails.

— Il n'a pas voulu suivre mes conseils.

— Que lui avez-vous conseillé?

— De faire ce que j'ai fait moi-même. Un prélat en avait aussi conté à ma femme...

Le *ministro* gardait le silence.

— Eh bien, après?

— Le prélat a sauté par la fenêtre.

— Et c'est pour cela que vous êtes ici ?

— Peut-être ; mais bonsoir et à demain.

On ne repose nulle part mieux qu'au milieu des assassins. Élisée dormait encore d'un profond sommeil, qu'il faisait jour depuis longtemps. Le *ministro* le réveilla.

— Où allez-vous ? lui dit-il.

— A Rome.

— On vous y conduira.

Quand ils eurent cassé une croûte et déjeuné à la spartiate, chacun d'un ognon et d'un anchois, le *ministro* fit faire à Élisée le tour du Casale. Aucune servitude, ni étable, ni buanderie, ni fournil, ni pigeonnier, ni poulailler, ni verger, ni potager, ni ruche : rien que deux écuries, l'une pour les hommes, l'autre pour les chevaux. Dans cette dernière, il y en avait deux sellés à poste fixe, en cas d'imprévu.

Le *ministro* prit un cheval, fit monter Élisée sur l'autre, et le mena d'une trotte dans un bas-fonds occupé en partie par une solfatare, ou, si vous aimez mieux, une mare plus ou moins sulfureuse ; ce qui ne

gêne pas d'ailleurs la flore aquatique, car elle y faisait un assez joli étalage de végétation. Un troupeau de buffles accroupi dans la vase y prenait un bain de Baréges. On ne voyait surgir au-dessus de l'eau que leurs bouts de cornes ou deux larges naseaux qui reniflaient l'air bruyamment.

Le *ministro* fit claquer son fouet.

— Lambruschini ! cria-t-il.

A ce nom, l'eau de l'étang reflua ; un buffle émergea de sa baignoire en emportant à son front une couronne de nénuphars, et vint caracoler autour de l'intendant avec la familiarité d'un barbet.

— Il n'y a pas de meilleur garçon que le buffle, dit le *ministro*, tout en continuant de chevaucher à travers le mâquis ; il suffit de le traiter avec bonté.

— Mais pourquoi avez-vous appelé celui-là Lambruschini ?

— Parce que c'est le nom du cardinal ministre.

— Est-ce que les autres buffles portent aussi chacun le nom d'un cardinal ?

— Ou d'un prélat.

— Alors c'est le sacré collége tout entier qui barbote dans votre étang. Savez-vous bien, monsieur l'intendant, que c'est manquer de respect...

— Au gouvernement de la soutane ?... Ah ! monsieur, quand le bon Dieu voudra punir un peuple...

Nous passions en ce moment devant un vieux dé-

bris de chêne où un pâtre avait fait une entaille et placé une madone. Le *ministro* leva son chapeau et fit le signe de croix.

— Quand le bon Dieu, disiez-vous...

— Oui, quand il voudra châtier un peuple du dernier supplice, il n'aura qu'à le livrer à un porporato. Là où le prêtre règne, l'herbe refuse de pousser.

— Tout à l'heure cependant vous venez de vous signer.

— C'est que je crois à notre sainte mère l'Église.

— Et à son vicaire?

— Et à son vicaire aussi, mais lorsqu'il dit la messe et qu'il donne sa bénédiction. Vous souriez...

— Que fait donc cet homme à cheval, immobile, la lance à la main au haut de ce mamelon?

— Il surveille le troupeau de bœufs. Quand un bœuf déserte, il fonce sur lui et le ramène au bercail. Pourquoi avez-vous souri tout à l'heure?...

— Je ne vois pas ici de champ labouré, reprit Élisée.

— On laboure cependant la Maremme, mais seulement par place pour rafraîchir la *pastorizza*. Le mercante enrôle dans la Sabine deux ou trois cents laboureurs, ils descendent dans les campagnes comme pour un coup de main ; ils attèlent quelquefois cent charrues de front, et, l'opération faite, ils retournent dans leurs montagnes. Ils reviennent pour la moisson, mais

ils ne retournent pas tous cette fois ; il en reste un bon quart sur le champ de bataille. Une bande de croque-morts parcourt ensuite la Maremme pour ensevelir les moissonneurs tués par la fusillade invisible de la malaria. Mais, encore un coup, pourquoi avez-vous souri ? Vous refusez toujours de me répondre ? Est-ce que j'aurais dit une bêtise ?

— Une bêtise, non, mais une inconséquence. C'est le signe de croix qui fait le gouvernement du prêtre.

— On ne peut pourtant pas vivre comme un païen. Vous-même, vous devez aimer la bonne Vierge.

— L'aimer, c'est beaucoup dire ; je préfère la respecter.

— Car enfin, qui ne croit pas en la bonne Vierge ne croit pas en Dieu.

— Le fils, peut-être.

— Oui, le fils, et c'est le bon, car l'autre...

— *Ministro*, vous pourriez blasphémer ; mais nous voici de retour, il me semble qu'il est temps de partir.

L'intendant donna l'ordre d'atteler un corricolo.

— Prenons d'abord le coup de l'étrier.

Il fallut lui faire raison d'une nouvelle rasade.

— Monsieur l'intendant, lui dit Élisée, nous avons un compte à régler.

— Quel compte ?

— Ma dépense.

— Me prenez-vous pour un moine qui vend la soupe de son couvent au forestier; je ne vous demande qu'une poignée de main quand vous me quitterez, car vous avez l'air d'un brave homme. Je regrette que vous ne restiez pas au Casale. Il est vraiment dommage que vous n'ayez blessé personne.

Élisée et l'intendant arrivèrent à Rome sur le coup de l'Ave Maria. Après avoir passé le Ponte Mole, le *ministro* prit sur la droite une avenue qui mène à la porte Angelica. Il y avait au-dessus de l'imposte une niche grillée, et derrière le grillage, quatre crânes humains. Une plaque de marbre donnait sans doute l'explication de ce genre d'ornement.

— Ce sont quatre têtes de saints? demanda Élisée à l'intendant.

— Oui, de Sonino. On les a exposés là pour dégoûter du métier de brigand.

Il commençait à faire obscur; à peine le corricolo avait enfilé la première rue que le cheval fit un écart. Le *ministro* lui envoya un coup de fouet. Sa bête refusa d'avancer; elle tenait l'oreille renversée et soufflait fortement. Il pencha la tête en avant; il crut apercevoir un paquet d'étoffes dans quelque chose de rouge. L'intendant sauta de la voiture et alla reconnaître l'obstacle. Il l'examina une minute et, après l'avoir palpé, il prit son cheval par la bride et lui fit décrire une courbe.

— Morte, dit-il en remontant en voiture ; j'ai tâté le corps, il est froid.

— De qui parlez-vous ?

— Mais de cette jeune femme étendue là dans une mare de sang. Elle a une belle jambe, c'est vraiment dommage.

— Elle a été assassinée ?

— Elle a encore le couteau enfoncé jusqu'au manche dans la poitrine.

— Et personne n'a relevé le cadavre ?

— Il est défendu d'y toucher avant la descente de la justice, et la justice ne travaille pas aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est dimanche. A quel hôtel voulez-vous descendre ?

— Au vôtre.

— C'est bien.

L'intendant conduisit Élisée à l'*Orso*.

C'est l'osterie la plus vénérable de Rome : Montaigne y descendit il y a deux cent cinquante ans, et depuis elle n'a pas changé : écurie au rez-de-chaussée et dortoir soutenu par une colonnade ; seulement, la clientèle a changé.

CHAPITRE XXIV

LA PESTE A ROME.

Le jour était à peine levé qu'Élisée errait dans Rome pour en prendre un aperçu. La meilleure manière de faire connaissance avec une ville c'est une visite du matin. Il faut la surprendre au saut du lit, dans la grâce du déshabillé. Élisée allait donc à la découverte, sous la conduite du meilleur cicerone : le hasard ; car à tout ce qu'il montre il ajoute le charme de l'imprévu.

Le premier tableau de mœurs que l'imprévu offrit au voyageur, ce fut un groupe de deux femmes : la mère et la fille. La mère avait été belle, et la fille aurait pu passer pour une copie vivante de la Fornarine. Elles causaient sur le pas de leur porte, à l'ombre d'un œillet extravagant qui formait à lui seul une tonnelle ; elles babillaient entre elles avec tant de volubilité, que, par moment, elles parlaient toutes les deux à la fois.

Au milieu de l'entretien, la jeune fille s'agenouilla devant sa mère et lui donna sa tête à inspecter ; la respectable matrone en fit la police en conscience. Quand elle eut terminé son travail d'épuration, elle se mit à son tour à genoux devant sa fille, et celle-ci lui rendit religieusement le même service. L'œillet encadrait de ses fleurs et embaumait de ses parfums cette scène touchante de tendresse maternelle et de piété filiale.

Rome est malpropre ; c'est la ville du monde qui se baigne le moins et qui aurait le plus besoin de se laver. Ce n'est pas que l'eau y manque, elle y coule au contraire en abondance ; c'est, entre elle et les cloches, à qui fera le plus de tapage. Il n'y a pas une place à Rome qui n'ait sa vasque ruisselante en cascade, pas une maison qui n'ait dans sa cour un robinet occupé nuit et jour à chuchoter dans une auge qui fut autrefois la tombe d'un personnage et peut-être même d'un empereur.

Mais à Rome une baignoire est une infraction au dogme de la saleté, et un bain un cas de conscience, coté comme tout autre au tarif de la pénitencerie. Une ablution à l'eau chaude, grâce à la taxe apostolique, coûte un écu par tête, et encore faut-il la prendre dans une espèce de cercueil en marbre enfoui sous terre, et donner en quelque sorte une répétition de son enterrement ; aussi quand le choléra fait une

tournée à Rome, il s'y trouve en pays de chasse, il n'a que le choix du gibier.

Élisée traversait une place qui devait servir de marché, à en croire une rangée de femmes échelonnées devant des bottes d'oignons. Il vit déboucher un convoi de brouettes conduit par un majordome. Ce domestique, galonné d'or des pieds à la tête, parcourait le front de bandière ; il allait d'une marchande à l'autre et achetait tous les melons qu'il trouvait sur son passage. Quand une brouette avait complété son chargement, il l'envoyait du côté du Tibre, et cinq minutes après elle revenait prendre une nouvelle cargaison.

Le docteur le plus savant de Rome, parce qu'il était le médecin du pape, avait nié le choléra ; ce qu'on appelait ainsi, disait-il, n'était qu'un abus de melons ; comme il n'y a rien de tel pour empêcher l'effet que de supprimer la cause, le banquier Torlonia envoyait son majordome ramasser tous les matins ces dangereux cucurbites, avec ordre de les jeter dans le Tibre.

Mais, à cinq cents pas plus loin, des mariniers en croisière repêchaient les noyés ; ils les rapportaient aux marchandes qui les revendaient le lendemain au majordome.

Ce qu'il y a de mieux à Rome, en fait de pittoresque, c'est la canaille. Elle a de la tournure ; on sent qu'elle est aussi une aristocratie ; elle ne fait rien

par état ; elle croirait déroger en travaillant. A voir un homme du peuple drapé dans sa fainéantise, on le prendrait pour un gentilhomme qui n'a plus crédit chez son tailleur ; sa loque de manteau rejetée sur l'épaule gauche, comme un consul romain, il a toute la majesté du déguenillé. Quand il vous tend la main, il a l'air de vous faire l'aumône.

La femme du peuple brille surtout par l'ampleur. Il n'y a guère de Transtéverine qui n'eût pu servir de modèle à Michel-Ange. Elle porte sur la poitrine une tablette en volute, recouverte d'un fichu de mousseline. Un intervalle intelligent, ménagé entre le corsage et la gorge, forme une espèce de poche de kangourou ; elle y emmagasine un arsenal de pelottes et d'aiguilles qu'elle en retire et qu'elle y remise à chaque instant.

Une Romaine est-elle une femme? Oui, sans doute, en apparence, mais elle ne l'est que sur l'étiquette; au fond c'est un homme, un homme il est vrai qui accouche à l'occasion, mais qui n'a que cela de commun avec la femme proprement dite. La Romaine jure comme un homme, elle tue comme un homme ; son regard, quand elle est en colère, lance le coup de couteau. Il faut voir en ce moment la façon dont elle déshabille la Vierge de la tête aux pieds. Il n'y a pas d'horreur qu'elle n'en dise, mais, ce premier mouvement passé, elle se raccommode au plus vite avec la

mère de Dieu et brûle un cierge devant son image.

En rentrant à l'osterie de l'*Orso*, Élisée rencontra l'intendant du Casale; le *Magistro* attelait son cheval et allait repartir.

— Êtes-vous homme à écouter un conseil ? dit-il à Élisée.

— Volontiers.

— Et même deux au besoin?

— Trois, si vous voulez.

— Quand vous passerez de nuit dans la rue, ne longez pas le trottoir.

— Pour quelle raison ?

— Les mauvais coups partent toujours d'une porte cochère.

— Voilà le premier conseil; et le second?

— Si une jeune fille vous donne un rendez-vous...

— Vous me flattez.

— Gardez-vous de l'accepter. Un procès-verbal en règle pourrait interrompre votre bonheur : il vous faudrait épouser la demoiselle ou aller en prison.

— Pour longtemps?

— Jusqu'à ce que vous l'ayez épousée. Et encore, après le mariage, n'arriverez-vous qu'en second ordre; vous aurez à traiter avec un premier occupant qui viendra probablement réclamer ses droits de priorité. Vous avez compris?

— Parfaitement.

— Au revoir !

Le *Magistro* dit ce dernier mot d'un air malin.

— Vous trouverez votre lit tout fait au Casale, ajouta-t-il.

— Je ne compte pas y retourner.

— Vous n'en savez rien ; il peut vous arriver malheur. On est attaqué, on se défend. Ce qui est fait est fait. On n'a plus qu'à lever le pied et à gagner la campagne. Il n'y a de sûreté pour un honnête homme que dans le mâquis.

L'intendant monta en voiture et lança son cheval au galop.

— Ce pays mérite examen, pensa Élisée; ce n'est pas trop d'y passer l'hiver.

Et ce jour-là même il loua un appartement via Gregoriana.

Rome avait à cette époque l'aspect d'une place abandonnée par sa garnison; on y voyait des maisons, on n'y voyait plus d'habitants. Ils s'étaient sauvés ou ils se cachaient; à peine, de loin en loin, un passant marchait d'un pas pressé dans la rue; il tournait à chaque instant la tête comme quelqu'un qui a peur d'être suivi. Quand on venait à sa rencontre, il obliquait d'un autre côté. Tout homme en ce moment voyait dans son semblable un pestiféré qui pouvait lui communiquer le choléra.

Au début de l'épidémie, le pape avait ordonné une

procession générale. Une nuit, après l'*Ave Maria*, la moitié de la population défilait pieds nus dans la rue du Corso; la plupart des assistants avaient le corps enfoui dans un sac de pénitent; les uns portaient un cierge, les autres un fouet; ceux de derrière fouettaient ceux de devant en confessant à haute voix leurs péchés, et en criant *miserere!*

Une averse tomba pendant la cérémonie : la mortalité augmenta de moitié.

Ce fut le signal de la débandade; on fuyait, on émigrait; Rome n'était plus à Rome, elle était à Frascati, Tivoli, Albano, Larricia, Castel-Gandolfo. Les paysans faisaient bonne garde et repoussaient à coups de fusil les fuyards dans le foyer de la contagion. Un baron allemand, troisième secrétaire d'ambassade, essaya de franchir la ligne de blocus ; on l'arrêta et on l'enferma dans une cabane remplie de fourrage. La cabane brûla dans la nuit, et depuis ce jour le baron n'a plus reparu. Son ambassadeur le cherche encore. On a retrouvé toutefois sa montre dans la boutique d'un horloger.

Élisée soupa ce soir-là chez Lepri, le premier conquérant du monde; non-seulement il a conquis l'Europe, mais il a su la garder. Il y avait dans son restaurant polyglotte, autant de tables que de nations; on y dînait en français, en allemand, en anglais, en russ , à vingt baïoques par tête, et encore sur ce prix

on avait droit à une espèce de liquide hypocrite d'une saveur douceâtre qu'on appelle vin d'Orvieto.

Élisée regagnait péniblement la via Gregoriana, à travers des rues éteintes, faute de bras pour allumer les réverbères, lorsqu'il vit monter devant lui, le long des murs, une lueur étrange qui semblait venir à sa rencontre. Deux hommes couverts d'un capuchon et armés chacun d'une torche, servaient d'éclaireurs à quatre pénitents qui portaient sur un brancard une espèce d'armoire fermée par un couvercle bombé. Ils marchaient rapidement en marmottant une prière dans leur cagoule.

Ils couraient plutôt qu'ils ne marchaient. Tout-à-coup, ils firent halte devant une porte; deux d'entre eux entrèrent dans la maison et en sortirent un instant après. Ils portaient un paquet de longueur d'homme, enveloppé dans une couverture. L'un d'eux leva le couvercle de l'armoire, et, à la lueur de la résine, Élisée put voir, au fond de la caisse, le corps d'un vieillard d'un bleu foncé; à côté du vieillard, il y avait une forme vague qui ressemblait à une étoffe remplie de quelque chose. Enfin, au-dessus de tout cela, un enfant de trois ans reposait sur un bouquet de roses qui lui servait de coussin; les deux porteurs secouèrent la couverture et en firent tomber le corps d'une jeune fille. Le choléra semblait avoir glissé sur elle; elle gardait dans la mort la grâce du sommeil.

Ils refermèrent ensuite cette châsse omnibus, et, après l'avoir rechargée sur leurs épaules, ils reprirent leur pas de course dans les ténèbres.

Où allaient-ils? Quelquefois au cimetière.

De temps immémorial, les croquemorts sont organisés à Rome en confrérie; c'étaient les volontaires des funérailles, recrutés dans toutes les classes de la société; mais ils avaient presque tous disparu devant l'invasion du choléra. Il avait fallu les remplacer par des forçats déguisés en pénitents; ces gens-là, en général, n'ont pas plus le respect des morts que des vivants. Quand ils trouvaient la charge trop lourde ou la route trop longue, ils jetaient leur fardeau à la voierie, dans ce désert de briques qui forme le quartier de Saint-Jean-de-Latran. Plus d'une fois on vit des chiens traîner des membres humains à travers ces démolitions du temps qu'on appelle des ruines.

Dans la plupart des cimetières, les fossoyeurs défonçaient les châsses à coups de pioches pour les piller et volaient les bagues, les boucles d'oreilles, les colliers de corail et jusqu'aux linceuls. Il se passa même des choses tellement abominables que les cadavres des victimes durent en rentrer à vingt pieds sous terre de honte et d'horreur pour avoir appartenu à l'espèce humaine.

Pendant ce temps-là, un homme prenait tranquil-

lement des merles au filet dans son jardin de Castel-Gandolfo. On lui avait persuadé que le salut de la chrétienté tenait à la conservation de son existence.

CHAPITRE XXV

DE PRÉLAT A MARQUISE.

Élisée avait déjà frappé deux fois à la porte du palais Nicolini ; à la troisième il entendit tourner un verrou.

— Il signor Campo Seramio, demanda-t-il au concierge.

— Le marquis ne reçoit personne.

Élisée arracha une ſeuille de son carnet, et, après y avoir mis son nom :

— Portez-lui cela, dit-il.

Le concierge referma la porte au verrou. Il revint aussitôt chercher Elisée ; il le mena, par un escalier de marbre de Carrare, à la chambre du marquis. La pièce exhalait une odeur de camphre fortement prononcée. Il signor Campo Seramio, à moitié enfoui dans une douillette ouatée, se chauffait devant sa

cheminée, bien qu'il fît au dehors une température de vingt degrés Réaumur.

En entendant le nom d'Élisée, il se leva, et, le regardant d'un œil de compassion :

— Vous ici? lui dit-il; vous n'y songez pas : cinq cents par jour, trois fois plus qu'à Livourne.

— Vous y êtes bien, vous! répondit Élisée.

— Moi, c'est différent, ma femme l'a voulu.

— Et vous avez obéi?

— Elle est si bonne!... elle m'a permis de l'aimer.

— Et vous l'aimez?

— C'est une sainte, je vous le jure; elle n'est restée à Rome que pour soigner les malades. Il y a quelques jours, je l'accompagnais dans un hôpital de femmes attaquées de cette diabolique dyssenterie; ce n'était pas, je vous assure, un spectacle réjouissant, et je me suis promis de n'y plus retourner. Il y avait dans la salle une centaine de pestiférées tordues comme des tirebouchons. La marquise allait paisiblement d'un lit à l'autre; elle serrait la main à celle-ci, elle disait à celle-là une parole de consolation. Une religieuse, pâmée de frayeur, essayait de soulever une jeune femme qui suffoquait et criait : Je ne veux pas mourir!... La marquise écarta doucement la religieuse.

— Ma sœur, lui dit-elle, j'aurai peut-être plus de force.

Elle redressa la malade, elle lui essuya le front avec son mouchoir de batiste, et le laissant ensuite sur l'oreiller :

— Vous me le rapporterez, lui dit-elle, quand vous serez guérie.

La jeune femme sourit comme si cette parole lui avait rendu l'existence. Que n'avez-vous vu ma femme à ce moment-là ? vous auriez cru regarder l'ange de la résurrection. Il faut que je vous présente à Brigitte.

— A Brigitte? répéta machinalement Élisée; mais il me semble qu'à Livourne vous l'appeliez Caroline ?

— C'était en effet son premier nom, mais à son retour elle m'a dit : Je ne veux plus le porter. J'en ai pris un autre à ton intention. Comprenez-vous la délicatesse du procédé ?

Il signor Campo Seramio passa son bras au bras d'Élisée et le conduisit à l'appartement de la marquise.

Le jeune homme crut d'abord à une vision : l'appartement était tendu de soie noire relevée de baguettes d'argent ; un rideau doublé de satin rose ne laissait filtrer qu'un jour mystérieux sur un mobilier d'un goût plus raffiné que le boudoir d'aucune primadona. La marquise portait une robe de chambre de cachemire blanc qui tombait à plis droits sur ses

pieds et semblait appeler sur elle la comparaison avec une figure du Fiesole.

— Voici mon ami de Livourne, dit Campo-Seramio, un Français, un savant, un poète...

La marquise regarda Élisée.

— J'ai déjà vu monsieur, dit-elle froidement.

Campo-Seramio jeta un regard d'étonnement sur son ancien compagnon de quarantaine.

— Vous connaissez ma femme? lui dit-il.

— Je crois l'avoir rencontrée.

— Chez le nonce, à Paris?

— Pas tout à fait : au Palais-Royal.

— Au théâtre?

Élisée hésitait à répondre.

— Vous pouvez dire à la Roulette, ajouta tranquillement la marquise. Je dois à monsieur d'avoir pu retourner ici.

Campo-Seramio saisit la main d'Élisée, et la serrant avec effusion :

— Merci, lui dit-il, ma maison vous appartient. Votre couvert y sera toujours mis, n'est-ce pas, Brigitte?

La marquise fit un léger signe de tête, qui pouvait, à la rigueur, passer pour un assentiment.

— Puisque vous voilà l'un et l'autre en pays de connaissance, je vous laisse un instant. Je me sens le frisson, j'ai besoin de me chauffer.

Ce tête-à-tête impromptu gênait Élisée ; il tenait sa tête baissée et semblait méditer une entrée en matière ; la marquise rompit la première le silence.

— Il faut avouer, monsieur, lui dit-elle, que le hasard nous poursuit.

— De ses faveurs...

— Ou de ses indiscrétions... Je n'ai pas moins à vous remercier...

— De quoi, madame ?...

— Du service que vous m'avez rendu à Paris.

— C'est à moi, au contraire, de vous remercier.

— Je ne demande pas mieux que de rester avec vous sur le pied de réciprocité.

Une femme de chambre apporta en ce moment une carte de visite à la marquise.

A peine eut-elle jeté les yeux sur le nom, qu'elle froissa la carte de colère.

— C'est trop d'audace ! murmura-t-elle.

Et après une minute de réflexion :

— Faites-le entrer.

Élisée vit apparaître un petit-maître en simarre et culottes noires boutonnées au-dessous du genou, la jambe fine chaussée d'un bas de soie écarlate. Monseigneur portait des bagues à tous les doigts et des escarpins ornés de boucles d'argent. Il salua profondément la marquise, et, en se redressant, il jeta un regard oblique à Élisée.

Le jeune homme se leva.

— Restez, lui dit la marquise.

— Madame, ajouta l'homme à la soutane, je n'ai pas voulu retourner à Rome sans venir vous rendre...

— Sans venir me rendre ?... interrompit-elle.

Le coup avait porté : monseigneur pâlit.

— Continuez, ajouta la marquise.

— Sans venir vous rendre...

— Quoi ? interrompit-elle de nouveau.

— Mes devoirs.

— Puisque vous paraissez connaître vos devoirs, il en est d'autres que vous auriez dû remplir.

— Le mot est cruel, madame ; vous oubliez qu'il y a ici un tiers. J'attendrai que vous soyez plus calme pour reprendre cette entrevue indispensable.

— Je vous en dispense.

— Indispensable à l'un et à l'autre, reprit-il d'un ton de menace.

Il salua de nouveau la marquise.

— Vous venez de voir cet homme, dit-elle à Élisée, quand il fut parti. C'est un prélat, un protonotaire, un ablégat, un ami de la maison, le plus intime autrefois. Il m'accompagna en France quand j'allai y mettre ma fille au couvent, il m'offrit un logement à l'hôtel de la Nonciature, et un jour il força un tiroir de ma commode pour me prendre un écrin, et le lendemain il partit pour Bruxelles avec une écuyère

qu'il avait détournée de ses fonctions! Une écuyère! répéta-t-elle. Enfin, je l'ai humilié à mon tour; nous voilà quittes. Merci, monsieur, vous m'avez encore obligée en voulant bien me servir de témoin.

— Vous l'avez humilié, mais...

Élisée laissait la phrase en suspens.

— Mais quoi?

— Il cherchera sans doute à se venger.

Elle sourit.

— Je l'ai prévu; depuis deux ans, le cardinal-vicaire attendait : je lui ai donné de l'espoir.

Élisée ne répondait pas, il craignait d'avoir compris.

— Avez-vous jamais aimé? lui dit-elle à brûle-pourpoint.

— Oui, en l'air.

— Comme un oiseau?

— Précisément.

— Et vous aimiez?

— Une sylphide.

— Et après?

— C'est tout.

— Comment tout? Mais on prend aisément une sylphide à la volée.

— Un magistrat beau garçon occupait la place; j'ai respecté le principe d'inamovibilité.

— Et depuis, vous n'avez plus aimé?

Élisée regarda le plafond.

— Eh bien, reprit-elle, croyez-moi, n'aimez jamais.

— Oserais-je, madame...

— Osez.

— Vous demander pourquoi ?

— C'est un sot métier. Aimez-vous à dormir debout ? Je vais vous conter une histoire. Il y avait dans un couvent de Paris une pensionnaire de quatorze ans qui venait de faire sa première communion ; elle passait pour orpheline. Un monsieur, revêtu du titre de tuteur, la tire un jour de là pour l'emmener en Italie. C'était un lord irlandais, le plus dévot de toute l'Irlande ; il acheta un palais à Rome pour vivre à proximité du salut. Il traitait sa pupille avec une affection toute paternelle ; il lui donna un professeur de danse, un autre de chant, un autre de dessin. Il la couvrait de cadeaux le jour de sa fête, et au premier de l'an, il l'accablait d'étrennes. Il n'y avait personne à Rome qui ne la regardât comme l'héritière la plus heureuse, et cependant on la voyait souvent pleurer.

La marquise ouvrit la fenêtre pour respirer un instant, et revenant vers Élisée, la figure contractée :

— Que disais-je donc? Je ne me rappelle plus ce que je disais...

— Qu'on la voyait pleurer.

— Oui, elle pleurait, car ce tuteur, ce bienfaiteur,

savez-vous ce qu'il avait fait de cette enfant pure comme la candeur et désarmée comme l'innocence? Il l'avait, comment dire? il l'avait... aidez-moi donc... il l'avait instruite enfin ; elle n'avait pas eu le temps d'apprendre l'amour qu'elle connaissait déjà la débauche. Comment trouvez-vous l'histoire ?

En parlant ainsi, elle plongeait un regard de louve dans l'âme de son interlocuteur.

— Je la trouve triste, répondit Élisée.

— Vous ne la trouvez que triste, et moi je la trouve lugubre ; et encore ne la connaissez-vous pas tout entière. Mais je n'ai que trop parlé. Adieu, monsieur, je regrette cette confidence.

— Pensez-vous que je pourrais en abuser?

— Non, mais en la faisant, j'ai failli pleurer, et désormais je ne veux plus que dominer.

En parlant ainsi, elle relevait la tête. Élisée crut voir la fille de Lucifer.

Et en effet, quelque temps après, la signora Campo Seramio passait pour la femme qui exerçait le plus d'influence à Rome, après la femme du barbier Gaëtano.

CHAPITRE XXVI

LE JOURNAL.

Rome, 15 octobre.

Veut-on connaître une ville? il faut l'étudier dans son architecture. Ici, l'architecture affecte la ligne couchée; elle s'étale en longueur; elle s'est inspirée du paysage; elle continue sur ses monuments le trait horizontal de la Maremme. Le dôme, à la vérité, fait exception à la règle; mais le dôme ne plane pas, il retombe; il ne monte dans le ciel que pour peser de plus haut sur une église.

Il y a eu pourtant une architecture catholique par excellence, l'architecture élancée et aérienne de l'ogive. Rome n'a pas voulu la connaître; l'ogive n'est entrée chez elle qu'en contrebande. Pourquoi? si ce n'est que Rome n'a jamais fait autre chose que mourir et que forcément elle devait traduire, dans l'attitude comme dans la physionomie de ses édifices, cette

lente destruction qui l'emporte pierre à pierre et prolonge jusque dans son enceinte la solitude de sa campagne. On peut, d'un siècle à l'autre, marquer sur la carte une nouvelle rue de décombres, où l'on n'entend plus la nuit qu'un chien aboyer aux étoiles.

Rome se refait sans cesse, de ses propres débris, un campement provisoire qu'elle laisse crouler deux siècles après.

Cette agonie des monuments eux-mêmes donne on ne sait quoi de pathétique à cette ville, toujours à la mort. On y sent la vie décroître dans chacune de ses pierres, elle se débat contre l'étreinte d'un cadavre ; car ce qui est se trouve partout accouplé à ce qui a été. La façade de ce palais moderne a été bâtie avec un pan de mur du temps d'Auguste ; l'écroulement, un moment déplacé, reprend sa chute et retombe en ruines.

Les constructions antiques à moitié démolies alternent avec les constructions nouvelles sans disparate, tant Rome, composée d'une même poussière, est une succession d'accords dans la décadence. La pierre du Travertin noircie à la fumée des volcans répand la même teinte sur tous les âges d'architecture. Et là où la transition pourrait être brusque, elle rétablit l'harmonie.

Rome en deuil, veuve de tant de peuples, semble attendre son tour, les pieds sur son tombeau.

Le sol n'est ici qu'un tombeau. Pas une basilique qui ne repose sur un tombeau, ou qui n'ait un tombeau creusé sous son autel; pas une chapelle dans une église qui ne possède plus ou moins un tombeau; pas un cloître qui ne tourne autour d'un tombeau; pas une forteresse même qui n'ait été un tombeau : celle de Capo di Bove, tombeau de Cecilia Metella; celle du château Saint-Ange, tombeau d'Adrien.

On ne peut plonger à n'importe quelle profondeur sous cette ville acharnée à vivre et encore plus empressée à mourir, sans descendre un escalier mortuaire, qui conduit, d'étage en étage, à trois ou quatre gisements de tombeaux, depuis les rotondes sépulcrales des Columbariums jusqu'aux galeries des Catacombes. C'est à se demander si la Rome actuelle n'est pas montée un jour, du fond des Catacombes, pardessus plusieurs cités ensevelies, pour étaler une dernière fois toutes ses morts au soleil.

Sortie de dessous terre, le linge sanglant de ses martyrs à la main, elle a toujours gardé la sinistre empreinte de sa première patrie. Il semble qu'elle ait couvé sa théologie dans la nuit des cryptes, et que ses doctrines n'en soient que les ténèbres écrites. C'était en effet dans ces souterrains pavés de reliques qu'elle avait appris à glorifier la mort, à sanctifier un os, à prier sur un crâne, et à tracer enfin d'un doigt glacé, sur toute poésie vivante, sur la feuille de la rose

comme sur le front de la jeune fille, le lugubre *memento :* que l'homme vient de la poussière et doit retourner à la poussière.

C'est dans son propre sol que Rome a puisé son dogme ; elle l'en a retiré tout pétri de larmes et de cendres. Or, que dit ce dogme ? Il dit que l'homme n'est qu'un cadavre à l'état de formation, qui n'est vraiment parfait qu'autant qu'il est couché dans son cercueil. Il ne vit sur cette terre qu'en expectative, et à vrai dire en pénitence ; ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est d'en sortir le plus tôt possible ; il n'y reste que pour y souffrir et mériter par ses souffrances une vie meilleure. Et tout cela, parce que, dès son entrée dans le monde, il a fait un si effroyable faux pas qu'il en est tombé de toute la hauteur du ciel et qu'il a entraîné dans sa chute tout ce qui existait et tout ce qui n'existait pas encore ; et à la minute, et par le fait du péché originel, l'homme n'a plus été que le péché vivant ; quoi qu'il pense ou quoi qu'il fasse, il élabore en lui et il sue du péché.

La terre ne doit plus être, dans cette donnée, que la maison de force du salut ; on n'y vient que pour prier, gémir, pleurer et mourir le plus qu'on peut, en attendant qu'on meure tout à fait ; donc la vie, pour échapper au mal ou pour le racheter, ne doit être qu'un long suicide en détail : suicide du corps, suicide du cœur, et surtout de la raison. Ce n'est que par l'hu-

milité, par la pauvreté, par l'abstinence que l'homme arrive à l'état de grâce et affranchit son âme de l'enfer. Le culte romain, né dans un caveau et sorti d'un ossuaire, est le culte de la mort et son dernier mot est un *de profundis*.

Ah oui, sans doute, on pouvait dire quand on vivait dans un souterrain et qu'on avait l'humeur chagrine : la vie, c'est la mort; on pouvait le dire, on pouvait le croire et le faire croire, et, sur la foi de cette idée, essayer de tuer l'homme à lui-même, en longueur, en détail ; mais la vie est la vie, elle est faite pour vivre, elle veut vivre, en définitive. On la nie ; savez-vous comment elle se venge? en vivant; et en vivant d'autant plus qu'on la nie davantage. Ce qui n'eût été qu'une expansion, si on l'eût respecté, devient une explosion quand on le comprime.

On a inventé un dogme surhumain et on a cru pouvoir y emprisonner l'humanité ; mais l'humanité est humaine, elle est telle, elle doit rester telle ; elle porte en elle une force irrésistible d'attraction pour la science, pour la beauté, pour la poésie, pour la sympathie, pour l'amour, pour la famille; et c'est cette force qu'on a cru pouvoir refouler avec une légende ! On frappe le printemps d'anathème, mais le printemps n'en sourira pas moins; on peut excommunier la fleur, la fleur n'en fleurira pas moins et poussera même l'audace jusqu'à embaumer la main qui l'aura flétrie.

Aussi, qu'est-il arrivé? que, dès le quinzième siècle, la papauté retournait d'elle-même au paganisme. Qu'est-ce que le pape Borgia? Priape qui dit la messe. Cet homme faisait horreur même à la débauche. La grotte de Tibère l'eût revomi de dégoût. Léon X n'aime que les bouffons; il abandonne les autres distractions aux cardinaux. Il y avait alors à Rome trente mille prêtresses d'un dieu qui n'était pas précisément le Nazaréen; c'étaient les serves de la couronne; elles payaient une redevance. Le pape voulait-il récompenser un prélat? Il lui donnait une douzaine de courtisanes en prébende. A un *Jules* par tête, c'était un revenu. Quand la belle *Imperia*, la maîtresse du cardinal Bembo, vint à mourir, on l'ensevelit dans une église avec tous les honneurs de la guerre, et sur sa tombe on mit cette épitaphe : *Hic jacet cortisana Imperia tanto nomine digna.*

Mais voici qu'un jour, un moine, sorti d'un village d'Allemagne, arrive à Rome, avec on ne sait trop quoi dans la tête, qui pourrait bien être l'Évangile. Il examine, il compare le texte au commentaire, et il dit : Tout cela n'est pas du christianisme; c'est du paganisme en soutane; il reprend la religion à son point de départ, au pied même du Calvaire. En face de l'agression brutale de la Réforme, il y eut nécessité à reparaître chrétien et à retourner au dogme sévère de l'expiation.

Toutefois, ce dogme l'avait pris de trop haut avec la nature humaine. En abolissant le célibat, la réforme l'avait suffisamment humanisé, mais avec le catholicisme pris à la lettre, il fallait être un saint pour être sauvé. Au seizième siècle, on avait passé à côté de la question. On n'avait pas nié le dogme, on l'affirmait comme auparavant; l'inquisition même le gardait, la torche au poing, à la porte de l'église. Seulement on le laissait à l'écart, avec d'autant plus d'aisance, que personne n'y trouvait à redire.

Que faire cependant après la Réforme? Rétablir le dogme dans toute sa rigueur. Mais c'était rompre avec la nature humaine; elle ne pouvait plus consentir à rentrer dans ce pénitentiaire. Il fallut donc capituler, trouver un compromis qui conciliât l'impossible et le possible et conservât le péché originel en abolissant le péché. La gloire de la découverte appartient à la Compagnie de Jésus; on peut dire sans exagération qu'elle a sauvé le catholicisme; la férocité janséniste l'eût infailliblement perdu. Personne n'eût pu y tenir : l'Europe serait aujourd'hui protestante ou incrédule.

Comment le jésuitisme est-il parvenu à rétablir l'harmonie du ménage entre l'humain et le surhumain? Par le casuistisme, à l'aide du confessionnal : il a si bien su atténuer le surhumain, en adoucir la rigueur, il a si bien su aplanir et fleurir la voie du

salut, il a si bien su promener une main délicate sur la faiblesse de la chair, que la pénitence n'est plus qu'une partie de plaisir.

— Que ne connaissez-vous la volupté de la confession ? disait une dévote à son amant.

Le jésuitisme est la dernière incarnation du catholicisme ; la première Église sortait des catacombes, la seconde sort du confessionnal.

C'est dans la confession que le jésuite, le premier confesseur du monde, a puisé la connaissance approfondie de la femme et du vieillard, et c'est à l'usage de la femme et du vieillard qu'il a imaginé le culte de la Vierge et qu'il l'a substitué en douceur au culte du Christ ; il finira même par ne garder de Jésus que le morceau du cœur, le surplus n'est pas nécessaire : cette théologie promet ; elle proclamera un jour l'Immaculée-Conception.

— Pourquoi Dieu exige-t-il un confesseur pour la confession? demandait un jésuite à sa pénitente. Il pouvait tout aussi bien recevoir la confession directe du pécheur.

La dame passait la main sur son front et cherchait une réponse.

— Je vois bien que vous n'avez pas le don de la grâce, reprit le Révérend Père : c'est parce que Dieu fait entrer le mérite du confesseur en ligne de compte,

ce qui lui permet de pardonner plus facilement au pécheur.

Pour le casuistisme, la confession est une entreprise de blanchissage qui permet de salir d'autant plus de linge qu'on a plus de facilités pour le laver.

CHAPITRE XXVII

UNE CHAPELLE A VÉNUS.

Quand on a passé le pont Saint-Ange, on tourne à gauche et, après avoir suivi une rue insignifiante, on arrive à une place bizarre, ornée au milieu d'une quille de granit et flanquée de chaque côté d'un paravent à claire-voie. Au fond de l'hémicycle, on aperçoit une façade surmontée d'un dôme qui, sur la foi de l'architecture, pourrait être aussi bien la devanture d'un palais que d'une église.

A droite de la place, une maison carrée, suspendue en l'air et vue d'angle comme si un coup de vent lui eût imprimé un quart de conversion, flotte lourdement au-dessus de la colonnade. A gauche de la place, une autre maison, mais celle-là, basse, borgne, trapue de construction et sinistre d'aspect, semble cacher une mauvaise action derrière ses fenêtres grillées. Enfin,

à l'entrée de la place, deux fontaines lancent au ciel une fusée qui ne retombe avec fracas que pour aller finir dans un égout.

Cette façade de palais est l'église Saint-Pierre, la maison carrée, le palais du Vatican, et la maison borgne, le tribunal du saint-office. La papauté d'une part, l'inquisition de l'autre : la symétrie est observée. Le Vatican est ce qu'il y a de plus intéressant dans tout cela. Saint-Pierre est un joli morceau de maçonnerie ; il aura du charme à l'état de ruine. On ira le voir au clair de lune, mais on voudrait être pape pour habiter le Vatican.

Ce n'est pas qu'il soit irréprochable au point de vue de l'art ; l'édifice est passablement désordonné. Il a été fait à coups des papes, sans respect pour le principe d'unité. On y monte par un escalier de briques en pente douce, praticable aux mulets ; l'entrée en est gardée par des factionnaires d'opéra-comique : casaque jaune rayée de vert, une plume sur le chapeau et une hallebarde sur l'épaule.

Ce palais est un imbroglio de couloirs; il serait dangereux de s'y égarer la nuit. On pourrait pousser une porte mal fermée et commettre une indiscrétion. Ici, homme ou femme, tout le monde compte sur l'obscurité. Le premier étage n'est peuplé que de peintures et de statues; on y est perdu comme dans un désert; des corridors prolixes ne savent pas finir,

et quand ils cessent en apparence, c'est pour recommencer dans une autre direction; il y a bien, le long de ces corridors à perte de vue, une enfilade de portes, mais à quoi peuvent-elles servir? On ne les voit jamais ouvertes.

Quelquefois, cependant, on entrevoit au fond, tout à fait au fond d'une galerie, un fantôme rouge qui paraît glisser plutôt que marcher dans la lumière projetée obliquement des fenêtres. Cela va la tête haute, les bras ballants; cela remue les jambes, à la rigueur, il le faut bien pour marcher, mais le moins possible, car, si on le voyait agir comme un autre homme, on pourrait le prendre au mot et croire qu'il appartient à l'humanité. A trois pas derrière lui, il traîne à la remorque, dans le sillage de sa robe de pourpre, un petit abbé frisé qui porte des odeurs et tient les yeux baissés.

Voilà le Vatican ostensible. Le Vatican dissimulé ne commence qu'au second étage. C'est là que loge toute une nichée de camériers, de camérières, les uns tonsurés, les autres mariés. Comme ils vivent porte à porte, le voisinage prête à la confusion, d'autant plus qu'il n'y a pas de palais au monde qui soit plus mal éclairé; le gaz y est inconnu, il est trop lumineux.

On avait dit à Élisée qu'il y avait un chef-d'œuvre à peu près ignoré dans un grenier du Vatican. C'était une salle bâtie, ornée et peinte par Raphaël. Cette

chambre mystérieuse portait le nom rêveur de *ritiro di Giulio II*, bien qu'elle n'eût jamais eu quoi que ce soit à démêler avec ce pape farouche. Élisée avisa dans un escalier du second étage un muletier qui conduisait par la bride son mulet chargé de deux barils.

— Où est le *ritiro* de Jules II? lui demanda-t-il.

Le muletier le regarda d'un air étonné.

— *Chi lo sà?*

Et il envoya un coup de pied dans le ventre de son mulet.

A l'étage au-dessus, le voyageur croisa une blanchisseuse qui portait une corbeille de linge sur la tête.

— Le *ritiro* de Jules II? répéta-t-il.

— *Chi lo sà?* répliqua-t-elle à son tour.

Elle fit même un mouvement de pudeur offensée, comme si l'étranger lui eût adressé une question malhonnête.

Élisée commençait à douter de l'existence du *ritiro*, lorsqu'il aperçut un petit porteur d'eau qui montait la rampe un seau à la main.

— Où est le *ritiro* de Jules deux? répéta-t-il pour la troisième fois.

Seulement Élisée avait commis un barbarisme; il avait dit *deux* en italien comme en français.

— *Di Giulio secundo?* rétorqua l'enfant.

— Oui, mon garçon.

— *E la casa mia.*

— Peut-on la visiter?

Élisée tira un paolo de sa poche pour appuyer sa demande, l'enfant posa son seau sur une marche de l'escalier.

— Attendez un instant.

Il grimpa comme un écureuil, et, redescendant un quart d'heure après :

— *Si poi*, dit-il à Elisée. Il le conduisit, d'abord, à une galerie extérieure, à ciel ouvert : une véritable basse-cour aérienne, peuplée de poules et de pigeons; à l'extrémité de la galerie, l'enfant ouvrit la porte d'une première chambre, ensevelie dans une profonde obscurité; il en avait fermé d'avance les volets pour cacher certains détails d'intérieur, indignes de la curiosité d'un étranger. Il prit ensuite la main d'Élisée, il le mena dans l'ombre jusqu'à la seconde porte, et, après en avoir tiré la targette :

— *Ecco*, dit-il.

Élisée entra dans une cellule éclairée par une fenêtre cintrée et revêtue d'un stuc rouge; la pièce pouvait avoir de douze à quinze pieds carrés; elle servait à la fois de garde-robe et de garde-manger. D'un côté, des jambons et des saucisses flottaient en festons; de l'autre, des vêtements d'hommes et de femmes pendaient péle-mêle à la muraille. Pour jouir de l'œuvre

de Raphaël, il fallait l'extraire morceau par morceau de cette alluvion de charcuterie et de friperie.

Élisée souleva une soutane usée, et il vit sortir de là-dessous Vénus en personne. Elle vient de naître de l'écume. C'est la déesse vierge, svelte de forme, légère de bagage. Debout sur une conque, sa longue chevelure dans la main gauche, elle fuit vers la terre qui n'attend qu'elle pour aimer. Il écarta ensuite un jupon, et il délivra encore une Vénus, mais Vénus, cette fois, plus mûre, plus ample de beauté ; elle gémit, la tête dans sa poitrine, le sang coule de son sein, elle pose la main sur sa plaie, ou plutôt elle l'étale avec tant de grâce, que la souffrance, pour elle, n'est qu'une occasion de coquetterie ; l'Amour, debout à son côté, tient une flèche d'une main et de l'autre un arc détendu. Le coup a porté ; le chasseur sourit.

Élisée détacha un énorme jambon et il tira de sa cachette une troisième Vénus, couchée sur un lion marin ; elle fend la mer à toute vitesse ; le flot écume et gronde sur son passage ; la main posée sur le frein du lion, elle semble vouloir l'arrêter, mais le tourbillon emporte la déesse et elle emporte avec elle le monde dans son tourbillon. Élisée enleva enfin un corset, ce ne fut plus Vénus, ce fut une nymphe qui peignait ses cheveux au bord d'une fontaine. Un satyre, caché derrière un buisson, assistait incognito

à la toilette. Cette figure de femme était un portrait, de la tête à la cheville. Raphaël n'avait pas triché la nature, il l'avait copiée loyalement. Le propriétaire de l'établissement trouvait que, pour ce genre de divinité, le réel valait mieux que l'idéal.

Cette chambre passait dans son temps pour une salle de bain, elle était en réalité une chapelle à Vénus. Une statue de la déesse occupait la niche du milieu; un cardinal épicurien, Diovisi da Bibiena, en avait dicté les sujets à Raphaël. Le peintre de la Farnesine y avait prodigué toutes les grâces païennes de son pinceau; car, au fond, Raphaël n'a jamais été qu'un Athénien baptisé. C'était dans ce voluptueux sanctuaire que Bibiena venait passer ses heures de loisir et relire les scènes amoureuses de la *Calandra*. Et plus d'une fois la Vénitienne Tirésie, qu'il empruntait volontiers au banquier Chigi, traîna sur ces dalles de faïence ses babouches orientales couvertes de pierreries.

Au moment où Élisée sortait du Vatican, il rencontra sur la place une énorme baraque roulante attelée de quatre chevaux; le coffre de la voiture, horriblement contourné dans le goût de la régence, portait au sommet une corniche dorée surmontée de quatre plumets. L'arrière-train, relégué à deux mètres de distance du centre de gravité, formait une plate-forme où quatre laquais debout dansaient en

cadence à tous les soubresauts des roues sur le pavé. Trois ou quatre polissons déguenillés couraient, pieds nus, des deux côtés du carrosse, en criant d'une voix lamentable : la benedizione! De temps à autre, Élisée voyait passer par la portière un bout de main encadré dans une manche de satin blanc : c'était la bénédiction demandée.

Le choléra avait sensiblement baissé depuis une semaine : le pape avait cru pouvoir rentrer dans sa capitale.

CHAPITRE XXVIII

EN TOUT BIEN TOUT HONNEUR.

Élisée flottait dans cette espèce d'entre chien et loup de l'esprit qui n'était plus le sommeil et n'était pas encore le réveil; il crut entendre du bruit au bas de l'escalier : le bruit monta, puis monta encore, et fit halte devant la porte d'Élisée; une note métallique de crosse de fusil résonna sur la pierre du palier.

Élisée se souleva.

— Aurais-je dit un mot de trop? pensa-t-il.

Pendant qu'il faisait son examen de conscience, un coup de crosse dans la porte lui adressait une première sommation. Le cas devenait grave; Élisée se leva.

Il n'était pas encore habillé, qu'un second coup de crosse ébranlait la porte à la faire crouler. Une idée traversa le cerveau du voyageur.

— Si ce n'était pas la police? dit-il.

Un troisième coup de crosse, encore plus brutal, prit cependant la forme de la légalité.

— Au nom du Saint-Père! cria une voix du dehors.

La résistance devenait impossible en présence de ce nom vénérable. Élisée alla ouvrir, et recula aussitôt. Il avait devant lui un domino couvert d'une toile cirée de la tête aux pieds, avec trois trous pour visage. Ce fantôme tenait à la main une torche allumée, et, à travers la fumée de ce luminaire primitif, Élisée entrevoyait vaguement quatre hommes et un caporal. Il crut d'abord qu'on venait pour l'enterrer.

Le caporal lui montra une pancarte qui paraissait une ordonnance de police. L'homme à la torche attaqua le lit d'Élisée : après en avoir levé la couverture, il fuma consciencieusement le drap de dessus et le drap de dessous; il promena ensuite la résine de la torche autour de la chambre, sous le plafond, sur le plancher. Il n'y eut pas un coin, un recoin, un placard, un habit même du voyageur qui échappât à l'exorcisme; la chose faite, le domino mit le pied sur sa torche pour l'éteindre, et le caporal réclama quatre piastres pour frais de fumée. Élisée la trouva chère : il voulut marchander; mais le caporal lui montra de nouveau la pancarte. Élisée n'avait plus qu'à courber la tête et qu'à payer.

On avait persuadé au pape qu'il n'y avait qu'un préservatif contre un retour offensif du choléra, c'était une fumigation générale à domicile. Grégoire avait goûté cette mesure d'hygiène; le trésor pontifical en retira cent mille écus.

L'automne est la saison délicieuse de l'année. Le printemps est le rêve de la nature, l'automne en est la rêverie. Le mois de novembre, cette année-là, semblait retenir l'été au-delà du terme légal. Le pape venait de rouvrir le Quirinal au public. La foule avait besoin de reparaître, elle envahit le jardin; Élisée y rentra avec elle, porté par le courant. En faisant le tour d'un parterre, il entendit un concert de grognements derrière un massif de lauriers; il pénétra dans ce sanctuaire.

Il put embrasser d'un coup d'œil toutes les races issues d'un père commun. Il y avait en première ligne l'indigène du Béarn, trapu de taille, fort du jarret, excellent nageur, car il traverse un torrent comme un ruisseau; à côté de lui, le Tonquin, petit, ramassé, bas de jambes, tenait compagnie à son frère jumeau le Siamois. Le hideux Papou regardait d'un œil de pitié le Japonais masqué, la face couverte de verrues. Il y avait là enfin un assortiment complet de l'espèce porcine, fille dégénérée du sanglier.

Le cochon est un animal méconnu; chez lui le mort fait tort au vivant : on le saigne, on le sale, on

le juge sur son dernier mot, et on décide qu'il ne mérite qu'une estime tempérée, qui, en aucun cas, ne saurait aller jusqu'à l'enthousiasme. C'est là une erreur, pour ne pas dire une injustice. Qu'on étudie le cochon de près, et on verra qu'il a plus d'une ressemblance avec le roi de la création. Il est un spiritualiste à quatre pattes, quoique en apparence philosophe sensuel.

Le cochon seul, sans compter l'homme, regarde la mer une heure durant, le cou tendu, de son petit œil noir si profondément méditatif. Demandez-lui à quoi il pense? Il vous répondra qu'il cherche une formule de l'infini. C'est le cochon métaphysicien, peut-être même géomètre. Cet autre, la tête levée au ciel, pousse de temps à autre une exclamation. A quoi sert de l'interroger? Il y a du latin dans son fait : c'est le cochon retiré du monde, qui médite sur le néant et songe au salut. Cet autre fouille la terre d'un groin inspiré et, pris tout à coup du délire sacré, il danse, à longueur de corde, une farandole effrénée autour de son piquet : c'est le cochon derviche. Cet autre enfin, réduit à l'état de pelotte et voluptueusement couché dans son lard, jouit de l'ineffable béatitude du *far-niente* : c'est le cochon séraphique, épris du paradis.

Le pape Grégoire XVI avait passé sa jeunesse au couvent; il y avait appris à connaître le mérite de la race calomniée. A peine monté sur le trône, il

la collectionnait avec un empressement apostolique Toutes les fois qu'un missionnaire partait pour les contrées lointaines et venait lui demander ses instructions, Grégoire lui faisait toujours deux recommandations : la première, de convertir les infidèles; la seconde, de lui envoyer des pourceaux. Il possédait ainsi la plus belle porcherie de l'Europe. Il allait tous les jours rendre visite à ses pensionnaires, et cependant, par un jeu cruel de la fortune, les favoris du saint-père dormaient à l'ombre des lauriers qui devaient leur servir de litière à l'heure du sacrifice.

Élisée méditait devant ces esprits inachevés, qui ne demanderaient pas mieux que de penser, et qui ne peuvent que rêver — lorsqu'il sentit une main tomber sur son épaule. Il retourne la tête; il aperçoit Marcus. Marcus arrivait ce jour-là même de Florence; il avait dû passer par Naples pour forcer le blocus.

— Que faites-vous là? dit Marcus, voilà un quart d'heure que je vous regarde et, depuis un quart d'heure, je vous vois en contemplation devant ces messieurs. J'ai craint un moment de vous déranger, ils avaient peut-être à vous parler.

— Je pensais que, sur le compte de l'homme et de l'animal, tout n'a pas été dit, et que, de l'un à l'autre, il y a encore une inconnue à dégager.

— L'inconnue est connue, dit fièrement Marcus : c'est moi qui l'ai trouvée; Goëthe n'a fait que la

deviner. J'ai le premier substitué l'épigenèse à la genèse.

Élisée salua cette formule au passage.

— Ne souriez pas; c'est la science, rien n'existe; tout devient. Il n'y a qu'un être qui change sans cesse de déguisements, de sorte que la création n'est qu'une interminable partie de carnaval sans autre différence entre tous les animaux qu'une différence de temps, et le temps l'efface sans cesse en élevant infatigablement le degré inférieur de l'animalité à l'étage au-dessus. Autrement dit : le pingouin n'est qu'un homme en retard, mettez-y le temps, et, d'évolution en évolution, le pingouin pourra devenir un professeur d'anatomie comparée. L'homme est donc le collecteur de toutes les races d'animaux accumulées avant lui et présentes en lui, à telle enseigne qu'il n'a qu'à descendre dans sa conscience pour y retrouver l'arche de Noé.

Les deux amis avaient entamé une dissertation à perte de vue sur l'unité de composition dans la nature, et, comme il leur arrivait la plupart du temps, ils avaient fini par ne plus s'entendre. Élisée ne voulait pas descendre du pingouin, et Marcus tenait, au contraire, à ce quartier de noblesse. Ils suivaient une allée de chênes verts, encombrée de promeneurs, hommes et femmes, qui n'avaient aucune envie de faire la leçon au Créateur; aussi marchaient-ils à la

file, du pas méthodique de la promenade; mais voici que du milieu de la foule un cri part : c'était le signal d'une bousculade; les uns juraient, les autres riaient; tous fuyaient dans les massifs. Élisée et Marcus regardaient cette déroute d'un œil philosophique; mais, assaillis à leur tour, en tête, en queue, de flanc, ils durent chercher au plus vite un refuge au milieu d'un bosquet.

Sous le plus beau soleil et l'azur le plus vif, la terre semblait fondre en eau; une pluie déloyale jaillissait à l'improviste, de bas en haut, de haut en bas, de droite, de gauche, de toutes les branches d'arbre et de toutes les fentes de pavé. Une multitude de petits jets d'eau hypocrites, traîtreusement cachés sous l'allée comme d'imperceptibles seringues, infligeaient à des gens bien portants le déluge en sens inverse.

Pendant ce temps-là, un vieillard, assis au fond d'une grotte peuplée de toutes les divinités de l'Olympe, manœuvrait la clé d'un robinet pour activer ou ralentir l'averse. Puis, en voyant les toilettes ruisselantes des dames changées en naïades, il riait de ce bon rire franc d'un moine heureux de sa plaisanterie.

Marforio en jasait; il avait tort; pour être un pape, on n'en est pas moins un homme; un homme qui ne rit pas est un monstre, et plus on est haut, plus on doit rire, ne fût-ce que pour corriger la désolation de

la grandeur. Il n'y a pas eu de pape plus travesti que Grégoire XVI, précisément parce qu'il n'y en a pas eu de plus naturel; on a beaucoup pendu ou guillotiné sous son règne, et l'esprit de parti en a conclu que le pape était cruel. Il n'en était rien : Grégoire était tout au plus un économiste qui laisse faire, qui laisse passer.

Deux papes régnaient alors à Rome : un pape de fait, un pape de nom; le pape de fait, c'était Lambruschini : celui-là pendait et fusillait ; le pape de nom, c'était Grégoire : celui-ci voulait rester un moine sous la tiare, mais un moine épanoui, déboutonné, oiseleur, pêcheur à la ligne, bon priseur et meilleur gourmet; il buvait couramment une bouteille de Champagne à son dessert; il allait ensuite passer la soirée chez Gaetano Morano.

Gaetano avait débuté par la profession de barbier. Il avait rasé Mauro Capellari au couvent; il l'avait encore rasé après sa transformation en cardinal; ils avaient si bien pris l'habitude l'un de l'autre, que celui-ci ne pouvait plus se passer de celui-là. Le pape eût voulu que sa barbe poussât deux fois par jour pour avoir une fois de plus l'occasion de livrer son menton à la savonnette de Gaetano.

L'hôtelière de l'Aquila-Nera avait transporté sa beauté de Pise à Rome; son muletier l'y avait conduite et avait dû l'abandonner en traversant la mon-

17.

tagne; il rencontra un douanier; le sentier était, paraît-il, assez étroit; deux hommes n'y pouvaient passer de front. Le pied du douanier glissa, il tomba dans un trou; la vicairie ne trouva pas la chose naturelle, et depuis ce temps le muletier balayait les rues de Civita-Vecchia la chaîne au pied.

Gaetano avait eu à cette époque l'occasion de connaître Teresina; mais il ne put que l'épouser.

Et à peine l'eut-il épousée, qu'il sentit en lui un talent, jusqu'alors endormi, de théologien et d'archéologue. Le saint-père le nomma coup sur coup président d'une académie de linguistique et directeur d'un dictionnaire de théologie. Teresina accoucha d'un enfant quelque temps après son mariage. Le pape voulut le baptiser de sa main pontificale, et il choisit un cardinal pour parrain. La malignité publique essaya de broder sur ce baptême. Il n'en est pas moins avéré pour toute âme honnête que Grégoire XVI menait une vie exemplaire; seulement, quand on avait quelque chose à demander au pape, il était bon de passer auparavant chez la signora Teresina, et si on était un solliciteur habile, on avait soin d'oublier sa bourse sur la cheminée.

CHAPITRE XXIX

LE JOURNAL.

15 novembre.

... Je traversais tout à l'heure le champ de Flore; il était à peu près désert; un homme et une femme marchaient en sens inverse; ils ne se connaissaient pas; ils se sont croisés sans se saluer. L'homme devait être un paysan de la Sabine, il portait aux pieds des sandales de buffle; la femme était une Transteverine, elle tenait à la main un tambour de basque. Le paysan l'avait à peine dépassée qu'il retourna vivement la tête; il avait entendu le bruit des grelots, et aussitôt il attaqua un pas de danse en décrivant une courbe passionnée autour de la Transteverine; la femme, ainsi provoquée à l'improviste, leva son tambourin au-dessus de sa tête, et répondit à l'attaque par un mouvement de circonvolution accentué avec

encore plus de vigueur. Ils tournèrent ainsi autour l'un de l'autre, comme deux duellistes acharnés, en faisant claquer leurs doigts avec fureur et en déchargeant l'un sur l'autre, des regards à bout portant. Une cloche tinta trois coups à l'église voisine; l'*Ave Maria* venait de sonner : les deux danseurs se séparèrent aussitôt. Ils ne s'étaient pas adressé la parole pendant la saltarelle, et probablement ils ne se sont jamais revus.

Ni l'un ni l'autre assurément ne soupçonnaient qu'à la place même où ils dansaient, il avait été commis un de ces crimes qu'un océan d'eau bénite ne saurait laver. Il y a un peu plus de deux cents ans, un homme attaché à un poteau, un écriteau sur le front, pouvait lire sur une bannière, placée en face de lui, la plus belle devise de l'Évangile : *Misericordia.*

Voici en quoi consistait la miséricorde de l'Église à son égard :

Un inquisiteur portait une mèche de soufre enflammée au bout d'un bâton; il la promena d'abord dans les cheveux du patient pour lui donner un avant-goût de son supplice. Après quoi, il mit le feu au bûcher; la flamme pétilla le long des fagots; la victime disparut dans la fumée; les moines faisaient cercle autour de l'auto-da-fé; mais ils ne dansaient pas; en cela, ils diffèrent des Cannibales.

L'homme ainsi grillé tout vif était le grand penseur de son temps, et on doit ajouter le grand prophète; on l'appelait le Nolain, du nom de sa ville natale; il avait passé son enfance au pied du Vésuve, bercé par les tremblements de terre, et allaité du vin de Mangia Guerra, noir comme le bitume et brûlant comme la lave du volcan. Il entra au couvent de bonne heure, il étudia l'antiquité; il avait lu Platon, le voilà Platon à son tour : il médite, il devine, il découvre, il tient l'infini au bout de sa pensée, et le soir, à l'approche de minuit, seul dans sa cellule illuminée de sa vision, il ouvre sa fenêtre pour baigner sa tête en feu dans la rosée du ciel, pendant que la nuit étoilée se regarde au miroir dans la baie voluptueuse de Résine.

Il a trouvé, ou pour mieux dire, retrouvé la véritable philosophie, la philosophie du Dieu vivant, la philosophie de la vie de la nature spiritualisée à travers l'Idéalisme de Platon. C'est un secret qui lui pèse, il ne veut pas le garder. Il croirait faire un vol à l'humanité, il jette le froc à la borne, et il court à travers l'Europe : « *Si Dieu te touche, avait-il dit, tu seras le feu ardent.* » Dans l'ivresse de sa croyance, il voulait incendier le monde de la vérité.

Il alla d'abord à Genève, puis à Paris, puis à Oxford, à Wittemberg, à Helmstadt, à Prague, à Francfort, discutant, argumentant, enseignant, prêchant partout,

repoussé partout comme un visionnaire, et toujours enthousiaste; quelquefois, cependant, une jeune fille sympathique, en voyant le jeune inspiré, pâle sous sa longue chevelure de clerc, essayait de le consoler de ses échecs philosophiques. Mais, hélas! il ne faisait que passer, et sa parole passait avec lui, semence perdue, balayée par les vents avec la trace de ses pas sur la poussière de tous les chemins. Il jeta un regard de tristesse sur le temps évanoui d'une jeunesse qui n'avait réussi qu'à cueillir et à effeuiller çà et là un amour comme une branche de myrte du Vésuve.

Il ne me reste plus d'autre infortune à essuyer, disait-il mélancoliquement, *que l'infidélité d'une maîtresse.*

Il sentit sa destinée finie; il avait la nostalgie du ciel napolitain; il voulait respirer encore avant de mourir le parfum des citronniers, et revoir l'allée d'oliviers où il avait lu Platon pour la première fois, au murmure des abeilles. Il eut l'imprudence de rentrer en Italie; l'Inquisition l'attendait au passage : elle le condamna à la *peine la plus douce*, sa sentence le dit expressément; *pas une goutte de sang*, ajoutait-elle; elle brûla Jordano Bruno et jeta ensuite sa cendre dans le Tibre.

Mais deux étincelles envolées de ce bûcher allèrent tomber l'une en Toscane, l'autre en Hollande, et

Galilée d'un côté, Spinosa de l'autre, reprirent l'œuvre interrompue de Jordano Bruno.

On savait croire en ce temps et dire ce qu'on croyait, on savait vivre et, au besoin, mourir pour sa croyance. Spinosa polissait le matin des verres de lunettes pour avoir le droit de penser dans la soirée. Il ne lui fallait qu'une jatte de lait par jour et une once de tabac. Il n'en marchait pas moins résolument à l'avenir, sa pipe à la bouche, et, quand il croyait avoir découvert une idée, aucune considération humaine ne lui eût imposé silence. Il la proclamait, il la publiait à haute voix, comme un veilleur de nuit. On l'injuriait, on l'excommuniait ; Spinosa n'en continuait pas moins de passer ses verres sur le polissoir, et, du fond de son échoppe, il jetait le lendemain à la foule le scandale d'une vérité de plus pour racheter la première.

La philosophie du dix-huitième siècle a suivi l'exemple de Jordano Bruno et de Spinosa; aucun des philosophes de ces temps-là ne crut qu'on pouvait être un philosophe sans être en même temps un apôtre. La philosophie du chacun pour soi, du chacun chez soi leur eût paru un crime contre l'humanité; quand Montesquieu croyait une chose utile à dire, il la disait, et s'il ne la disait pas, il l'insinuait; Voltaire l'imposait, Diderot la criait, Rousseau la tonnait. Il n'y a pas un d'eux qui, dans une mesure et avec une

nuance différente de tempérament ou de caractère, n'ait été un sublime imprudent, toujours prêt à prendre parti contre tout ce qui trompe ou exploite l'humanité; à force de génie et de franchise dans le génie, ils ont fait la Révolution.

C'est qu'alors la philosophie n'était pas chose officielle, une fonction de l'État inscrite au budget à côté de la douane ou de la police. L'État n'a pas seulement à faire la part de la philosophie, il a aussi à traiter avec la religion, avec la religion catholique, la religion protestante, la religion juive même depuis quelque temps, en attendant la religion musulmane; l'État ne peut pas laisser attaquer par l'État ce que l'État paye, sans prouver par cela même qu'il gaspille la fortune publique. Il faudra donc inventer une philosophie fuyante, insaisissable, qui parle pour ne rien dire, et en tout cas ne dise rien qui puisse gêner l'État dans son ménage avec l'Église, une philosophie qui soit une diplomatie et non une doctrine, qui soit une curiosité et jamais une solution.

C'était là le problème que Victor Cousin, mollement couché sur l'hermine du Conseil de l'instruction publique, dans la fumée des rêveries allemandes, avait à résoudre et qu'il a résolu, nous devons le reconnaître, avec un incomparable génie. Il n'avait pour cela qu'à transporter le galimatias allemand à la Sorbonne et les rêveries de la Sorbonne dans l'Uni-

versité. Le moi et le non-moi, que pouvait dire à cela un vicaire-général? Il avait beau flairer la formule, il n'en pouvait dégager un atome d'arsenic. L'être et non-être, monseigneur de Quélen pouvait feuilleter d'un bout à l'autre saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'École n'avait pas plus classé l'un que l'autre dans le catalogue des hérésies. Le subjectif et l'objectif, le diable seul avait pu inventer ce grimoire; ce pouvait être sans doute un cas de sorcellerie, mais depuis deux siècles l'Église avait renoncé à brûler les sorciers.

Cependant il y a eu de tout temps des systèmes philosophiques différents entre eux, pour ne pas dire contradictoires, l'idéalisme, par exemple, le matérialisme, le mysticisme, le scepticisme. Il faut bien que la philosophie choisisse, sous peine d'avoir un mouchoir sur les yeux et de jouer à colin-maillard. Victor Cousin sourit de pitié, et d'un tour de main il tranche la difficulté.

Le spiritualisme est vrai, le spiritualisme est faux, vrai par un côté, faux par un autre. Ainsi dit-il; c'est bien, voilà un trait de lumière. Le matérialisme est vrai; le matérialisme est faux; vrai quand on l'envisage par devant, faux lorsqu'on le regarde par derrière; rien de mieux; c'est l'histoire du renard qui a la queue coupée. Le scepticisme est faux, mais faux jusqu'à moitié corps seulement; à partir de la cein-

ture, il reprend tous ses droits à notre estime. De mieux en mieux. Nous voyons bien ici la lanterne magique; où est la bougie?

La bougie, la voilà, l'éclectisme l'apporte sur un plateau d'argent. La vérité, dit-il, est une opération de chimie et une question de mélange. On prend une pincée de mysticisme et on en saupoudre une quantité égale de matérialisme; on prend un grain de spiritualisme, puis on jette dessus une goutte de scepticisme, on les met ensemble sous une cloche, et le gaz qui s'en dégage, c'est l'éclectisme, le dernier mot de la philosophie.

Mais il n'est pas bon de le dire trop haut. La philosophie n'est pas faite pour tout le monde; elle est une partie fine réservée à l'aristocratie des intelligences : où en serions-nous, grand Dieu! si nous appelions le peuple à raisonner? Deux puissances règnent sur les esprits, la religion et la philosophie; on a cherché à les réconcilier dans ces derniers temps, à quoi bon? le partage est fait d'avance : au peuple la religion, à nous la philosophie; la religion est une philosophie rudimentaire suffisante pour quiconque n'a ni le loisir ni le moyen de pousser plus loin la curiosité; la philosophie dit à l'homme : Pense! mais la pensée est une dépense de temps et d'argent; la religion dit simplement : Crois! il y a économie de toute façon. A ce point de vue, une pointe de supers-

tition, mais une pointe seulement, pourrait avoir son utilité.

La superstition est la poésie de l'ignorance; elle entretient la simplicité, elle occupe l'esprit, elle trompe la souffrance. Le mirage est la consolation du désert.

Quant à nous, Platons en frac brodé, officiers ou commandeurs de la Légion d'honneur, nous pourrons peut-être bien encore laisser et même recommander la religion à nos femmes et à nos filles, parce qu'elles font partie du peuple, et qu'elles sont peuple par la faiblesse de leur esprit. Mais nous ne lui donnons que ce qu'il faut lui donner, un coup de chapeau en public. Ce n'est pas pour nous que la cloche sonne à notre paroisse; la finesse de notre oreille exige un autre air que le chant du lutrin. Il nous faut bien, de temps à autre, aller à la messe pour le bon exemple; nous paraissons même profondément recueillis dans notre livre d'Heures, au moment de l'élévation. Savez-vous ce que nous lisons? Une ode d'Horace à Lydie.

Nous ne croyons pas, bien entendu, au dogme que nous conseillons au peuple de croire, mais nous désirons qu'il y croie, par la raison que l'esprit de résignation prêché par l'Église est un opium contre l'esprit d'émancipation propagé par la démocratie. La Révolution française nous a enseigné qu'il ne faut pas jouer avec l'incrédulité : aussi notre incrédulité, mé-

ritoire pour nous, parce que nous sommes des esprits supérieurs, est-elle cependant une opinion en catimini. Nous ne rions plus bruyamment du Dieu des simples de manière à nous faire entendre des passants. Nous en sourions seulement, sauf à reprendre notre sérieux au premier tapage sur le pavé ; nous retournons alors à la messe, et, le danger passé, nous sourions de nouveau.

Ainsi dit l'éclectisme. Son Dieu est le Dieu oui et non, le Dieu esprit et matière à la fois, substance et cause, toujours substance et toujours cause, n'étant substance qu'en tant que cause, un et plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, etc., etc., le tout pour dire qu'on ne croit pas à la création, mais qu'on veut paraître y croire pour ne pas scandaliser le clergé ; et c'est là la métaphysique qu'on offre à la jeunesse pour la rendre croyante et forte, car la force est toujours en raison de la croyance !... Qui croit mollement agit mollement. La France n'a plus qu'à courber la tête ; le maître peut venir, il n'a plus d'hommes devant lui, il n'a que des philosophes.

Il faut en revenir à la philosophie virile du dix-huitième siècle, à cette philosophie pratique et sensée qui sait ce qu'elle dit et veut ce qu'elle pense, ou conseille du moins de le vouloir. Il est temps et plus que temps d'en finir avec la tabagie enfumée de la métaphysique allemande ; c'est assez peser des œufs

de mouches dans des balances de toiles d'araignées ; quand bien même on aurait marqué, à l'épaisseur d'une pellicule près, la limite incontestable qui sépare l'infini de l'indéfini, — de l'indéfini qui est l'infini en fuite, — et de l'infini qui est l'indéfini au repos, qu'aurait-on gagné à ce tour de force de l'esprit humain ? L'indéfini n'est pas l'infini, et après ? Le monde en serait-il plus avancé, le problème de notre destinée mieux résolu ? Hégel ferait sauter pendant vingt siècles ses antinomies en l'air pour les faire tenir ensuite sur la pointe d'un couteau, y aura-t-il une liberté ou une vertu de plus en Allemagne, la nation prussienne en recevra-t-elle une schlague de moins à la parade, et une Berlinoise vaporeuse en tombera-t-elle moins pâmée de la chiquenaude d'un caporal ?

Si c'est là la philosophie, ce banquier romain avait raison quand il dictait pour son tombeau cette épitaphe : « Ci-gît Stabercus ; il n'avait pas un sou vaillant en venant au monde ; il laisse après lui cent millions de sesterces. Il n'a jamais voulu entendre un philosophe : imite-le et porte-toi bien. »

Au moment où Élisée écrivait cette dernière phrase, la lampe italienne à quatre becs, montée sur une

haute tige, avec une mouchette suspendue à une chaîne de cuivre, vint à manquer d'huile ; c'est tout au plus si Élisée put gagner l'obscurité de vitesse et eut le temps d'écrire :

Il faut parler.

CHAPITRE XXX

L'UNION EN DIEU.

Une calèche découverte promenait deux dames au pas dans la rue du Corso. L'une était une demoiselle en robe de bal qui avait beaucoup de diamants ; elle paraissait honteuse de sa toilette et tenait sa figure cachée dans son mouchoir ; l'autre, au contraire, portait la tête haute et planait du regard.

Au moment où Élisée passait près de la voiture :

— Cette dame vous regarde, lui dit Marcus.

Élisée leva les yeux et ôta son chapeau.

— Vous la connaissez ?

— Puisque je l'ai saluée.

— Vous la nommez ?

— La marquise Campo-Seramio. Pourriez-vous me dire à votre tour quelle est sa voisine en robe décolletée qu'on promène comme une pagode ?

— C'est une mariée.

— Où est le mari?

— Le mari est un couvent.

— Et c'est pour lui plaire qu'elle a mis tous ces bijoux ?

— C'est pour dire adieu au monde et pour défier Satan.

Ils suivirent la voiture jusqu'à une église en briques, à proximité du Corso ; l'apprentie religieuse entra dans la nef au bras de la marquise. L'orgue les accompagna jusqu'à la grille du chœur en jouant un menuet. Le cardinal de Rohan, en costume gris perle, officiait à l'autel ; on voyait vaguement, de la place accordée au public, ce qui se passait derrière la grille : la novice s'agenouillait, se levait pour s'agenouiller de nouveau et se relever encore ; après cette pantomime de haut en bas et de bas en haut, on la débarrassa de ses diamants, on lui coupa les cheveux, on la coucha ensuite dans un cercueil, et puis on lui jeta un drap noir sur la figure, et tout fut dit ; il y avait une femme de moins.

Élisée quitta l'église assez mécontent du spectacle. Au moment où il sortait, il trouva la marquise qui remontait en voiture.

— Je voudrais causer un instant avec vous, lui dit-elle. Venez me voir à huit heures, heure française.

A huit heures moins un quart, Élisée montait l'escalier du palais Nicolini. Il trouva la marquise fatiguée de la cérémonie et à moitié étendue sur un canapé.

— J'ai pour vous de l'amitié, dit-elle en lui tendant la main. Je veux vous convertir.

— Gardez-vous-en, ce serait toujours à recommencer.

— Vous me refusez le don de conversion?

— Je vous l'accorde, au contraire, mais je ne serai pas plutôt converti, que je redeviendrai incrédule.

— Pourquoi cela?

— Pour avoir le plaisir d'être converti de nouveau par un aussi agréable confesseur.

— C'est du français cela, je ne le comprends pas... Parlons sérieusement. J'ai quelque crédit et je voudrais vous servir. Ici, avec de l'esprit et une soutane par-dessus, on fait fortune.

Élisée resta sur la réserve; il trouvait la proposition indiscrète.

— Croyez-vous en Dieu? reprit-elle vivement.

— Lequel?

— Il n'y en a qu'un en trois personnes.

— Pardon. Il y en a plusieurs autres, tous respectables dans leur pays, mais déconsidérés chez leurs voisins.

— Je parle du Dieu chrétien.

— Nous pourrions peut-être nous entendre sur son compte, mais il faudrait un effort de votre part et je n'ose l'espérer.

— Ou de la vôtre; mais, dites-moi, est-ce que le spectacle de cette jeune fille ne vous a pas touché?

— Oui, de tristesse.

— Que trouvez-vous de triste dans le vœu d'une religieuse?

— Ce vœu-là même : elle a juré de ne plus aimer.

— Mais on aime, au couvent, non de l'amour sur le sable, mais de l'amour dans le ciel.

Elle jeta un coup d'œil à sa pendule et, se levant brusquement de son canapé :

— Venez avec moi. Êtes-vous armé?

— Rarement.

— Vous avez tort, il faut l'être toujours.

Elle tira d'un étui de maroquin un charmant produit de la fabrique de Saint-Étienne, dont la crosse était ciselée avec un art exquis.

— Emportez cela.

Élisée en fit jouer la batterie.

— Prenez garde, il est chargé.

— Et vous, madame?

— J'ai le pareil.

— Vous auriez le courage?...

— Il a déjà servi, répliqua-t-elle nonchalamment.

Elle jeta un burnous sur ses épaules, et, après en avoir rabattu le capuchon :

— Partons, dit-elle.

Elle conduisit Élisée par des rues de mauvaise mine à une petite chapelle cachée au fond d'une impasse; ils pénétrèrent dans l'église par une porte dérobée. Une lampe pendue à la voûte laissait tomber dans la nef une clarté d'aurore boréale ; à travers cette ombre à peine transparente, on voyait d'autres ombres plus opaques, les unes debout, les autres à genoux : c'étaient les initiés de la chapelle, beaucoup de femmes et quelques vieillards.

Au bout d'un quart d'heure, une note dolente, filée, sur un trémolo savamment prolongé, flotta dans l'air comme une brise languissante, mais si ténue, si menue, qu'on n'eût pu distinguer si elle était une mélodie ou une illusion de l'oreille. Élisée vit alors sortir du fond de l'abside, par une porte de sacristie, une forme blanche soutenue par deux religieuses ; elle ne marchait pas, elle avançait comme sur une coulisse.

A mesure que la forme approchait, la lampe répandait sensiblement plus de lumière. L'apparition portait sur la tête un voile noir pour servir de repoussoir à une longue figure pâle, mais d'une pâleur si lumineuse qu'elle paraissait phosphorescente. Un fauteuil posé sur un tapis d'Orient l'attendait en avant de l'autel. Elle s'y assit, ou plutôt elle s'y af-

faissa, indifférente et comme étrangère à l'assistance; elle la voyait sans la voir. Son œil retourné en dedans regardait à l'intérieur. Un jeune prêtre, long, maigre, l'œil enfoncé sous une pommette aiguë, s'approcha d'elle, en faisant sonner à sa ceinture les grains de son chapelet, et d'une voix sépulcrale :

— Ma fille, lui dit-il, en quoi consiste la vie bienheureuse?

— Dans l'amour de Jésus.

— Qu'appelez-vous l'amour de Jésus?

— Le désir de le posséder.

— On y arrive?

— Par l'union en Dieu.

— Qui est?

— La fusion de l'âme avec l'âme à travers la flamme du buisson ardent.

— L'âme de qui?

— De l'époux et de l'épouse, jusqu'à ce que la nature céleste et la nature terrestre, évanouies l'une dans l'autre et transfigurées l'une par l'autre, ne fassent plus qu'une même essence comme dans la chair de l'eucharistie.

— Par quel moyen obtient-on ce miracle?

— Par l'oraison.

— L'oraison est-elle une prière?

— Non. C'est un état de l'âme. Dieu opère en nous, nous n'avons qu'à le laisser agir.

— Comment agit-il ?

La patiente laissa retomber sa tête sur son épaule et ferma les yeux pour se recueillir en elle-même ; puis elle se laissa glisser du fauteuil. Puis, à genoux, les deux mains croisées sur son front, et les regards levés à la voûte de l'église :

— Où es-tu, mon divin époux ? dit-elle d'une voix d'abord haletante et ensuite précipitée ; que t'ai-je fait, que tu ne viens pas ? Ta servante est là, prosternée devant toi ; si elle t'a offensé, brise-la, écrase-la sous ton talon, elle t'aura vu encore une fois et elle aura eu la douceur de baiser le pied qui l'aura broyée. Depuis que tu l'as foudroyée de ta grâce et consumée de ton sourire, que tu l'as pénétrée jusqu'à la moelle et parfumée de ton souffle ineffable, elle n'est plus, ou, si elle est encore, elle n'est que toi, toi à l'*Angelus*, toi à l'église, toi à la Cène, toi au parloir, toi à la sacristie, toujours et partout, sans trêve ni merci ; c'est pour toi qu'elle vit, c'est en toi qu'elle pense, c'est de toi qu'elle rêve, c'est près de toi qu'elle repose... le vent du sud souffle comme au jour où tu lui es apparue pour la première fois sous la treille de la terrasse. Le vent souffle encore ; ta servante est là, elle attend...

L'illuminée remuait les lèvres, mais elle ne parlait plus, sa parole retombait dans sa poitrine comme la flamme dans la bouche du volcan. Elle frissonnait, elle

18.

rougissait, elle pâlissait tour à tour ; elle tordait ses mains et les pétrissait l'une dans l'autre, et enfin, vaincue par la violence du fluide orageux qui la traversait et la secouait dans tout son être, elle tomba en arrière, la tête sur le fauteuil. Elle demeura ainsi près d'un quart d'heure, inanimée, raide, la gorge gonflée, les yeux fixes, les bras collés à ses côtés ; on eût passé en ce moment une glace devant ses lèvres de marbre qu'aucun souffle n'eût trahi qu'elle respirait encore.

Peu à peu, cependant, elle ressuscitait à la vie, un sourire vague parut effleurer sa face, et un instant après l'illumina ; la lampe redoublait de clarté ; on sentit couler un vent frais qui répandait une odeur de benjoin ; la religieuse remuait sa tête sur le fauteuil de droite et de gauche. Il y avait en elle du balancement de la couleuvre endormie, insensiblement dégourdie au soleil. Tout à coup elle jeta un cri...

— Le voilà enfin, dit-elle en ouvrant les bras, il a eu pitié de sa servante... et elle rayonnait d'extase ; il est beau comme l'ange de la lumière... et son œil dardait... il est vêtu comme lui de rayons, il a sur le front sa couronne d'épines, mais sa couronne est de flamme et les gouttes de sang sont des perles de feu, il a mis la main là et sa poitrine s'est ouverte, et, à travers la plaie béante, l'épouse a pu voir le cœur de l'époux comme un fer rouge au fond d'une fournaise.

Elle se tut ; que se passait-il en elle? Tout à l'heure elle souriait, elle ne souriait plus maintenant ; sa figure avait une expression grave ; quelque chose de solennel semblait remonter du fond de l'âme à la surface. Elle vibra de tout son corps et retomba sur elle-même en poussant un soupir, et, se relevant aussitôt à moitié, elle se jeta en avant, les mains tendues comme pour retenir une ombre en fuite...

Les deux religieuses qui l'avaient amenée la reprirent sous les bras et la ramenèrent à la sacristie ; pendant ce temps, le prêtre, qui l'avait interrogée, entonnait l'hymne : *O Salutaris hostia!*

— Eh bien, dit la marquise en sortant de la chapelle, nierez-vous encore qu'on puisse aimer au couvent ?

— Non, madame.

— Quel amour que celui-là !

— J'en conviens.

— Et cette sainte fille !

— Sainte peut-être, mais mauvaise actrice.

— Vous croyez donc qu'elle a joué la comédie ?

— Elle parle comme jamais religieuse n'a parlé, chacune de ses tirades était une leçon apprise. Et ce prêtre ! il fait peur. Son œil cave regarde du fond d'un trou ; il a dû ravager cette créature. Il y a une chose qu'il a oublié de faire dire à son écolière.

— Laquelle ?

— Que l'union en Dieu est d'autant plus parfaite qu'elle est opérée par un médiateur.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai lu quelque part et j'ai lu aussi que le médiateur est en général...

— Qui donc ? achevez.

— Un Jésuite.

Au moment où Élisée quittait la marquise :

— Quand partez-vous de Rome ? dit-elle d'un ton piqué.

— Dans un mois, peut-être.

— Partez tout de suite, croyez-moi ; je vous donne un bon conseil.

— Pourquoi, madame ?

— Vous avez blessé ma foi ; je craindrais de m'en souvenir.

Élisée racontait le lendemain sa mésaventure à Marcus.

— Ce n'est pas sa foi que vous avez blessée, répondit son ami.

— Qu'était-ce donc ?

— Son amour-propre. Cette femme est trop un esprit fort pour être croyante, elle n'est que dévote. Une femme excuse un coup de tête, elle ne pardonne pas l'indifférence.

CHAPITRE XXXI

LA CONFORTERIE.

— Où allons-nous ? dit Élisée qui voulait visiter la villa Ludovisi et qui marchait en sens contraire.

— Allons toujours ! répliqua Marcus. Il faut tout voir en voyage.

C'était la dernière quinzaine du mois de décembre ; il tombait une petite pluie glacée, ce qui est à Rome la façon de neiger ; la foule remontait tranquillement la rue de la Longhara ; les deux amis l'escortèrent jusqu'à la place Bocca della Verita. La place était gardée par un bataillon de ligne et encombrée d'une telle affluence, que le trop-plein regorgeait jusque dans le Campo Boario. Au-dessus de cette mer houleuse des têtes, on apercevait vaguement à côté de l'Arc de Titus deux poutres debout, reliées au sommet par une traverse, puis quelque chose de luisant au milieu qu'Élisée ne savait comment définir.

— Que signifie cette charpente? demanda-t-il à Marcus.

— C'est la guillotine.

Élisée fit un mouvement en arrière. Son compagnon le retint par la manche de l'habit.

— Voyez au moins le premier acte. Vous partirez au deuxième.

Au même instant, un crucifix de six pieds de haut déboucha d'une rue latérale ; derrière le crucifix marchait sur deux rangs une longue colonne de pénitents noirs empaquetés dans un sac de lustrine : de temps à autre, un chef de file entonnait un psaume de la pénitence, et, à la fin de chaque verset, les autres répondaient : *Amen!* Quelques-uns d'entre eux, détachés en tirailleurs sur les flancs de la procession, agitaient des gobelets de fer-blanc en criant : Pour l'âme de la défunte! bien que la défunte fût encore vivante. Pendant qu'ils quêtaient, il se fit une rumeur suivie d'une poussée.

Quatre dragons, le sabre au poing, ouvraient la foule du poitrail de leur cheval. Dans le vide qu'ils laissaient derrière eux, roulait lentement un tombereau attelé d'une haridelle. Une femme assise sur une chaise en occupait le milieu ; deux moines debout à ses côtés lui donnaient tour à tour un crucifix à baiser.

Elle était encore belle, quoique un peu replète ; elle

avait tenu à mettre ce jour-là sa toilette du dimanche : la spada d'argent dans les cheveux, un corset de drap rouge brodé d'or et une robe de soie rayée tombant à plis serrés sur des bottines vertes, agitées de petits mouvements nerveux.

A dix pas de l'échafaud, elle descendit de la charrette pour entrer à la *conforteria*. C'est une chapelle où les condamnés vont faire un dernier acte de contrition. La cloche tintait et, à chaque coup de glas, le vent apportait du fond de la place un verset du *Miserere*.

— Qu'a fait cette femme ? demanda Élisée à son compagnon.

— Elle a tué son mari. Il est vrai que le mari avait tué l'amant de madame. Elle en prit un autre ; elle crut qu'il aurait assez d'esprit pour comprendre son métier.

— Mon mari va tous les soirs au spectacle, lui dit-elle, et il revient par la rue des Coronari.

— Je passerai par une autre, répondit le galant.

— Tu passeras par celle-là, au contraire.

Le jeune homme gardait le silence.

— Tu n'as peut-être pas ce qu'il faut, reprit-elle. Elle lui mit dans la main un couteau catalan. L'autre le laissa tomber.

— Tu n'es qu'une *ragazza*, lui dit-elle avec dédain. Elle fit elle-même l'opération. On la soupçonna du

crime, mais on ne pouvait trouver le corps du délit. Il paraît qu'après l'avoir coupé par petits morceaux, elle l'avait servi dans l'auge de sa basse-cour ; mais l'amant parla, et après l'amant elle avoua. Il fut décidé qu'elle aurait la tête coupée. Il y avait dix ans que le jugement avait été rendu ; depuis dix ans on la gardait au château Saint-Ange. Elle y serait restée à perpétuité, si une autre femme n'avait eu à son tour l'idée de tuer son mari, ce qui était déjà grave, et aussi de le donner à manger à son cochon, ce qui pouvait devenir contagieux.

La patiente resta longtemps à la Conforterie ; elle disputait sa vie au bourreau minute par minute. Quand elle avait fini une confession, elle en recommençait une autre ; elle avait toujours un nouveau péché sur la conscience. Enfin le confesseur lui donna l'absolution ; elle désira communier ; son confesseur lui donna encore la communion. Elle reparut ensuite sur la place de l'exécution ; elle monta l'escalier d'un pas assuré, mais à la dernière marche, elle fléchit, elle tomba. Il fallut la relever et la traîner sous le couperet. Le bourreau la fit mettre à genoux, le dos tourné au public et les mains liées derrière le dos. Après quoi, il lui prit la tête à deux mains et la plongea dans une espèce de trou de chatière.

Deux ou trois voix crièrent grâce ; le murmure de la foule les étouffa.

Un éclair glissa le long de la potence; on entendit un coup sourd : le tronc s'affaissa et recula sous le choc. Les pieds débordaient de la plate-forme et semblaient remuer encore. Le bourreau ramassa la tête et, après l'avoir mise sur une corbeille, il fit le tour de l'échafaud pour la montrer à la multitude. Une jeune fille avait la joue appuyée sur l'épaule de sa voisine.

— *Non e tanto bruta*, dit-elle.

Et en parlant ainsi elle souriait.

— Emmenez-moi d'ici, dit Élisée à Marcus en lui serrant le bras, j'ai les pieds cloués au pavé.

— Il n'y a qu'un gouvernement au monde, répliqua flegmatiquement Marcus, qui ne voyait dans tout événement qu'un prétexte à dissertation, il n'y en a qu'un seul qui n'ait pas le droit de guillotiner.

— Vous l'appelez ?

— Le gouvernement pontifical.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il frappe l'innocence.

— Est-ce que cette femme n'a pas tué son mari ?

— Elle l'avait tué sans doute, mais en montant à l'échafaud, elle était innocente.

— Comment innocente ! Est-ce que son crime ne l'accompagnait pas à la guillotine ?

— Non, elle l'avait laissé en chemin.

— Où donc ?

— A la *Conforterie*. Elle entre au tribunal de la pénitence, elle en sort absoute aussi blanche que la brebis sans tache ; et pour que nul n'en doute, on lui donne la communion, c'est-à-dire l'âme, la chair même du Christ, et quand elle l'a encore sur les lèvres, on la frappe au risque de frapper Dieu qui est là et on l'envoie demander à ce même Dieu l'explication de cette justice contradictoire qui absout d'une main, qui tue de l'autre, et transforme ainsi le bourreau en assassin.

Quelques jours après, le pape célébrait la messe de Noël au grand autel de Saint-Pierre. On voyait par moment apparaître et disparaître quelque chose de blanc derrière une rangée de cierges allumés. Le saint-père officiait. Quand il eut fini, quatre estafiers le chargèrent sur leurs épaules, dans une civière, pour lui faire faire le tour de l'église ; il portait une robe de satin et le bonnet conique de la tiare.

C'était un homme d'une assez belle taille, quoique un peu lourde, la joue flasque, le teint lavé et le nez rouge, affligé d'une fistule.

Un christ d'argent ouvrait la procession, la face tournée du côté de Sa Sainteté. A la droite et à la gauche du saint-père, une escouade de camériers portait des éventails en plumes de paon et des chapeaux suspendus à un bâton. A la suite de la litière venait la corporation des porporati, emboîtés hiérar-

chiquement par les archevêques, les évêques, les patriarches, les prélats, les moines barbus et rasés de toute provenance et de toute couleur. Un orchestre caché dans la galerie jouait une marche pendant le défilé.

Le mouvement de balançoire du brancard donnait invariablement le mal de mer au saint-père, et pendant toute la durée de sa tournée entre ciel et terre, il tenait son mouchoir appliqué sur sa bouche. Quand le mouchoir avait servi, il le repassait à un prélat, et celui-ci lui en donnait un autre destiné au même usage. Néanmoins, le saint-père avait encore la force de lever deux doigts de la main pour fendre l'air en quatre et envoyer sa bénédiction à la ville et à l'univers.

CHAPITRE XXXII

LE PRÊTRE-ROI.

Depuis que l'homme a éprouvé le besoin d'être gouverné, il a été gouverné de bien des manières, il l'a été par le bâton, il l'a été par le sabre, il l'a été par la potence. Il n'y a qu'un pays au monde où il l'ait été par le goupillon ; cette manière-ci est de beaucoup la plus originale.

Qu'est-ce que la papauté ? Est-ce une République ? Non ; c'est tout au plus une monarchie sans enfants ; le pouvoir y est électif sans être tout à fait électif, héréditaire sans être précisément héréditaire ; ou plutôt il est l'un et l'autre à la fois : électif en ce sens qu'on tire, tous les cinq ans en moyenne, un pape à la loterie d'un conclave ; héréditaire sous ce rapport que le pape est élu par des cardinaux qu'un

autre pape a déjà nommés ; il ne fait donc que succéder. En réalité, il réalise l'idéal de l'instabilité dans l'immobilité, et change sans changer. Même système sous une autre figure.

Un célibataire en chef suffisamment vieux règne de complicité avec d'autres célibataires qui ne tiennent au pays par aucun lien de famille ni de patrie. Pour être ministre à Rome, ambassadeur, gouverneur, légat, sublégat, il n'est pas nécessaire d'être Romain, il suffit d'être cardinal, prélat, monsignor. On tire cela de partout.

Le gouvernement dans les États du pape est donc un gouvernement de passage, il tient le pouvoir à viager et l'exerce en garni. De plus, il est prêtre, et prêtre d'une religion extramondaine qui vise au céleste et dédaigne le terrestre, dans la pieuse persuasion que tout ce qui plaît au corps et contribue à son bien-être ne peut que nuire à l'âme et faire tort au salut. La théologie devait naturellement déteindre sur l'administration. Loin d'encourager l'industrie, Rome la tient à distance ; on ne peut fonder une usine sans la permission du pape, et il la refuse toujours.

L'industrie, y songez-vous ? mais l'industrie, c'est la production ; la production, c'est l'aisance ; l'aisance, c'est la bourgeoisie ; la bourgeoisie, c'est l'indépendance ; l'indépendance, c'est la révolution. L'in-

dustrie d'ailleurs attire les capitaux étrangers et les capitaux étrangers amènent à leur suite les idées libérales. Il ne vient que trop de voyageurs dans la capitale de la chrétienté ; aussi, pour en diminuer le nombre, le dernier pape a-t-il mis un impôt sur les voitures. Il aurait voulu cloîtrer Rome et en faire un couvent.

Un prélat à cheval, la soutane retroussée, entre dans un village à la tête d'un escadron : les portes se ferment, les femmes s'enfuient, le prélat s'installe dans une auberge, il envoie chercher les habitants un à un par la force armée. Ils arrivent à tour de rôle, le chapeau à la main ; le prélat ouvre son registre. — C'est tant pour toi, dit-il au premier. — J'ai perdu ma chèvre, monseigneur, je ne peux pas payer. — Tu ne peux pas payer ? Gendarmes, prenez cet homme et conduisez-le en prison. Un autre arrive la tête basse. En entendant le chiffre de sa contribution, il pousse un cri de douleur. — Mais, monseigneur, la récolte de l'olive a manqué cette année. — Et toi aussi, tu réclames : en prison ! L'autre proteste. Qu'on lui mette les poucettes.

A la fin de la journée, tout le monde avait payé. La levée de l'impôt dans ce pays ressemble à un coup de main sur le contribuable.

Le brigandage est ici ce qu'est l'opposition chez les peuples libres, et il y jouit de la même popularité.

La papauté a essayé plusieurs fois de le détruire.

Un seigneur de la cour de Louis XIV avait remarqué que sa femme donnait des rendez-vous dans une cabane de berger, il fit mettre le feu à la barraque et il crut avoir supprimé les rencontres. Un pape a trouvé ce procédé ingénieux : quand une bande opérait auprès d'un village, il brûlait le village et il croyait avoir tranché la question. Mais, au lieu d'une bande, il en avait deux sur les bras, et alors il négociait avec les brigands ; on les achetait et on les amnistiait ; puis, quand ils avaient désarmé sur la foi des traités, on les pendait et on les fusillait ; les brigands protégés allaient seulement aux galères.

Il y a des tribunaux à Rome ; il n'y a pas de justice, pas plus au civil qu'au criminel. Un prélat vous doit dix mille écus ; il refuse de les payer, gardez-vous de le poursuivre ; le pape arrêtera les poursuites par un rescrit *santissimo*, et vous fera défense expresse d'inquiéter à l'avenir votre débiteur. Le tribunal de la vicairie a intenté une action criminelle à quelqu'un sur une dénonciation anonyme ou signée ; qu'importe, il ne doit pas en connaître l'auteur. La vicairie procède contre l'homme dénoncé, dans l'ombre, en secret, sans confrontation, sans communication de la procédure à l'accusé. Est-il coupable? est-il innocent? Tout dépend de la somme qu'il pourra mettre à sa justification.

Qu'a donc fait monsieur un tel ? on ne le voit plus. — Ce qu'il a fait ? il a épousé une jolie femme. — Ce n'est pas un crime ! — Sans doute, mais il était jaloux. — Où est le mal ? — Un mari jaloux ne peut être qu'un carbonaro. Aussi a-t-on envoyé celui-là au bagne de Civita-Vecchia. — Et qu'est devenue sa femme ? — Elle prospère. L'impôt du tabac rapportait cent mille écus, le cardinal Bernetti vient de l'affermer pour soixante mille. Madame a eu sa part de la différence.

Rome est la ville la plus relâchée de l'univers, pour ne pas dire la plus débauchée. Il faut, dans ce monde, posséder en propre ou vivre sur le commun. Or, il y a ici une classe vouée par état au communisme. Il pourrait en résulter plus d'un inconvénient, mais l'hospice de Saint-Roch est là. Quand une grossesse a de la modestie et désire garder l'incognito au moment critique, c'est à l'hospice Saint-Roch que la femme, atteinte d'un enfant, a le privilége d'accoucher.

D'où vient-elle ? qui est-elle ? est-elle mariée ? veuve ? fille ? La chose ne regarde personne, et personne au guichet n'a le droit de lui poser la question. Elle peut entrer à l'hospice à toute heure du jour et de la nuit, même y entrer masquée et garder tout le temps son masque sur la figure. On ne lui demande ni son nom, ni sa condition, ni sa provenance. On la numé-

rote seulement par mesure d'ordre, et on inscrit ensuite sur un registre : à tel quantième et à telle heure, le n° 13 ou tout autre, a mis au monde un enfant du sexe masculin ou bien du sexe féminin, et après les relevailles, l'accouchée peut à volonté emporter le nouveau-né ou le laisser à l'hospice.

Il y a deux jours, on vit tout à coup reparaître, au bal de l'ambassade autrichienne, la délicieuse comtesse Angiolina. La valse à deux temps en avait porté le deuil pendant le mois de décembre. Elle était allée faire, disait-on, un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette ; le soir même de son arrivée, elle dansait à côté du prince Serra-Capriola.

— Je trouve que vous avez maigri, lui dit-il, pendant votre absence.

L'imbécile croyait au pèlerinage. C'était saint Roch qui avait reçu la pèlerine.

Il est défendu aux femmes assez jeunes pour avoir droit à une robe de soie et à un repas par jour, de circuler à certaines heures de la nuit et d'attirer l'attention des passants. Or, ce sont précisément ces femmes-là qu'on peut voir à tous les coins de rues à la lueur des lampes allumées dans la niche des madones. La plupart n'ont pas dîné. A ces heures-là on voyait rôder autour de la place d'Espagne un spectre, le manteau relevé sur son menton, la figure cachée sous un sombrero. Quand il trouvait une de ces mendiantes qui

lui paraissait supportable et à peu près habillée, il la prenait sous son bras et l'emmenait dans son palais. Ce Lovelace de la borne était don Miguel.

Un jour Élisée disait à Marcus :

— Comment expliquez-vous la contradiction qui existe entre la conduite d'une Romaine et sa dévotion ?

— Par sa dévotion même, répliqua le philosophe.

— Comment, par sa dévotion ?

— Elle va si souvent à confesse qu'elle finit par perdre la notion du péché. J'ai connu à Venise une actrice qui aimait éperdument un fils de famille : elle lui en avait donné une preuve décisive en refusant de l'épouser. Or, un soir qu'elle rétablissait devant une glace l'harmonie de sa coiffure, elle se retourna tout à coup vers son amant, en laissant pendre au bout de son doigt une mèche de cheveux, et d'une voix mélodieuse de tendresse :

— Dites-moi donc si je vous aime.

— Vous devez le savoir mieux que personne.

— Hélas ! non. J'ai tellement pris l'habitude de jouer la comédie que je ne sais plus, quand je parle, si je parle sérieusement, et quand je dis que j'aime, si j'aime en réalité.

CHAPITRE XXXIII

LE JOURNAL.

Novissima verba.

1er janvier 1838.

Il est temps de prendre congé de Rome : je suis allé hier lui dire adieu au Capitole. Du pied de la statue de Marc Aurèle, j'ai regardé une dernière fois ce coin de terre le plus célèbre de l'histoire. Quand la République romaine avait soumis un peuple à sa domination, elle prenait une poignée de la terre conquise pour la répandre sur cette place du Capitole ; elle régnait ainsi les pieds sur la poussière du monde entier ; il ne lui reste plus aujourd'hui de sa puissance que cette poussière. Il y a bien encore à un balcon de Saint-Pierre un vieillard qui lève de temps à autre le doigt pour reprendre possession de l'univers, mais il ne règne que sur le vide. Rome ne parle

plus, ou, quand elle parle, on ne l'écoute plus, la parole a passé à une autre capitale.

Me voilà au terme : il faut conclure.

J'ai marché, j'ai regardé, j'ai écouté; j'ai plus appris en six mois de route qu'en trois ans d'étude. Le voyage est un cours de philosophie pratique le bâton à la main, ce qui est encore la meilleure manière de philosopher. Certes, j'ai coudoyé en passant bien des vilenies, bien des bassesses, bien des petitesses, bien des lâchetés, bien des hypocrisies ; si je n'écoutais que l'esprit de scepticisme, comme au jour de mon départ, je pourrais, moi aussi, jouer à la misanthropie et dire fièrement, du haut de l'épaule : Il n'y a rien à faire de l'homme, si ce n'est le surveiller, et le mieux qu'on puisse faire de la femme, c'est de l'enfermer. Toute idée généreuse est une duperie, tout sentiment élevé est un ridicule. Mettons-nous au-dessus de l'humanité en la dénigrant, et faisons-nous un orgueil du mépris pour notre semblable.

Ah ! oui, sans doute, l'homme est corrompu. Je le vois bien, mais on voudra bien aussi, en échange, reconnaître qu'il l'est plus ou moins ; qu'il l'est plus à Rome par exemple qu'à Genève. Son degré de corruption dépend donc du milieu où il a vécu, et ce milieu dépend lui-même de la nature du gouvernement. Dites-moi le gouvernement d'un peuple, je

vous dirai sa moralité. Le peuple libre est toujours plus moral que le peuple esclave ; c'est là une vérité qu'on ne discute pas, on l'affirme et on l'a prouvée ; il suffit de mettre le doigt sur la carte et de comparer l'Angleterre à la Turquie.

Le dix-neuvième siècle, légataire du dix-huitième, a pour mission d'affranchir l'Europe, et par l'Europe, l'humanité dans son corps aussi bien que dans son esprit. Il porte à la main un livre ouvert. Sur la première page, on lit : Démocratie ; sur la seconde : Science. Démocratie, formule suprême de la liberté : l'homme roi de lui-même ; science, dernier mot de la raison : l'homme prêtre de lui-même. L'une et l'autre réunies élèvent l'homme à son maximun d'existence.

Le siècle dernier avait entrevu, le nôtre a formulé la doctrine du progrès : Que dit cette doctrine ? Elle dit qu'il n'y a qu'un être sur la terre et pour cet être qu'une loi qui le prend au point de départ à l'état cellulaire ou vasculaire à volonté et l'achemine d'étape en étape, du minéral au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme, clôture de la série ; une fois là, elle abdique dans la main de l'homme et lui repasse sa puissance d'évolution. Et l'homme, dépositaire unique de la puissance d'évolution, en poursuit l'application vivante, non plus de règne en règne ni d'espèce en espèce, comme auparavant, mais de civilisation en civilisation.

A quel signe reconnaît-on le progrès dans la nature aussi bien que dans l'humanité? A un signe incontestable : l'accroissement de vie. Le végétal vit plus que le minéral, l'animal que le végétal; l'homme enfin vit plus que l'animal, fût-il son proche voisin, parce qu'il vit de trois vies à la fois : la vie du corps, la vie du sentiment, la vie de l'intelligence; l'industrie, l'art, la science, voilà le triple rayonnement de sa triple nature, le trépied sacré sur lequel repose la majesté de sa puissance.

Que vient-on nous parler du mal et de la souffrance pour nous prouver à nous-mêmes notre dégradation et notre misère! Le mal, dites-vous? Mais il est un bienfaiteur. N'est-il pas l'agent provocateur du progrès? Placez le sauvage au bord de la mer, mettez à sa portée une table couverte de varechs et toujours servie de mollusques, et vous aurez une brute qui restera brute à perpétuité; il mangera, et quand il aura mangé il dormira sur un tas de coquilles. C'est la famine qui a inventé la charrue; c'est la guerre qui a bâti la cité.

Mais, ce n'est pas d'un coup, et en un jour, que notre siècle, qui est véritablement un messie doublé d'un apôtre, pourra réaliser son évangile de progrès par la liberté et de liberté par la démocratie. Nous aurons à passer, nous les pionniers de l'idée, Dieu seul peut savoir par combien de crises et de vicissi-

tudes. Il nous sera donné, si nous vivons une vie d'homme, d'assister au plus grand duel et peut-être au plus grand choc de l'histoire. Il y a aujourd'hui deux mondes en présence : pour l'un comme pour l'autre, pas de milieu ; la victoire ou la défaite.

Nous nous rencontrons dans la rue, nous nous parlons même à l'occasion, et nous nous disons contemporains parce que, les uns et les autres, nous avons été inscrits à des dates plus ou moins rapprochées sur le même registre de l'état civil. Contemporains, oui, au petit point de vue physique de la présence simultanée des uns et des autres dans tel ou tel endroit ; nous allons ensemble en chemin de fer et nous nous coudoyons dans le bureau du télégraphe. Mais ce n'est pas le corps, c'est l'esprit qui fait les contemporains ; nous ne vivons pas au même siècle, si les uns pensent comme ce siècle, et si les autres croient en arrière.

Je retourne la tête et je vois une quantité de morts dans des corps vivants. Ceux-là sont les pires spectres, parce qu'il faut les subir ; on les touche, ils vous touchent, et, pour vous entraîner dans leur tombe, ils vous saisissent d'un bras de chair qui ne vaut pas mieux que la main de marbre du Commandeur. Ils ne sont pas même contemporains entre eux ; il y a progrès dans la mort, à ce qu'il paraît. Les plus retardataires vivent au quatorzième siècle ; quelques au-

tres, mieux doués, consentent à exister au quinzième ; d'autres, plus avancés, iraient jusqu'au seizième. Les plus jeunes s'inscrivent au dix-septième ; quant au dix-huitième, malédiction sur lui ; ils se résigneraient encore à le subir, pourvu qu'il s'arrêtât au ministère Calonne.

Mais quelle que soit la date de leur pensée, ils sont tous coagulés dans la haine du progrès comme le mammouth dans son glaçon de Sibérie. Leur politique à eux, c'est une carabine posée sur un évangile. La monarchie sans condition, maîtresse absolue des peuples, et la papauté armée de l'infaillibilité, maîtresse absolue des monarques, voilà leur ultimatum ; ils l'ont dit, ils l'ont écrit. Ils comptent donc bien sur l'ignorance pour infliger au monde un semblable régime ! Ils l'ont prise en effet pour alliée : l'ignorance vaut mieux que la science, a dit de Maistre. A son point de vue, il avait raison.

Si encore ce n'était qu'une doctrine, on ne prendrait pas la peine de la réfuter. Il n'y aurait qu'à sourire et qu'à passer. Mais cette doctrine rallie et resserre de plus en plus autour d'elle tout ce qui vient du passé, tout ce qui tient au passé, tout ce qui vit, en un mot, d'un préjugé ou d'un privilége. La monarchie en première ligne, et, à la suite de la monarchie, cette innombrable hiérarchie qui fait bloc avec elle, hiérarchie militaire, cléricale, administrative,

judiciaire, à quoi il faut joindre la noblesse authentique ou apocryphe, la bourgeoisie enrichie, toujours prête à contrefaire la noblesse, la vanité du ruban, la poltronnerie d'esprit, la haine de l'idée, cette énorme croûte sociale enfin qui a pris dernièrement en France le nom de conservation, et, pour donner du poids à tout cela, une armée de trois cent mille hommes, toujours l'arme au bras, et présente partout.

Telle est la partie engagée : d'un côté la force, de l'autre l'idée.

Et en attendant le jour du combat, le dix-neuvième siècle, de mieux en mieux inspiré, invente la chimie, formule la biologie, découvre la paléontologie; il déterre des milliers de siècles enfouis sous nos pas, il en retire le gigantesque ossuaire des races éteintes et les remet en quelque sorte sur leurs pieds pour les faire marcher devant lui, comme aux heures crépusculaires de la Genèse; à l'aide du télescope, il voit dans le soleil et y lit à livre ouvert; à l'aide du microscope, il pénètre jusqu'au dernier degré du minuscule caché dans l'abîme de l'infiniment petit.

La science découvre, l'industrie applique; il n'y a plus en Europe de peuples séparés, tous sont voisins; il n'y a plus de mers entre les continents, tous sont riverains. Avant peu de temps, nous pourrons causer d'un bord à l'autre par dessous l'Océan. Le soleil peut disparaître derrière le rideau, il n'emporte pas

le jour avec lui; un soleil de rechange déposé en terre jaillit de toutes les fentes du pavé, et lorsqu'on regarde Paris la nuit du haut d'une colline, on croit voir un ciel renversé qui renvoie à l'autre étoile pour étoile.

Où sont vos miracles? nous disent-ils. Vous nous le demandez? Baissez la tête! ils vous accablent de leur ironie.

Ici, Élisée avait laissé tomber son front dans sa main. Lorsqu'il le releva, il vit tout à coup sa chambre éclairée comme par un incendie. Il venait de passer sa veillée des armes. Le doigt de feu qui toucha Jordano Bruno l'avait touché à son tour. Tout ce qui avait été en lui doute ou rêve avait été consumé. Il croyait désormais, il voulait agir : — Je suis prêt, me voici.

Le lendemain il refermait son sac de voyage et il serrait la main de Marcus.

— Qu'allez-vous faire à Paris? lui dit son ami.

— Je vais combattre.

Élisée avait souvent songé, en route, à la fille du charpentier. Il avait même le droit de dire qu'elle l'avait accompagné comme son ange gardien. Il crut lui devoir, au retour, sa première visite. Il trouva une jeune fille en deuil accoudée sur un piano fermé;

elle avait cessé de jouer depuis le départ d'Élisée. En le revoyant, elle ne marqua aucune surprise.

— Je vous attendais, dit-elle.

Elle lui tendit la main avec un sourire plein de gravité.

— Je vous l'avais refusée; maintenant, je suis libre. La voilà.

— Quand je l'aurai méritée.

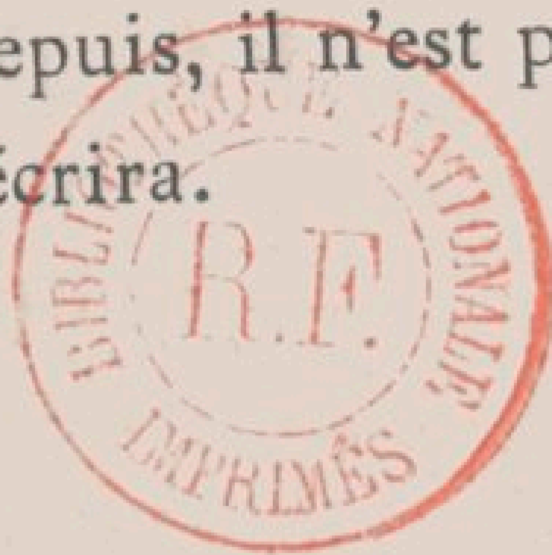
— Je n'ai plus de père pour me protéger.

— Vous avez un frère.

— Je n'en ai jamais eu, hélas!

— Vous en avez un maintenant.

Cinq ans après, Élisée sortait de la foule; il avait pris rang, il tenait la parole qu'il avait donnée à la jeune fille; ce qu'il a fait depuis, il n'est pas temps de le dire : une autre main l'écrira.



FIN



TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Typogr. Albert PONSOT et P. BRODARD.

JANVIER 1877

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
8, place de l'Odéon, Paris.

EXTRAIT DU CATALOGUE

BIBLIOTHÈQUE
DE
PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 2 fr. 50 c.
Cartonnés : 3 fr.

H. Taine.

LE POSITIVISME ANGLAIS, étude sur Stuart Mill. 1 vol.
L'IDÉALISME ANGLAIS, étude sur Carlyle. 1 vol.
PHILOSOPHIE DE L'ART, 2e éd. 1 v.
PHILOSOPHIE DE L'ART EN ITALIE, 2e édition. 1 vol.
DE L'IDÉAL DANS L'ART. 1 vol.
PHILOSOPHIE DE L'ART DANS LES PAYS-BAS. 1 vol.
PHILOSOPHIE DE L'ART EN GRÈCE. 1 vol.

Paul Janet.

LE MATÉRIALISME CONTEMPORAIN. 2e édit. 1 vol.
LA CRISE PHILOSOPHIQUE. Taine, Renan, Vacherot, Littré. 1 vol.
LE CERVEAU ET LA PENSÉE. 1 vol.
PHILOSOPHIE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. 1 vol.

Odysse-Barot.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE. 1 vol.

Alaux.

PHILOSOPHIE DE M. COUSIN. 1 vol.

Ad. Franck.

PHILOSOPHIE DU DROIT PÉNAL. 1 vol.
PHILOSOPHIE DU DROIT ECCLÉSIASTIQUE. 1 vol.
LA PHILOSOPHIE MYSTIQUE EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE. 1 vol.

Charles de Rémusat.

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. 1 vol.

Émile Saisset.

L'AME ET LA VIE, suivi d'une étude sur l'Esthétique franç. 1 vol.
CRITIQUE ET HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE (frag. et disc.). 1 vol.

Charles Lévêque.

LE SPIRITUALISME DANS L'ART. 1 vol.
LA SCIENCE DE L'INVISIBLE. Étude de psychologie et de théodicée. 1 vol.

Auguste Laugel.

LES PROBLÈMES DE LA NATURE. 1 vol.
LES PROBLÈMES DE LA VIE. 1 vol.
LES PROBLÈMES DE L'AME. 1 vol.
LA VOIX, L'OREILLE ET LA MUSIQUE. 1 vol.
L'OPTIQUE ET LES ARTS. 1 vol.

Challemel-Lacour.

LA PHILOSOPHIE INDIVIDUALISTE. 1 vol.

L. Büchner.

SCIENCE ET NATURE, trad. de l'allem. par Aug. Delondre. 2 vol.

Albert Lemoine.

LE VITALISME ET L'ANIMISME DE STAHL. 1 vol.
DE LA PHYSIONOMIE ET DE LA PAROLE. 1 vol.
L'HABITUDE ET L'INSTINCT. 1 vol.

Milsand.

L'ESTHÉTIQUE ANGLAISE, étude sur John Ruskin. 1 vol.

A. Véra.

ESSAIS DE PHILOSOPHIE HEGÉLIENNE. 1 vol.

Beaussire.

ANTÉCÉDENTS DE L'HEGÉLIANISME DANS LA PHILOS. FRANÇ. 1 vol.

Bost.

Le Protestantisme libéral. 1 v.

Francisque Bouillier.

Du Plaisir et de la Douleur. 1 v.

De la Conscience. 1 vol.

Ed. Auber.

Philosophie de la médecine. 1 vol.

Leblais.

Matérialisme et Spiritualisme, précédé d'une Préface par M. E. Littré. 1 vol.

Ad. Garnier.

De la Morale dans l'antiquité, précédé d'une Introduction par M. Prevost-Paradol. 1 vol.

Schœbel.

Philosophie de la raison pure. 1 vol.

Tissandier.

Des sciences occultes et du Spiritisme. 1 vol.

J. Moleschott.

La Circulation de la vie. Lettres sur la physiologie, en réponse aux Lettres sur la chimie de Liebig, trad. de l'allem. 2 vol.

Ath. Coquerel fils.

Origines et Transformations du Christianisme. 1 vol.

La Conscience et la Foi. 1 vol.

Histoire du Credo. 1 vol.

Jules Levallois.

Déisme et Christianisme. 1 vol.

Camille Selden.

La Musique en Allemagne. Étude sur Mendelssohn. 1 vol.

Fontanès.

Le Christianisme moderne. Étude sur Lessing. 1 vol.

Saigey.

La Physique moderne. 1 vol.

Mariano.

La Philosophie contemporaine en Italie. 1 vol.

Stuart Mill.

Auguste Comte et la Philosophie positive, trad. de l'angl. 1 vol.

Ernest Bersot.

Libre philosophie. 1 vol.

A. Réville.

Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ. 2e éd. 1 vol.

W. de Fonvielle.

L'Astronomie moderne. 1 vol.

C. Coignet.

La Morale indépendante. 1 vol.

E. Boutmy.

Philosophie de l'architecture en Grèce. 1 vol.

Et. Vacherot.

La Science et la Conscience. 1 v.

Ém. de Laveleye.

Des formes de gouvernement. 1 vol.

Herbert Spencer.

Classification des Sciences. 1 v.

Essai sur l'éducation. 1 vol.

Gauckler.

Le Beau et son histoire. 1 v.

Max Müller.

La Science de la Religion. 1 v.

Léon Dumont.

Haeckel et la théorie de l'évolution en Allemagne. 1 vol.

Bertauld.

L'ordre social et l'ordre moral. 1 vol.

Th. Ribot.

Philosophie de Schopenhauer. 1 vol.

Al. Herzen.

Physiologie de la volonté. 1 vol.

Bentham et Grote.

La Religion naturelle. 1 vol.

Hartmann.

La Religion de l'avenir. 1 vol.

Le darwinisme. 1 vol.

Schopenhauer

Le libre arbitre. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

FORMAT IN-8

Volumes à 5 fr., 7 fr. 50 et 10 fr.

JULES BARNI. **La morale dans la démocratie.** 1 vol. 5 fr.

AGASSIZ. **De l'espèce et des classifications**, traduit de l'anglais par M. Vogeli. 1 vol. 5 fr.

STUART MILL. **La philosophie de Hamilton**, traduit de l'anglais par M. Cazelles. 1 fort vol. 10 fr.

STUART MILL. **Mes mémoires.** Histoire de ma vie et de mes idées. traduit de l'anglais par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.

STUART MILL. **Système de logique** déductive et inductive. Exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique, traduit de l'anglais par M. Louis Peisse. 2 vol. 20 fr.

STUART MILL. **Essais sur la Religion**, traduits de l'anglais, par M. E. Cazelles. 1 vol. 5 fr.

DE QUATREFAGES. **Ch. Darwin et ses précurseurs français.** 1 vol. 5 fr.

HERBERT SPENCER. **Les premiers principes.** 1 fort vol. traduit de l'anglais par M. Cazelles. 10 fr.

HERBERT SPENCER. **Principes de psychologie**, traduits de l'anglais par MM. Th. Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.

HERBERT SPENCER. **Principes de biologie**, traduits par M. Cazelles. 2 vol. in-8. (*Sous presse.*)

AUGUSTE LAUGEL. **Les problèmes** (Problèmes de la nature, problèmes de la vie, problèmes de l'âme). 1 fort vol. 7 fr. 50

ÉMILE SAIGEY. **Les sciences au XVIIIe siècle**, la physique de Voltaire. 1 vol. 5 fr.

PAUL JANET. **Histoire de la science politique** dans ses rapports avec la morale, 2e édition, 2 vol. 20 fr.

PAUL JANET. **Les causes finales**, 1 vol in-8. 1876. 10 fr.

TH. RIBOT. **De l'Hérédité.** 1 vol. 10 fr.

TH. RIBOT. **La psychologie anglaise contemporaine**, 1 vol. 2e édition. 1875. 7 fr. 50

HENRI RITTER. **Histoire de la philosophie moderne**, traduction française, précédée d'une introduction par M. P. Challemel-Lacour, 3 vol. 20 fr.

ALF. FOUILLÉE. **La liberté et le déterminisme**, 1 v. 7 fr.50

DE LAVELEYE. **De la propriété et de ses formes primitives**, 1 vol. 7 fr. 50

BAIN. **La logique inductive et déductive**, traduit de l'anglais par M. Compayré. 2 vol. 20 fr.

BAIN. **Des sens et de l'intelligence.** 1 vol. traduit de l'anglais par M. Cazelles. 10 fr.

BAIN. **Les émotions et la volonté**, 1 fort vol. (*Sous presse.*)

MATTHEW ARNOLD. **La crise religieuse.** 1 vol. in-8. 1876. 7 fr. 50

HARTMANN (E. DE). **La philosophie de l'inconscient**, traduite de l'allemand par M. D. Nolen, avec une préface de l'auteur écrite pour l'édition française. 2 vol. in-8. 1877. 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Vol. in-18 à 3 fr. 50. Cart. 4 fr. — Vol. in-8 à 7 fr. Cart. 8 fr.

EUROPE

HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 3 vol. in-8. . . 21 »
Chaque volume séparément . . . . 7 »

FRANCE

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *Carlyle*, traduite de l'anglais. 3 vol. in-18; chaque volume. 3 50
NAPOLÉON Ier ET SON HISTORIEN M. THIERS, par *Barni*. 1 vol. in-18. 3 50
HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par *de Rochau*. 1 vol. in-18, traduit de l'allemand. 3 50
HISTOIRE DE DIX ANS, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. . . . . 25 »
Chaque volume séparément . . . . 5 »
HISTOIRE DE HUIT ANS (1840-1848), par *Élias Regnault*. 3 vol. in-8.. 15 »
Chaque volume séparément . . . . 5 »
HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 volumes in-8. . . . . 42 »
Chaque volume séparément . . . . 7 »
LA GUERRE DE 1870-1871, par *Boert*, d'après le colonel fédéral suisse Rustow. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-8 (*sous presse*). . . . . 7 »

ANGLETERRE

HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE, DEPUIS 1770 JUSQU'A 1830, par sir *G. Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8, traduit de l'anglais . . . . . 7 »
HISTOIRE DE L'ANGLETERRE depuis la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LES QUATRE GEORGES, par *Tackeray*, trad. de l'anglais par Lefoyer. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA CONSTITUTION ANGLAISE, par *W. Bagehot*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LOMBART-STREET, le marché financier en Angleterre, par *W. Bagehot*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LORD PALMERSTON ET LORD RUSSEL, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-18 (1876) 3 50

ALLEMAGNE

LA PRUSSE CONTEMPORAINE ET SES INSTITUTIONS, par *K. Hillebrand*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
HISTOIRE DE LA PRUSSE, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18 . . . . 3 50
HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE, par *Ed. Bourloton*. 1 vol. in-18. . . . 3 50

AUTRICHE-HONGRIE

HISTOIRE DE L'AUTRICHE, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline.* 1 volume in-18 . . . . 3 50

HISTOIRE DES HONGROIS et de leur littérature politique de 1790 à 1815, par *Ed. Sayous.* 1 vol. in-18. . . . . 3 50

ESPAGNE

L'ESPAGNE CONTEMPORAINE, journal d'un voyageur, par *Louis Teste.* 1 vol. in-18. . . . . 3 50

HISTOIRE DE L'ESPAGNE, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald,* 1 vol. in-18. . . . . 3 50

RUSSIE

LA RUSSIE CONTEMPORAINE, par *Herbert Barry*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA RUSSIE, par *F. Brunetière,* 1 volume in-18. . . . . 3 50

SUISSE

LA SUISSE CONTEMPORAINE, par *H. Dixon,* 1 vol. in-18, traduit de l'anglais. 3 50

SCANDINAVIE

HISTOIRE DES ETATS SCANDINAVES, depuis la mort de Charles XII jusqu'à nos jours, par *Alfred Deberle.* 1 vol. in-18 . . . . 3 50

ITALIE

HISTOIRE DE L'ITALIE, depuis 1815 jusqu'à nos jours, par *Elie Sorin.* 1 vol. in-18 . . . . 3 50

AMÉRIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, depuis sa conquête jusqu'à nos jours, par *Alf. Deberle.* 1 vol. in-18 . . . . 3 50

LES ETATS-UNIS PENDANT LA GUERRE, 1861-1865. Souvenirs personnels, par *Aug. Laugel.* 1 vol. in-18. . . . . 3 50



Eug. Despois. LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 1 vol. in-18. . . . . . 3 50

Victor Meunier. SCIENCE ET DÉMOCRATIE. 2 vol. in-18, chacun séparément 3 50

Jules Barni. HISTOIRE DES IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE. 2 vol. in-18, chaque volume 3 50

— NAPOLÉON Ier ET SON HISTORIEN M. THIERS. 1 vol. in-18. . . . 3 50

— LES MORALISTES FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE. 1 vol. in 18. . . . 3 50

Émile Montégut. LES PAYS-BAS. Impressions de voyage et d'art. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Émile Beaussire. LA GUERRE ÉTRANGÈRE ET LA GUERRE CIVILE. 1 vol. in-18 . . . . 3 50

J. Clamageran. LA FRANCE RÉPUBLICAINE. 1 volume in-18. . . 3 50

E. Duvergier de Hauranne. LA RÉPUBLIQUE CONSERVATRICE. 1 vol. in-18 . . . . 3 50

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE
INTERNATIONALE

La *Bibliothèque scientifique internationale* n'est pas une entreprise de librairie ordinaire. C'est une œuvre dirigée par les auteurs mêmes, en vue des intérêts de la science, pour la populariser sous toutes ses formes, et faire connaître immédiatement dans le monde entier les idées originales, les directions nouvelles, les découvertes importantes qui se font chaque jour dans tous les pays. Chaque savant exposera les idées qu'il a introduites dans la science et condensera pour ainsi dire ses doctrines les plus originales.

On pourra ainsi, sans quitter la France, assister et participer au mouvement des esprits en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie, tout aussi bien que les savants mêmes de chacun de ces pays.

La *Bibliothèque scientifique internationale* ne comprend pas seulement des ouvrages consacrés aux sciences physiques et naturelles, elle aborde aussi les sciences morales comme la philosophie, l'histoire, la politique et l'économie sociale, la haute législation, etc.; mais les livres traitant des sujets de ce genre se rattacheront encore aux sciences naturelles, en leur empruntant les méthodes d'observation et d'expérience qui les ont rendues si fécondes depuis deux siècles.

Cette collection paraît à la fois en français, en anglais, en allemand, en russe et en italien : à Paris, chez Germer Baillière et Cie ; à Londres, chez Henry S. King et Co; à New-York, chez Appleton; à Leipzig, chez Brockhaus; à Saint-Pétersbourg, chez Koropchevski et Goldsmith, et à Milan, chez Dumolard frères.

EN VENTE :

VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE A 6 FRANCS

Les mêmes, en demi-reliure, veau. — 10 francs.

J. TYNDALL. **Les glaciers et les transformations de l'eau**, avec figures. 1 vol. in-8. 2ᵉ édition. 6 fr.

MAREY. **La machine animale**, locomotion terrestre et aérienne, avec de nombreuses figures. 1 vol. in-8. 2ᵉ édition. 6 fr.

BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité. 1 vol. in-8, 2ᵉ édition. 6 fr.

BAIN. **L'esprit et le corps**. 1 vol. in-8, 2ᵉ édition. 6 fr.

'ETTIGREW. **La locomotion chez les animaux,** marche, natation. 1 vol. in-8 avec figures. 6 fr.

IERBERT SPENCER. **La science sociale.** 1 vol. in-8. 3e éd. 6 fr.

/AN BENEDEN. **Les commensaux et les parasites dans le règne animal.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.

). SCHMIDT. **La descendance de l'homme et le darwinisme.** 1 vol. in-8 avec figures, 2e édition. 6 fr.

MAUDSLEY. **Le Crime et la Folie.** 1 vol. in-8, 2e édition. 6 fr.

BALFOUR STEWART. **La conservation de l'énergie,** suivie d'une étude sur la nature de la force, par *M. P. de Saint-Robert,* avec figures. 1 vol. in-8, 2e édition. 6 fr.

DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion.** 1 vol. in-8, 3e édition. 6 fr.

SCHUTZENBERGER. **Les fermentations.** 1 vol. in-8, avec fig. 2e édition. 6 fr.

L. DUMONT. **Théorie scientifique de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 6 fr.

WHITNEY. **La vie du langage.** 1 vol. in-8. 2e éd. 6 fr.

COOKE ET BERKELEY. **Les champignons.** 1 v. in-8, avec fig. 6 fr.

BERNSTEIN. **Les sens.** 1 vol. in-8, avec 91 figures. 6 fr.

BERTHELOT. **La synthèse chimique.** 1 vol. in-8, 2e éd. 1876. 6 fr.

VOGEL. **La photographie et la chimie de la lumière,** avec 95 fig. 1 vol. in-8. 1876. 6 fr.

LUYS. **Le cerveau et ses fonctions,** avec figures. 1 vol. in-8, 2e édition. 1076. 6 fr.

STANLEY JEVONS. **La monnaie e' le mécanisme de l'échange.** 1 vol. in-8. 1876. 6 fr.

FUCHS. **Les volcans.** 1 vol. in-8, avec figures dans le texte et une carte en couleurs. 1876. 6 fr.

GÉNÉRAL BRIALMONT. **Les camps retranchés et leur rôle dans la défense des États,** avec fig. dans le texte et 2 planches hors texte. 1876. 6 fr.

DE QUATREFAGES. **L'espèce humaine.** 1 vol. in-8. 1877. 6 fr.

OUVRAGES SUR LE POINT DE PARAITRE :

BLASERNA. **Le son et la musique.**

BALBIANI. **Les Infusoires.**

BROCA. **Les primates.**

CLAUDE BERNARD. **Histoire des théories de la vie.**

É. ALGLAVE. **Les principes des constitutions politiques.**

FRIEDEL. **Les fonctions en chimie organique.**

RÉCENTES PUBLICATIONS

HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

Qui ne se trouvent pas dans les Bibliothèques.

ACOLLAS (Émile). **L'enfant né hors mariage.** 3e édition. 1872, 1 vol. in-18 de x-165 pages. 2 fr.

ACOLLAS (Émile). **Trois leçons sur le mariage.** In-8. 1 fr. 50

ACOLLAS (Émile). **L'idée du droit.** In-8. 1 fr. 50

ACOLLAS (Émile). **Nécessité de refondre l'ensemble de nos codes,** et notamment le code Napoléon, au point de vue de l'idée démocratique. 1866, 1 vol. in-8. 3 fr.

Administration départementale et communale. Lois — Décrets — Jurisprudence, conseil d'État, cour de Cassation, décisions et circulaires ministérielles, in-4. 2e éd. 15 fr.

ALAUX. **La religion progressive.** 1869, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ARISTOTE. Voyez page 2.

AUDIFFRET-PASQUIER. **Discours devant les commissions de la réorganisation de l'armée et des marchés.** In-4. 2 fr. 50

L'art et la vie. 1867, 2 vol. in-8. 7 fr.

L'art et la vie de Stendhal. 1869, 1 fort vol. in-8. 6 fr.

BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de l'hérédité et de la sélection naturelle. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque scientifique internationale,* cartonné à l'anglaise. 2e édit., 1876. 6 fr.

BARNI (Jules). **Napoléon Ier**, édition populaire. 1 vol in-18. 1 fr.

BARNI (Jules). **Manuel républicain.** 1872, 1 vol. in-18. 1 fr. 50

BARNI (Jules). **Les martyrs de la libre pensée,** cours professé à Genève. 1862, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. **Pensées de Marc Aurèle,** traduites et annotées. 1 vol. in-18. 4 fr. 50

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. **De la Logique d'Aristote.** 2 vol. gr. in-8. 10 fr.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. **L'École d'Alexandrie.** 1 vol. in-8. 6 fr.

BAUTAIN. **La philosophie morale.** 2 vol. in-8. 12 fr.

CH. BÉNARD. **De la Philosophie dans l'éducation classique,** 1862. 1 fort vol. in-8. 6 fr.

BERTAULD (P.-A). **Introduction à la recherche des causes premières. De la méthode.** Tome Ier, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BLANCHARD. **Les métamorphoses, les mœurs et les instincts des insectes,** par M. Émile BLANCHARD, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1868, 1 magnifique volume in-8 jésus, avec 160 figures intercalées dans le texte et 40 grandes planches hors texte. 2e édition, 1877, Prix, broché. 25 fr.
Relié en demi-maroquin. 30 fr.

BLANQUI. **L'éternité par les astres,** hypothèse astronomique. 1872, in-8. 2 fr.

BORELY (J.). **Nouveau système électoral, représentation proportionnelle de la majorité et des minorités.** 1870, 1 vol. in-18 de XVIII-194 pages. 2 fr. 50

BORELY. **De la justice et des juges**, projet de réforme judiciaire. 1871, 2 vol. in-8. 12 fr.

BOUCHARDAT. **Le travail**, son influence sur la santé (conférences faites aux ouvriers). 1863, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

BERSOT. **La philosophie de Voltaire.** 1 vol. in-12. 2 fr. 50

ÉD. BOURLOTON et E. ROBERT. **La Commune** et ses idées à travers l'histoire. 1872, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BOUILLET (ADOLPHE). **L'armée d'Henri V. — Les bourgeois gentilshommes de 1871.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50

BOUILLET (ADOLPHE). **L'armée d'Henri V. — Les bourgeois gentilshommes.** Types nouveaux et inédits. 1 v. in-18. 2 fr. 50

BOUILLET (ADOLPHE). **L'armée d'Henri V. — Bourgeois gentilshommes.** — Arrière-ban de l'ordre moral, 1873-1874. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BOURDET (Eug.). **Vocabulaire des principaux termes de la philosophie positive**, avec notices biographiques appartenant au calendrier positiviste. 1 vol. in-18 (1875). 3 fr. 50

BOUTROUX. **De la contingence des lois de la nature**, in-8, 1874. 4 fr.

BOUTROUX. **De veritatibus æternis apud Cartesium**; hæc apud facultatem litterarum parisiensem disputabat. In-8. 2 fr.

CHASLES (PHILARÈTE). **Questions du temps et problèmes d'autrefois.** Pensées sur l'histoire, la vie sociale, la littérature. 1 vol. in-18, édition de luxe. 3 fr.

CHASSERIAU. **Du principe autoritaire et du principe rationnel.** 1873, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

CLAMAGERAN. **L'Algérie.** Impressions de voyage, 1874. 1 vol. in-18 avec carte. 3 fr. 50

CLAVEL. **La morale positive.** 1873, 1 vol. in-18. 3 fr.

COQUEREL (Charles). **Lettres d'un marin à sa famille.** 1870, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

COQUEREL (Athanase). Voyez *Bibliot. de philosop. contemporaine.*

COQUEREL fils (Athanase). **Libres études** (religion, critique, histoire, beaux-arts). 1867, 1 vol. in-8. 5 fr.

COQUEREL fils (Athanase). **Pourquoi la France n'est-elle pas protestante?** Discours prononcé à Neuilly le 1er novembre 1866. 2e édition, in-8. 1 fr.

COQUEREL fils (Athanase). **La charité sans peur**, sermon en faveur des victimes des inondations, prêché à Paris le 18 novembre 1866. In-8. 75 c.

COQUEREL fils (Athanase). **Évangile et liberté**, discours d'ouverture des prédications protestantes libérales, prononcé le 8 avril 1868. In-8. 50 c.

COQUEREL fils (Athanase). **De l'éducation des filles**, réponse à Mgr l'évêque d'Orléans, discours prononcé le 3 mai 1868. In-8. 1 fr.

CORLIEU. **La mort des rois de France** depuis François Ier jusqu'à la Révolution française. 1 vol. in-18 en caractères elzéviriens, 1874. 3 fr. 50

Conférences de la Porte-Saint-Martin pendant le siége de Paris. Discours de MM. *Desmarets* et *de Pressensé.* — Discours de M. *Coquerel,* sur les moyens de faire durer la République. — Discours de M. *Le Berquier,* sur la Commune. — Discours de M. *E. Bersier,* sur la Commune. — Discours de M. *H. Cernuschi,* sur la Légion d'honneur. In-8. 1 fr. 25

CORNIL. **Leçons élémentaires d'hygiène,** rédigées pour l'enseignement des lycées d'après le programme de l'Académie de médecine. 1873, 1 vol. in-18 avec figures intercalées dans le texte. 2 fr. 50

Sir G. CORNEWALL LEWIS. **Histoire gouvernementale de l'Angleterre de 1770 jusqu'à 1830,** trad. de l'anglais et précédée de la vie de l'auteur, par M. Mervoyer. 1867, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* 7 fr.

Sir G .CORNEWALL LEWIS. **Quelle est la meilleure forme de gouvernement?** Ouvrage traduit de l'anglais, précédé d'une Étude sur la vie et les travaux de l'auteur, par M. Mervoyer, docteur ès lettres. 1867, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

CORTAMBERT (Louis). **La religion du progrès.** 1874, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DAMIRON. **Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle.** 3 vol. in-8. 12 fr.

DELAVILLE. **Cours pratique d'arboriculture fruitière** pour la région du nord de la France, avec 269 fig. In-8. 6 fr.

DELBŒUF. **La psychologie comme science naturelle.** 1 vol. in-8, 1876. 2 fr. 50

DELEUZE. **Instruction pratique sur le magnétisme animal,** précédée d'une Notice sur la vie de l'auteur. 1853. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DELORD (Taxile). **Histoire du second empire, 1848-1870.** 6 forts volumes in-8 (1869-1875). 42 fr.

Chaque volume séparément. 7 fr.

DENFERT (colonel). **Des droits politiques des militaires.** 1874, in-8. 75 c.

DIARD (H.). **Études sur le système pénitentiaire.** 1875, 1 vol. in-8. 1 fr. 50

DOLLFUS (Charles). **De la nature humaine.** 1868, 1 vol. in-8. 5 fr.

DOLLFUS (Charles). **Lettres philosophiques.** 3e édition. 1869, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DOLLFUS (Charles). **Considérations sur l'histoire.** Le monde antique. 1872, 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DOLLFUS (Ch.). **L'âme dans les phénomènes de conscience.** 1 vol. in-18 (1876). 3 fr.

DUBOST (Antonin). **Des conditions de gouvernement en France.** 1 vol. in-8 (1875). 7 fr. 50

DUCHASSIN et FONTBRESSON. **Essai de physiologie et de psychologie.** 1 vol. in-18 (1874). 1 fr.

DUFAY. **Études sur la destinée.** 1 vol. in-18. 1876. 3 fr.

DUGALD-STEVART. **Éléments de la philosophie de l'esprit humain**, traduit de l'anglais par Louis Peisse, 3 vol. in-12. 9 fr

DU POTET. **Manuel de l'étudiant magnétiseur.** Nouvelle édition. 1868, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DU POTET. **Traité complet de magnétisme**, cours en douze. leçons. 1856, 3e édition, 1 vol. de 634 pages. 7 fr.

DUPUY (Paul). **Études politiques**, 1874. 1 v. in-8 de 236 pages. 3 fr. 50

DUVAL-JOUVE. **Traité de Logique**, ou essai sur la théorie de la science, 1855. 1 vol. in-8. 6 fr.

Éléments de science sociale. Religion physique, sexuelle et naturelle, ouvrage traduit sur la 7e édition anglaise. 1 fort vol. in-18. 3e édition 1877. 3 fr. 50

ÉLIPHAS LÉVI. **Dogme et rituel de la haute magie.** 1861, 2e édit., 2 vol. in-8, avec 24 fig. 18 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Histoire de la magie**, avec une exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères. 1860, 1 vol. in-8, avec 90 fig. 12 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **La science des esprits**, révélation du dogme secret des Kabbalistes, esprit occulte de l'Évangile, appréciation des doctrines et des phénomènes spirites. 1865, 1 v. in-8. 7 fr.

ÉLIPHAS LÉVI. **Philosophie occulte.** Fables et symboles, avec leur explication où sont révélés les grands secrets de la direction du magnétisme universel et des principes fondamentaux du grand œuvre. 1863, 1 vol. in-8. 7 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1866, 1 vol. in-8 et atlas de 25 planches. 2e édition. Prix, fig. noires. 20 fr.
Prix, figures coloriées. 35 fr.

FERRON (de). **Théorie du progrès** (Histoire de l'idée du progrès. — Vico. — Herder. — Turgot. — Condorcet. — Saint-Simon. — Réfutation du césarisme). 1867, 2 vol. in-18. 7 fr.

FERRON (de). **La question des deux Chambres.** 1872, in-8 de 45 pages. 1 fr.

Em. FERRIÈRE. **Le darwinisme.** 1872, 1 vol. in-18. 4 fr. 50

FONCIN, **Essai sur le ministère de Turgot.** 1 vol. grand in-8 (1876). 8 fr.

FOUILLÉE (Alfred). **La philosophie de Socrate.** 2 vol. in-8. 16 fr.

FOUILLÉE (Alfred). **La philosophie de Platon.** 2 vol. in-8. 16 fr.

FOUILLÉE (Alfred). **La liberté et le déterminisme.** 1 fort vol. in-8. 7 fr. 50

FOUILLÉE (Alfred). **Platonis hippias minor sive Socratica**, 1 vol. in-8. 2 fr.

FOX (W.-J.). **Des idées religieuses**. 15 conférences traduites de l'anglais. 1876. 3 fr.

FRÉDÉRIQ. **Hygiène populaire**. 1 vol. in-12. 1875. 4 fr.

FRIBOURG. **Du paupérisme parisien**, de ses progrès depuis vingt-cinq ans. 1 vol. in-18. 1 fr. 25

GÉRARD (Jules). **Maine de Biran, essai sur sa philosophie**, suivi de fragments inédits. 1 fort vol. in-8. 1876. 10 fr.

GÉRARD (Jules). **De idealismi apud Berkleium ratione et principio**; hanc thesim proponebat facultati litterarum parisiensi. In-8. 1876. 3 fr.

GUILLAUME (de Moissey). **Nouveau traité de sensation**. 2 vol. in-8 (1876). 15 fr.

HAMILTON (William). **Fragments de Philosophie**, traduits de l'anglais par Louis Peisse. 7 fr. 50

HERZEN. **Œuvres complètes**. Tome I[er]. *Récits et nouvelles*. 1874, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HERZEN. **De l'autre Rive**. 4[e] édition, traduit du russe par M. Herzen fils. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HERZEN. **Lettres de France et d'Italie**. 1871, in-18. 3 fr. 50

HUMBOLDT (G. de). **Essai sur les limites de l'action de l'État**, traduit de l'allemand, et précédé d'une Étude sur la vie et les travaux de l'auteur, par M. Chrétien, docteur en droit. 1867, in-18. 3 fr. 50

ISSAURAT. **Moments perdus de Pierre-Jean**, observations, pensées, rêveries antipolitiques, antimorales, antiphilosophiques, antimétaphysiques, anti tout ce qu'on voudra. 1868, 1 v. in-18. 3 fr.

ISSAURAT. **Les alarmes d'un père de famille**, suscitées, expliquées, justifiées et confirmées par lesdits faits et gestes de Mgr Dupanloup et autres. 1868, in-8. 1 fr.

JANET (Paul). **Histoire de la science politique** dans ses rapports avec la morale. 2 vol. in-8. 20 fr.

JANET (Paul). **Études sur la dialectique** dans Platon et dans Hegel. 1 vol. in-8. 6 fr.

JANET (Paul). **Œuvres philosophiques de Leibniz**. 2 vol. in-8. 16 fr.

JANET (Paul). **Essai sur le médiateur plastique de Cudworth**. 1 vol. in-8. 1 fr.

JANET (Paul). **Les causes finales**. 1 fort vol. in-8, 1876. 10 fr.

LABORDE. **Les hommes et les actes de l'insurrection de Paris** devant la psychologie morbide. Lettres à M. le docteur Moreau (de Tours). 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LACHELIER. **Le fondement de l'induction**. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

LACHELIER. **De natura syllogismi**; apud facultatem litterarum parisiensem hæc disputabat. 1 fr. 50

LACOMBE. **Mes droits**. 1869, 1 vol. in-12. 2 fr. 50

LAMBERT. **Hygiène de l'Égypte.** 1873, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LANGLOIS. **L'homme et la Révolution.** Huit études dédiées à P.-J. Proudhon. 1867. 2 vol. in-18. 7 fr.

LAUSSEDAT. **La Suisse.** Études médicales et sociales. 2e édit., 1875. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LAVELEYE (Em. de). **De l'avenir des peuples catholiques.** 1 brochure in-8. 21e édit. 1876. 25 c.

LAVERGNE (Bernard). **L'ultramontanisme et l'État.** 1 vol. in-8 (1875). 1 fr. 50

LE BERQUIER. **Le barreau moderne.** 1871, 2e édition, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LEDRU (Alphonse). **Organisation, attributions et responsabilité des conseils de surveillance des sociétés en commandite par actions** (loi du 24 juillet 1867). 1 vol. grand in-8 (1876). 3 fr. 50

LEDRU (Alphonse). **Des publicains et des Sociétés vectigaliennes.** 1 vol. grand in-8 (1876). 3 fr.

LE FORT. **La chirurgie militaire** et les Sociétés de secours en France et à l'étranger. 1873, 1 vol. gr. in-8, avec fig. 10 fr.

LE FORT. **Étude sur l'organisation de la Médecine** en France et à l'étranger. 1874, gr. in-8. 3 fr.

LEIBNIZ. **Œuvres philosophiques**, avec une Introduction et des notes par M. Paul Janet. 2 vol. in-8. 16 fr.

LEMER (Julien). **Dossier des jésuites et des libertés de l'Église gallicane.** 1 vol. in-18 (1877). 3 fr. 50

LITTRÉ. **Auguste Comte et Stuart Mill**, suivi de *Stuart Mill et la philosophie positive*, par M. G. Wyrouboff. 1867, in-8 de 86 pages. 2 fr.

LITTRÉ. **Fragments de philosophie.** 1 vol. in-8. 1876. 8 fr.

LITTRÉ. **Application de la philosophie positive** au gouvernement des Sociétés. In-8. 3 fr. 50

LORAIN (P.). **Jenner et la vaccine.** Conférence historique. 1870, broch. in-8 de 48 pages. 1 fr. 50

LORAIN (P.). **L'assistance publique.** 1871, in-4 de 56 p. 1 fr.

LUBBOCK. **L'homme préhistorique**, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une Description comparée des mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais par M. Ed. BARBIER, 256 figures intercalées dans le texte. 1876, 2e édition, considérablement augmentée suivie d'une conférence de M. P. BROCA sur *les Troglodytes de la Vezère*. 1 beau vol. in-8, broché. 15 fr.
Cart. riche, doré sur tranche. 18 fr.

LUBBOCK. **Les origines de la civilisation.** État primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes. 1877, 1 vol. grand in-8 avec figures et planches hors texte. Traduit de l'anglais par M. Ed. BARBIER. 2e édition. 1877. 15 fr.
Relié en demi-maroquin avec nerfs. 18 fr.

MAGY. **De la science et de la nature**, essai de philosophie première. 1 vol. in-8. 6 fr.

MARAIS (Aug.). **Garibaldi et l'armée des Vosges.** 1872, 1 vol. in-18. 1 fr. 50

MAURY (Alfred). **Histoire des religions de la Grèce antique.** 3 vol. in-8. 24 fr.

MAX MULLER. **Amour allemand.** Traduit de l'allemand. 1 vol. in-18 imprimé en caractères elzéviriens. 3 fr. 50

MAZZINI. **Lettres à Daniel Stern** (1864-1872), avec une lettre autographiée. 1 v. in-18 imprimé en caractères elzéviriens. 3 fr. 50

MENIÈRE. **Cicéron médecin**, étude médico-littéraire. 1862, 1 vol. in-18. 4 fr. 50

MENIÈRE. **Les consultations de madame de Sévigné**, étude médico-littéraire. 1864, 1 vol. in-8. 3 fr.

MERVOYER. **Étude sur l'association des idées.** 1864, 1 vol. in-8. 6 fr.

MICHAUT (N.). **De l'imagination.** Etudes psychologiques. 1 vol. in-8 (1876). 5 fr.

MILSAND. **Les études classiques** et l'enseignement public. 1873, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

MILSAND. **Le code et la liberté.** Liberté du mariage, liberté des testaments. 1865, in-8. 2 fr.

MIRON. **De la séparation du temporel et du spirituel.** 1866, in-8. 3 fr. 50

MORER. **Projet d'organisation des collèges cantonaux**, in-8 de 64 pages. 1 fr. 50

MORIN. **Du magnétisme et des sciences occultes.** 1860, 1 vol. in-8. 6 fr.

MORIN (Frédéric). **Politique et philosophie**, précédé d'une introduction de M. JULES SIMON. 1 vol. in-18. 1876. 3 fr. 50

MUNARET. **Le médecin des villes et des campagnes.** 4e édition, 1862, 1 vol. grand in-18. 4 fr. 50

NAQUET (A.). **La république radicale.** 1873, 1 vol. in-18 3 fr. 50

NOEL (Eug.). **Mémoires d'un imbécile**, avec une préface de M. LITTRÉ. 1 vol. in-18. 2e éd. 1876, en car. elzéviriens. 3 fr. 50

NOLEN (D.). **La critique de Kant et la métaphysique de Leibniz**, histoire et théorie de leurs rapports, 1 volume in-8 (1875). 6 fr.

NOLEN (D.). **Quid Leibnizius Aristoteli debuerit.** 1 br. in-8. 1 fr. 50

NOURRISSON. **Essai sur la philosophie de Bossuet.** 1 vol. in-8. 4 fr.

OGER. **Les Bonaparte** et les frontières de la France. In-18. 50 c.

OGER. **La République.** 1871, brochure in-8. 50 c.

OLLÉ-LAPRUNE. **La philosophie de Malebranche.** 2 vol. in-8. 16 fr.

PARIS (comte de). **Les associations ouvrières en Angleterre** (trades-unions). 1869, 1 vol. gr. in-8. 2 fr. 50
Édition sur papier de Chine : broché. 12 fr.
— reliure de luxe. 20 fr.

PELLETAN. **La naissance d'une ville (Royan).** 1 vol. in-18 (1876). 2 fr.

PELLETAN. **Jarousseau, le pasteur du désert.** 1 vol. in-18 en caractères elzéviriens (1877). 3 fr. 50

PETROZ (P.). **L'art et la critique en France** depuis 1822. 1 vol. in-18. 1875. 3 fr. 50

POEY (André). **Le positivisme.** 1 fort vol. in-12 (1876). 4 fr. 50

PUISSANT (Adolphe). **Erreurs et préjugés populaires.** 1873, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

REYMOND (William). **Histoire de l'art.** 1874, 1 vol. in-8. 5 fr.

RIBERT (Léonce). **Esprit de la Constitution** du 25 février 1875, 1 vol. in-18, en caractères elzéviriens. 3 fr. 50

RIBOT (Paul). **Matérialisme et spiritualisme.** 1873, in-8. 6 fr.

RIBOT (Th.). **La psychologie anglaise contemporaine** (James Mill, Stuart Mill, Herbert Spencer, A. Bain, G. Lewes, S. Bailey, J.-D. Morell, J. Murphy). 1875, 1 vol. in-8. 2e édit. 7 fr. 50

RIBOT (Th.). **De l'hérédité.** 1873, 1 vol. in-8. 10 fr.

RITTER (Henri). **Histoire de la philosophie moderne,** traduction française précédée d'une introduction par P. Challemel-Lacour. 3 vol. in-8. 20 fr.

RITTER (Henri). **Histoire de la philosophie ancienne,** trad. par Tissot. 4 vol. 30 fr.

ROBERT (Edmond). **Les domestiques,** étude historique. 1 vol. in-18, 1875. 3 fr. 50

SAINT-MARC GIRARDIN. **La chute du second Empire.** In-4. 4 fr. 50

SALETTA. **Principe de logique positive,** ou traité de scepticisme positif. Première partie (de la connaissance en général). 1 vol. gr. in-8. 3 fr. 50

SARCHI. **Examen de la doctrine de Kant.** 1872, gr. in-8. 4 fr.

SCHELLING. **Écrits philosophiques** et morceaux propres à donner une idée de son système, traduits par Ch. Bénard. In-8. 9 fr.

SCHELLING. **Bruno** ou du principe divin, trad. par Husson. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

SCHELLING. **Idéalisme transcendental,** traduit par Grimblot. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

SIÈREBOIS. **Autopsie de l'âme.** Identité du matérialisme et du vrai spiritualisme. 2e édit. 1873, 1 vol. in-18. 2 fr. 50

SIÈREBOIS. **La morale** fouillée dans ses fondements. Essai d'anthropodicée. 1867, 1 vol. in-8. 6 fr.

SIÈREBOIS. **Psychologie réaliste.** Étude sur les éléments réels de l'âme et de la pensée. 1 vol. in-18 (1876). 2 fr. 50

SMEE (A.). **Mon jardin,** géologie, botanique, histoire naturelle. 1876. 1 magnifique vol. gr. in-8 orné de 1300 fig. et 52 pl. hors texte, traduit de l'anglais par M. BARBIER. 1876. Broché. 15 fr.
Cartonnage riche, doré sur tranches. 20 fr.

SOREL (Albert). **Le traité de Paris du 20 novembre 1815.** Leçons professées à l'École libre des sciences politiques par M. Albert Sorel, professeur d'histoire diplomatique. 1873, 1 vol. in-8. 4 fr. 50

THULIÉ. **La folie et la loi.** 1867, 2e édit., 1 vol. in-8. 3 fr. 50

THULIÉ. **La manie raisonnante du docteur Campagne.** 1870, broch. in-8 de 132 pages. 2 fr.

TIBERGHIEN. **Les commandements de l'humanité.** 1872, 1 vol. in-18. 3 fr.

TIBERGHIEN. **Enseignement et philosophie.** 1873, 1 vol. in-18. 4 fr.

TISSANDIER. **Études de Théodicée.** 1869, in-8 de 270 p. 4 fr.

TISSOT. **Principes de morale**, leur caractère rationnel et universel, leur application. Ouvrage couronné par l'Institut. 1 vol. in-8. 6 fr.

VACHEROT. **Histoire de l'École d'Alexandrie.** 3 vol. in-8. 24 fr.

VALETTE. **Cours de Code civil** professé à la Faculté de droit de Paris. Tome I, première année (Titre préliminaire — Livre premier). 1873, 1 fort vol. in-18. 8 fr.

VALMONT. **L'espion prussien.** 1872, roman traduit de l'anglais. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

VAN DER REST. **Platon et Aristote.** Essai sur les commencements de la science politique. 1 fort vol. in-8 (1876). 10 fr.

VÉRA. **Strauss. L'ancienne et la nouvelle foi.** 1873, in-8. 6 fr.

VÉRA. **Cavour et l'Église libre dans l'État libre**, 1874, in-8. 3 fr. 50

VÉRA. **L'Hegélianisme et la philosophie**. 1 vol. in-18. 1861. 3 fr. 50

VÉRA. **Mélanges philosophiques.** 1 vol. in-8, 1862. 5 fr.

VÉRA. **Essais de philosophie hegélienne** (de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*). 1 vol. in-18. 2 fr. 50

VÉRA. **Platonis, Aristotelis et Hegelii de medio termino doctrina.** 1 vol. in-8. 1845. 1 fr. 50

VILLIAUMÉ. **La politique moderne**, traité complet de politique. 1873, 1 beau vol. in-8. 6 fr.

WEBER. **Histoire de la philosophie européenne.** 1871, 1 vol. in-8. 10 fr.

YUNG (Eugène). **Henri IV, écrivain.** 1 vol. in-8. 1855. 5 fr

ZIMMERMANN. **De la solitude**, des causes qui en font naître le goût, de ses inconvénients, de ses avantages, et son influence sur les passions, l'imagination, l'esprit et le cœur, traduit de l'allemand par N. Jourdan. Nouvelle édition. 1840, in-8. 3 fr. 50

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE SUR LES ACTES DU GOUVERNEMENT

DE LA DÉFENSE NATIONALE

DÉPOSITIONS DES TÉMOINS :

TOME PREMIER. Dépositions de MM. Thiers, maréchal Mac-Mahon, maréchal Le Bœuf, Benedetti, duc de Gramont, de Talhouët, amiral Rigault de Genouilly, baron Jérôme David, général de Palikao, Jules Brame, Clément Duvernois, Dréolle, etc.

TOME DEUXIÈME. Dépositions de MM. de Chaudordy, Laurier, Cresson, Dréo, Ranc, Rampont, Steenackers, Fernique, Robert, Schneider, Buffet, Lebreton et Hébert, Bellangé, colonel Alavoine, Gervais, Bécherelle, Robin, Muller, Boutefoy, Meyer, Clément et Simonneau, Fontaine, Jacob, Lemaire, Petetin, Guyot-Montpayroux, général Soumain, de Legge, colonel Vabre, de Crisenoy, colonel Ibos, etc.

TOME TROISIÈME. Dépositions militaires de MM. de Freycinet, de Serres, le général Lefort, le général Ducrot, le général Vinoy, le lieutenant de vaisseau Farcy, le commandant Amet, l'amiral Pothuau, Jean Brunet, le général de Beaufort-d'Hautpoul, le général de Valdan, le général d'Aurelle de Paladines, le général Chanzy, le général Martin des Pallières, le général de Sonis, etc.

TOME QUATRIÈME. Dépositions de MM. le général Bordone, Mathieu, de Laborie, Luce-Villiard, Castillon, Debusschère, Darcy, Chenet, de La Taille, Baillehache, de Grancey, L'Hermite, Pradier, Middleton, Frédéric Morin, Thoyot, le maréchal Bazaine, le général Boyer, le maréchal Canrobert, etc. Annexe à la déposition de M. Testelin, note de M. le colonel Denfert, note de la Commission, etc.

TOME CINQUIÈME. Dépositions complémentaires et réclamations. — Rapports de la préfecture de police en 1870-1871. — Circulaires, proclamations et bulletins du Gouvernement de la Défense nationale. — Suspension du tribunal de la Rochelle ; rapport de M. de La Borderie ; dépositions.

ANNEXE AU TOME V. Deuxieme déposition de M. Cresson. Événements de Nimes, affaire d'Aïn Yagout. — Réclamations de MM. le général Bellot et Engelhart. — Note de la Commission d'enquête (1 fr.).

RAPPORTS :

TOME PREMIER. M. *Chaper* sur les procès-verbaux des séances du Gouvernement de la Défense nationale. — M. *de Sugny*, sur les événements de Lyon sous le Gouvernement de la Défense nationale. — M. *de Rességuier*, sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale dans le sud-ouest de la France.

TOME DEUXIÈME. M. *Saint-Marc Girardin*, sur la chute du second Empire. — M. *de Sugny*, sur les événements de Marseille sous le Gouvernement de la Défense nationale.

TOME TROISIÈME. M. *le comte Daru*, sur la politique du Gouvernement de la Défense nationale à Paris.

TOME QUATRIÈME. M. *Chaper*, sur l'examen au point de vue militaire des actes du Gouvernement de la Défense nationale à Paris.

TOME CINQUIÈME. M. *Boreau-Lajanadie*, sur l'emprunt Morgan. — M. *de la Borderie*, sur le camp de Conlie et l'armée de Bretagne. — M. *de la Sicotière*, sur l'affaire de Dreux.

TOME SIXIÈME. M. *de Rainneville*, sur les actes diplomatiques du Gouvernement de la Défense nationale. — M. *A. Lallié*, sur les postes et les télégraphes pendant la guerre. — M. *Delsol*, sur la ligne du Sud-Ouest. — M. *Perrot*, sur la défense nationale en province. (1re *partie*.)

TOME SEPTIÈME. M. *Perrot*, sur les actes militaires du Gouvernement de la Défense nationale en province (2e *partie* : Expédition de l'Est).

TOME HUITIÈME. M. *de la Sicotière*, sur l'Algérie.

TOME NEUVIÈME. Algérie, dépositions des témoins. Table générale et analytique des dépositions des témoins avec renvoi aux rapports des membres de la commission (10 fr.).

TOME DIXIÈME. M. *Boreau-Lajanadie*, sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale à Tours et à Bordeaux. (5 fr.).

PIÈCES JUSTIFICATIVES :

TOME PREMIER. Dépêches télégraphiques officielles, première partie.

TOME DEUXIÈME. Dépêches télégraphiques officielles, deuxième partie. Pièces justificatives du rapport de M. Saint-Marc Girardin.

Prix de chaque volume . . . **15 fr.**

Rapports se vendant séparément :

DE RESSÉGUIER. Les événements de Toulouse sous le Gouvernement de la Défense nationale. In-4. 2 fr. 50

SAINT-MARC GIRARDIN. — La chute du second Empire. In-4. 4 fr. 50

Pièces justificatives du rapport de M. Saint-Marc Girardin. 1 vol. in-4. 8 fr. 50

DE SUGNY. — Les événements de Marseille sous le Gouvernement de la Défense nationale. In-4. 10 fr.

DE SUGNY. — Les événements de Lyon sous le Gouvernement de la Défense nationale. In-4. 7 fr.

DARU. — La politique du Gouvernement de la Défense nationale à Paris. In-4. 15 fr.

CHAPER. — Examen au point de vue militaire des actes du Gouvernement de la Défense à Paris. In-4. 15 fr.

CHAPER. — Les procès-verbaux des séances du Gouvernement de la Défensenationale. In-4. 5 fr.

BOREAU-LAJANADIE. — L'emprunt Morgan. In-4. 4 fr. 50

DE LA BORDERIE. — Le camp de Conlie et l'armée de Bretagne.in-4. 10 fr.

DE LA SICOTIÈRE. — L'affaire de Dreux. In-4. 2 fr. 50

DE LA SICOTIÈRE L'Algérie sous le Gouvernement de la Défense nationale. 2 vol. in-4. 22 fr.

DE RAINNEVILLE. Les actes diplomatiques du Gouvernement de la Défense nationale. 1 vol. in-4. 3 fr. 50

LALLIÉ. Les postes et les télégraphes pendant la guerre. 1 vol. in-4. 1 fr. 50

DELSOL. La ligne du Sud-Ouest. 1 vol. in-4. 1 fr. 50

PERROT. Le Gouvernement de la Défense nationale en province.2 vol. in-4. 25 fr.

BOREAU-LAJANADIE. Rapport sur les actes de la Délégation du Gouvernement de la Défense nationale à Tours et à Bordeaux. 1 vol. in-4. 5 fr.

Dépêches télégraphiques officielles. 2 vol. in-4. 25 fr.

Procès-verbaux de la Commune. 1 vol. in-4. 5 fr.

Table générale et analytique des dépositions des témoins. 1 vol. in-4. 3 fr. 50

ENQUÊTE PARLEMENTAIRE

SUR

L'INSURRECTION DU 18 MARS

1° RAPPORTS.

2° DÉPOSITIONS de MM. Thiers, maréchal Mac-Mahon, général Trochu, J. Favre, Ernest Picard, J. Ferry, général Le Flô, général Vinoy, colonel Lambert, colonel Gaillard, général Appert, Floquet, général Cremer, amiral Saisset, Schœlcher, amiral Pothuau, colonel Langlois, etc.

3° PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Édition populaire contenant *in extenso* les trois volumes distribués aux membres de l'Assemblée nationale.

Prix : 16 fr.

COLLECTION ELZÉVIRIENNE

Lettres de Joseph Mazzini à Daniel Stern (1864-1872), avec une lettre autographiée. 3 fr. 50

Amour allemand, par MAX MULLER, traduit de l'allemand. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

La mort des rois de France depuis François Ier jusqu'à la Révolution française, études médicales et historiques, par M. le docteur CORLIEU, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Libre examen, par LOUIS VIARDOT. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

L'Algérie, impressions de voyage, par M. CLAMAGERAN. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

La République de 1848, par J. STUART MILL, traduit de l'anglais, avec préface par M. SADI CARNOT, 1 vol. in-18 (1875). 3 fr. 50

Esprit de la Constitution du 25 février 1875, par M. LÉONCE RIBERT. 1 vol. in-18, 3 fr. 50

Mémoires d'un imbécile, par EUG. NOEL, précédé d'une préface de *M. Littré*. 1 vol. in-18, 2e édition (1876). 3 fr. 50

Jarousseau, le Pasteur du désert, par Eug. PELLETAN. 1 vol. in-18 (1877). 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

Napoléon Ier, par M. Jules BARNI, membre de l'Assemblée nationale. 1 vol. in-18. 1 fr.

Manuel républicain, par M. Jules BARNI, membre de l'Assemblée nationale. 1 vol. in-18. 1 fr.

Garibaldi et l'armée des Vosges, par M. Aug. MARAIS. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Le paupérisme parisien, ses progrès depuis vingt-cinq ans, par E. FRIBOURG. 1 fr. 25

ÉTUDES CONTEMPORAINES

Les bourgeois gentilshommes. — L'armée d'Henri V, par Adolphe BOUILLET. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Les bourgeois gentilshommes. — L'armée d'Henri V. Types nouveaux et inédits, par A. BOUILLET. 1 v. in-18. 2 fr. 50

Les Bourgeois gentilshommes. — L'armée d'Henri V. L'arrière-ban de l'ordre moral, par A. Bouillet. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

L'espion prussien, roman anglais par V. VALMONT, traduit par M. J. DUBRISAY. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

La Commune et ses idées à travers l'histoire, par Edgar BOURLOTON et Edmond ROBERT. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Du principe autoritaire et du principe rationnel, par M. Jean Chasseriau. 1873. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

La République radicale, par A. NAQUET, membre de l'Assemblée nationale. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Les domestiques, par M. Edmond ROBERT 1 vol. in-18 (1875). 2 fr. 50

REVUE **Politique et Littéraire** (Revue des cours littéraires, 2e série.)	REVUE **Scientifique** (Revue des cours scientifiques, 2e série.)

Directeurs : MM. Eug. YUNG et Ém. ALGLAVE

La septième année de la **Revue des Cours littéraires** et de la **Revue des Cours scientifiques**, terminée à la fin de juin 1871, clôt la première série de cette publication.

La deuxième série a commencé le 1er juillet 1871, et depuis cette époque chacune des années de la collection commence à cette date. Des modifications importantes ont été introduites dans ces deux publications.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

La *Revue politique* continue à donner une place aussi large à la littérature, à l'histoire, à la philosophie, etc., mais elle a agrandi son cadre, afin de pouvoir aborder en même temps la politique et les questions sociales. En conséquence, elle a augmenté de moitié le nombre des colonnes de chaque numéro (48 colonnes au lieu de 32).

Chacun des numéros, paraissant le samedi, contient régulièrement :

Une *Semaine politique* et une *Causerie politique* où sont appréciés, à un point de vue plus général que ne peuvent le faire les journaux quotidiens, les faits qui se produisent dans la politique intérieure de la France, discussions de l'Assemblée, etc.

Une *Causerie littéraire* où sont annoncés, analysés et jugés les ouvrages récemment parus : livres, brochures, pièces de théâtre importantes, etc.

Tous les mois la *Revue politique* publie un *Bulletin géographique* qui expose les découvertes les plus récentes et apprécie les ouvrages géographiques nouveaux de la France et de l'étranger. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance extrême qu'a prise la géographie depuis que les Allemands en ont fait un instrument de conquête et de domination.

De temps en temps une *Revue diplomatique* explique au point de vue français les événements importants survenus dans les autres pays.

On accusait avec raison les Français de ne pas observer avec assez d'attention ce qui se passe à l'étranger. La *Revue* remédie à ce défaut. Elle analyse et traduit les livres, articles,

discours ou conférences qui ont pour auteurs les hommes les plus éminents des divers pays.

Comme au temps où ce recueil s'appelait *la Revue des cours littéraires* (1864-1870), il continue à publier les principales leçons du Collége de France, de la Sorbonne et des Facultés des départements.

Les ouvrages importants sont analysés, avec citations et extraits, dès le lendemain de leur apparition. En outre, la *Revue politique* publie des articles spéciaux sur toute question que recommandent à l'attention des lecteurs, soit un intérêt public, soit des recherches nouvelles.

Parmi les collaborateurs nous citerons :

Articles politiques. — MM. de Pressensé, Ch. Bigot, Ernest Duvergier de Hauranne, Anat. Dunoyer, Anatole Leroy-Beaulieu, Clamageran.

Diplomatie et pays étrangers. — MM. Van den Berg, Albert Sorel, Reynald, Léo Quesnel, Louis Leger.

Philosophie. — MM. Janet, Caro, Ch. Lévêque, Véra, Léon Dumont, Th. Ribot, E. Boutroux, Nolen, Huxley.

Morale. — MM. Ad. Franck, Laboulaye, Jules Barni, Legouvé, Bluntschli.

Philologie et archéologie. — MM. Max Müller, Eugène Benoist, L. Havet, E. Ritter, Maspéro, George Smith.

Littérature ancienne. — MM. Egger, Havet, George Perrot, Gaston Boissier, Geffroy, Martha.

Littérature française. — MM. Ch. Nisard, Lenient, L. de Loménie, Édouard Fournier, Bersier, Gidel, Jules Claretie, Paul Albert, A. Feugère.

Littérature étrangère. — MM. Mézières, Büchner, P. Stapfer.

Histoire. — MM. Alf. Maury, Littré, Alf. Rambaud, G. Monod.

Géographie, *Economie politique.* — MM. Levasseur, Himly, Gaidoz, Alglave.

Instruction publique. — Madame C. Coignet, MM. Buisson, Em. Beaussire.

Beaux-arts. — MM. Gebhart, C. Selden, Justi, Schnaase, Vischer, Ch. Bigot.

Critique littéraire. — MM. Maxime Gaucher, Paul Albert.

Ainsi la *Revue politique* embrasse tous les sujets. Elle consacre à chacun une place proportionnée à son importance. Elle est, pour ainsi dire, une image vivante, animée et fidèle de tout le mouvement contemporain.

REVUE SCIENTIFIQUE

Mettre la science à la portée de tous les gens éclairés sans l'abaisser ni la fausser, et, pour cela, exposer les grandes découvertes et les grandes théories scientifiques par leurs auteurs mêmes ;

Suivre le mouvement des idées philosophiques dans le monde savant de tous les pays,

Tel est le double but que la *Revue scientifique* poursuit depuis dix ans avec un succès qui l'a placée au premier rang des publications scientifiques d'Europe et d'Amérique.

Pour réaliser ce programme, elle devait s'adresser d'abord aux Facultés françaises et aux Universités étrangères qui comptent dans leur sein presque tous les hommes de science éminents. Mais, depuis deux années déjà, elle a élargi son cadre afin d'y faire entrer de nouvelles matières.

En laissant toujours la première place à l'enseignement supérieur proprement dit, la *Revue scientifique* ne se restreint plus désormais aux leçons et aux conférences. Elle poursuit tous les développements de la science sur le terrain économique, industriel, militaire et politique.

Elle publie les principales leçons faites au Collége de France, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, à la Sorbonne, à l'Institution royale de Londres, dans les Facultés de France, les universités d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Suisse, d'Amérique, et les institutions libres de tous les pays.

Elle analyse les travaux des Sociétés savantes d'Europe et d'Amérique, des Académies des sciences de Paris, Vienne, Berlin, Munich, etc., des Sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, des Sociétés d'anthropologie, de géographie, de chimie, de botanique, de géologie, d'astronomie, de médecine, etc.

Elle expose les travaux des grands congrès scientifiques, les Associations *française*, *britannique* et *américaine*, le Congrès des naturalistes allemands, la Société helvétique des sciences naturelles, les congrès internationaux d'anthropologie préhistorique, etc.

Enfin, elle publie des articles sur les grandes questions de philosophie naturelle, les rapports de la science avec la politique, l'industrie et l'économie sociale, l'organisation scientifique des divers pays, les sciences économiques et militaires, etc.

Parmi les collaborateurs nous citerons :

Astronomie, météorologie. — **MM. Le Verrier, Faye, Balfour-Stewart, Janssen, Normann Lockyer, Vogel, Wolf, Miller, Laussedat, Thomson, Rayet, Secchi, Briot, Herschel, etc.**

Physique. — **MM. Helmholtz, Tyndall, Jamin, Desains, Carpenter, Gladstone, Grad, Boutan, Becquerel, Cazin, Fernet, Onimus, Bertin.**

Chimie. — **MM. Wurtz, Berthelot, H. Sainte-Claire Deville, Bouchardat, Grimaux, Jungfleisch, Mascart, Odling, Dumas, Troost, Peligot, Cahours. Graham. Friedel. Pasteur.**

Géologie. — **MM. Hébert, Bleicher, Fouqué, Gaudry, Ramsay, Sterry-Hunt, Contejean, Zittel, Wallace, Lory, Lyell, Daubrée.**

Zoologie. — **MM. Agassiz, Darwin, Haeckel, Milne Edwards,**

Perrier, P. Bert, Van Beneden, Lacaze-Duthiers, Pasteur, Pouchet, De Quatrefages, Faivre, A. Moreau, E. Blanchard, Marey.

Anthropologie. — MM. Broca, de Quatrefages, Darwin, de Mortillet, Virchow, Lubbock, K. Vogt.

Botanique. — MM. Baillon, Cornu, Faivre, Spring, Chatin, Van Tieghem, Duchartre.

Physiologie, anatomie. — MM. Claude Bernard, Chauveau, Fraser, Gréhant, Lereboullet, Moleschott, Onimus, Ritter, Rosenthal, Wundt, Pouchet, Ch. Robin, Vulpian, Virchow, P. Bert, du Bois-Reymond, Helmholtz, Frankland, Brücke.

Médecine. — MM. Chauffard, Chauveau, Cornil, Gubler, Le Fort, Verneuil, Broca, Liebreich, Lasègue, G. Sée, Bouley, Giraud-Teulon, Bouchardat.

Sciences militaires. — MM. Laussedat, Le Fort, Abel, Jervois, Morin, Noble, Reed, Usquin.

Philosophie scientifique. — MM. Alglave, Bagehot, Carpenter, Léon Dumont, Hartmann, Herbert Spencer, Lubbock, Tyndall, Gavarret, Ludwig, Ribot.

Prix d'abonnement :

Une seule Revue séparément	Six mois.	Un an.	Les deux Revues ensemble	Six mois.	Un an.
Paris	12f	20f	Paris	20f	36f
Départements.	15	25	Départements.	25	42
Étranger....	18	30	Étranger....	30	50

L'abonnement part du 1er juillet, du 1er octobre, du 1er janvier et du 1er avril de chaque année.

Chaque volume de la première série se vend : broché...... 15 fr.
relié........ 20 fr.

Chaque année de la 2e série, formant 2 vol., se vend : broché.. 20 fr.
relié.... 25 fr.

Port des volumes à la charge du destinataire.

Prix de la collection de la première série :

Prix de la collection complète de la *Revue des cours littéraires* ou de la *Revue des cours scientifiques* (1864-1870), 7 vol. in-4... 105 fr.

Prix de la collection complète des deux *Revues* prises en même temps, 14 vol. in-4........................... 182 fr.

Prix de la collection complète des deux séries :

Revue des cours littéraires et *Revue politique et littéraire*, ou *Revue des cours scientifiques* et *Revue scientifique* (décembre 1863 — janvier 1877), 18 vol. in-4 .... 215 fr.

La *Revue des cours littéraires* et la *Revue politique et littéraire*, avec la *Revue des cours scientifiques* et la *Revue scientifique*, 36 volumes in-4 .... 382 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Coulommiers. — Imprimerie ALBERT PONSOT et P. BRODARD.

